



*Ex Libris*



PROFESSOR J. S. WILL









POESIES

Armand Renaud

RECUEIL INTIME  
DRAMES DU PEUPLE

DU PAYS DE LA MORT ET DE LA BEAUTE



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XCVII





POÉSIES

DE

Armand Renaud



POÉSIES

DE

Armand Renaud

---

RECUEIL INTIME

DRAMES DU PEUPLE

AU PAYS DE LA MORT ET DE LA BEAUTÉ



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

---

M DCCC XCVII

PQ

2386

R44A17

1897

801543

# NOTICE

\*



~~801543~~



## ARMAND RENAUD

---

**A**RMAND RENAUD, né à Versailles en 1836, — fils d'un médecin distingué et d'une femme à l'esprit original, au grand cœur, — est mort à Paris le 14 octobre 1895.

*A vingt-deux ans, il était entré à la Préfecture de la Seine, qu'il ne quitta jamais, et, d'échelon en échelon, il s'y était élevé jusqu'aux fonctions éminentes d'Inspecteur en chef des Beaux-Arts et des Travaux historiques de la Ville de Paris. Mais de cette part de son existence nous ne voulons rien dire, sinon que, citoyen autant que poète, aimant l'action non moins que le rêve, il servit la chose publique avec la même ardeur et le même dévouement que les*

*Lettres.* En tête d'un volume dont, aux dernières heures, son amitié nous a confié la publication, c'est du poète seulement que nous nous faisons un pieux devoir de parler en quelques lignes; d'autant que notre ami ayant voulu, par une rare modestie, élaguer, tasser, réduire à deux tomes une œuvre beaucoup plus considérable, — ayant, de plus, groupé ici ses poèmes par nature de sujets plutôt que par ordre chronologique, il ne sera point inutile de rappeler d'une manière succincte quels furent le développement, l'enchaînement, la marche ascendante de son inspiration et de sa pensée.

De 1860 à 1864, à l'aube de cette renaissance poétique dont le Parnasse Contemporain devait être l'éclatant lever, Armand Renaud se révélait par deux recueils de vers : les Poèmes de l'Amour, les Caprices de Boudoir, et par un roman, la Griffes rose, trois ouvrages d'exécution inégale, mais pleins de sève et de promesses et où il avait jeté comme les premiers bouillons d'une jeunesse passionnée jusqu'à l'insolence, voluptueuse jusqu'à la frénésie. Dès l'année suivante, les Pensées tristes accusent un changement dans l'âme, un progrès dans l'art; et déjà ce livre est assez remarquable pour mériter la louange de Sainte-Beuve, qui écrit en ses Nouveaux Lundis : « Armand Renaud, après s'être terrible-



ment risqué aux peintures d'une imagination aiguë et raffinée, en est venu à chanter ses propres chants, à pleurer ses propres larmes ; maître achevé du rythme, de recherche en caprice, et après avoir épuisé la coupe, il a trouvé des accents vraiment passionnés et profonds. » En 1867, Théophile Gautier signalait le recueil à son tour, dans son célèbre Rapport sur les Progrès de la Poésie française.

Pourtant, ce n'était encore là qu'une œuvre incomplète, dont l'auteur condamnait lui-même à l'oubli bien des pages. Il ne la voulut jamais réimprimer, non plus que les volumes précédents ; mais il en sauva quelques épaves qui, jointes à de nouvelles poésies du même genre, formèrent beaucoup plus tard, en 1881, le Recueil intime.

Sa véritable œuvre de maîtrise, ce fut le poème des Nuits Persanes, publié en 1870.

Dans ce beau livre, on peut dire qu'il nous a révélé ce que de rares savants étaient seuls à connaître, le merveilleux génie lyrique de la race qui a produit les Ferdouci, les Saadi, les Hafiz. Le voici, suivant ces maîtres, tour à tour tendre, voluptueux, bouffon, mystique, passant de l'amour au rêve, du rêve à l'action, de l'action à l'extase et à l'anéantissement en Dieu ; — et tout cela avec une telle pénétration d'une âme étrangère à la nôtre, avec une telle aisance de

rythme, une telle souplesse de vocabulaire, qu'on ne sent nulle part l'effort de la traduction, la contrainte d'un texte antérieur, et que ces poèmes paraissent avoir été écrits ainsi d'original. Au reste, en considérant le fin visage du poète, on se plaisait à imaginer un mystérieux atavisme; on l'aurait volontiers rattaché à ses modèles par quelque lointain ancêtre, ce Parisien à la physionomie tout orientale et qui semblait parmi nous comme le frileux exilé de quelque pays de lumière.

Il était Français pourtant, aussi profondément qu'on peut l'être, et homme de son temps au degré suprême. La guerre de 1870, qui lui avait arraché d'éloquents et généreux cris, — Au Bruit du Canon, — fit de ce poète élégiaque et dilettante un poète social, le poète des Drames du Peuple, qui parurent en 1885. Cette fois, comme il le dit dans la lettre dédicatoire à Sully Prudhomme, « il s'est arraché à la plainte personnelle et à la fantaisie pour regarder la douleur de tous, profondément remué à cette vue par un double sentiment de pitié et de justice ». Et c'est par Sully Prudhomme, qui, après avoir soupiré les Vaines Tendresses, avait voulu, lui aussi, chercher le mot de la Justice et du Bonheur, c'est par ce Maître que le livre fut présenté au public en une préface dont nous ne pourrions que répéter les termes

*s'il nous fallait parler dignement de cette œuvre haute et robuste, pleine d' « une mâle compassion qui déborde les frontières de la Patrie pour couvrir, dans tous les temps et dans tous les lieux, l'humanité tout entière ».*

*Dans les Drames du Peuple, Armand Renaud n'avait pas seulement voulu chanter, mais agir. En même temps qu'il les ébauchait, dès 1873, il avait donné dans la Bibliothèque des Merveilles, un livre d'éducation civique : l'Héroïsme. En 1886, il le reprenait, le complétait, avec le même amour que si c'eût été une œuvre nouvelle. Pour la Patrie et l'Humanité, ce poète voulait façonner des âmes. Et ainsi, depuis ses débuts, de livre en livre, son horizon s'était élargi par une continuelle dilatation de son cœur.*

*Pour achever le cycle harmonieux qu'avait parcouru sa pensée, il lui restait pourtant à exprimer ce culte de la beauté formelle que ses fonctions mêmes et ses relations familières avec les plus grands de nos artistes n'avaient pu qu'exalter en lui chaque jour. Deux années de suite, il alla en Italie, pendant quelques semaines, vivre au milieu des souvenirs, des ruines et des chefs-d'œuvre, et il en rapporta, presque terminé, un livre auquel il donna ce titre : Au Pays de la Mort et de la Beauté.*

*Cette œuvre sera tenue, à ce qu'il nous semble, pour son œuvre capitale; il la considèrait comme telle, et c'est pourquoi on lira ici dans leur intégrité les poèmes où il a déroulé en tableaux colorés et vivants ses plus fortes impressions d'art, ses plus belles visions d'histoire, comme en une sorte de Légende des Siècles de l'Italie. Cette noble terre, où l'on retrouve à chaque pas, selon le poète des Méditations,*

Les titres mutilés de la grandeur de l'homme,

*Armand Renaud l'a foulée avec le même amour que Lamartine, qu'Auguste Barbier, que Brizeux, — mais avec plus de mélancolie encore. Lui qui naguère s'était penché sur l'enfer des misérables, il n'y avait point vu que l'injuste souffrance, mais aussi la haine, l'envie, le grouillement des appétits sans frein et des forces sans mesure. Et dès le prologue de son nouveau livre, dans le Spectre d'Attila, voilà qu'il se demande si bientôt, sur les pays de Beauté, ne se rueront point, pour la destruction et le nivellement stupides, des Barbares venus du dedans, plus redoutables que les antiques hordes d'Asie et que, cette fois, ne pourra plus arrêter le geste d'un prêtre.*

*Mais le poète nous laissera-t-il sur cette vue pessimiste, qu'assombrissaient déjà, sans doute, les cruelles*

*souffrances qui commençaient à envahir sa chair ? — Non. Au terme du voyage, à l'épilogue, le voyageur s'est arrêté Sur la hauteur d'Assise, et de là il a contemplé le paysage où saint François*

Apprivoisait le loup et prêchait l'alouette.

*Au pied de la mystique cité de Pérouse, un train passe; le télégraphe s'accroche au vieux Dôme; et devant ces témoignages de la foi ancienne et de la science moderne, il en vient à se poser, lui aussi, les grandes questions qui hantent plus que jamais l'inquiétude de nos consciences. Certes, il n'essaie pas de les résoudre : il croit le passé mort, il voit le présent sans lumière,*

Et jetant un dernier regard sur la ruine  
 Qui de ses hauts profils noircissait la colline,  
 Se demandant, pour prix du doux rêve perdu,  
 En quel siècle lointain l'avenir attendu  
 Terrasserait le mal, resté le grand problème,  
 Triste, mais sans faiblesse, il dit: « Marchons quand même! »

*C'est donc, du moins, sur un cri de vaillance et sur un appel à l'action qu'il s'arrête. Mais, après l'avoir jeté, qui sait si, dans le silence du dernier jour, son esprit n'a pas été plus loin, si, sous son agnosticisme résigné, — troublé pourtant depuis*

la veille, — n'a pas germé l'espérance d'une foi nouvelle à laquelle les penseurs pourraient adhérer sans sacrifice et qui opposerait aux Barbares un obstacle infranchissable parce qu'ils le trouveraient en eux-mêmes ?...

C'est en revenant du Midi, dans sa chambre de malade, dont il ne devait presque plus sortir, qu'Armand Renaud termina son livre. Et, de mois en mois, nous vîmes décroître, non l'intelligence ni la volonté de notre malheureux ami, mais les forces vitales dont sa frêle apparence ne faisait même pas supposer une telle réserve. Quand la pensée de la mort prochaine s'imposa enfin à son esprit, c'est à la poésie encore qu'il demanda des consolations. Il voulut préparer, dans les moindres détails, l'édition définitive de ses œuvres. Il put même corriger les épreuves du premier volume et ce fut sa dernière joie. Il en rêvait pourtant une autre, celle de vivre assez pour voir imprimer ses chers poèmes d'Italie, dont il attendait, dont nous attendions pour lui un nouveau rayon de renommée.

Mais en songeant que, si cette joie ne lui a pas été donnée, il a eu, du moins, le bonheur d'achever son œuvre, il nous revient à la mémoire, comme un symbole, les deux strophes admirables qu'il a écrites sur le soldat de Marathon :

---

Ce n'était qu'un soldat, obscur entre dix mille.  
Quand on eut la victoire, il voulut, le premier,  
En porter la nouvelle à sa lointaine ville,  
Et partit, fier coureur agitant un laurier.

Épuisé par sa course effrayante et sans trêve,  
Il mourut, dès qu'il fut au terme du chemin.  
Heureux qui peut de même, ayant atteint son rêve,  
Mourir, la flamme au cœur et la palme à la main!

*Vous aussi, ami cher, vous avez su mourir la  
flamme au cœur. Et cette palme, ô poète! que tu as  
cueillie aux dernières heures d'inspiration et de force,  
ce laurier, qu'hier encore, sentant la vie s'écouler par  
ta blessure, tu tendais héroïquement vers la gloire,  
nous l'avons reçu de ta main défaillante, nous le  
déposons aujourd'hui sur ta tombe et, demain, il  
reverdira.*

Décembre 1896.

AUGUSTE DORCHAIN.







# Recueil intime

DE VERS ANCIENS ET NOUVEAUX





## Camélias

MON amour, tu te plains qu'avec le coloris  
Dont les camélias décorent leur pétale,  
Ils n'offrent nulle odeur à l'amateur surpris  
Qui rêvait un parfum d'essence orientale.

Ayant de leur éclat admiré tout le prix,  
Tu n'en gémis que plus de cette loi fatale  
Qui sur le rossignol jette un plumage gris  
Et qui veut que, plein d'or, le paon rauque s'étale.

Moi, je suis plus heureux. Depuis le soir si doux  
Où, dans l'oubli profond du monde autour de nous,  
J'ai respiré ces fleurs à tes cheveux unies,

Elles ont pour mon cœur des douceurs infinies,  
Et, réveillant en moi les souvenirs aimés,  
Tous les camélias me semblent parfumés.

---

## La Reine de la Nuit

SON corps était couvert d'un voile en gaze noire  
Où, sans nombre, on voyait luire des diamants ;  
Son front, plein du frisson magique de la gloire,  
Portait le croissant mince et pur des firmaments.

Elle représentait vraiment la nuit superbe,  
Avec ses millions d'étoiles, sa douceur,  
Son blanc rayonnement posé sur l'onde ou l'herbe,  
Et son azur sans fond, abîme du penseur,

La nuit où, s'échappant furtives de chez elles,  
Les amoureuses vont, dans les bois, s'égarer,  
Où l'âme du poète, ouvrant toutes ses ailes,  
Plane dans le pays lointain qui fait pleurer.

A sa forme, on sentait la femme gracieuse ;  
On la saluait reine à son air froid et doux ;  
Et quand elle marchait, ombre silencieuse,  
Devinant la Déesse, on tombait à genoux.

---

Et comme, dans la nuit, il est de pâles nues,  
Sur le front de la lune, en groupe, voltigeant,  
Mes rêves, emportés loin des routes connues,  
Se jouaient sur le bord de son croissant d'argent.

---

## Lethæa

P RÈS de moi se tenait une femme si douce  
Que moins doux est un nid fait de plume et de mousse.  
Le sourire dormait sur sa lèvre. Ses mains  
Caressantes avaient des senteurs de jasmins.  
Ses bras parlaient d'étreinte et de bonheur dans l'ombre.  
Elle était pâle, avec la chevelure sombre.  
Ni mouvement ni souffle. Un charme plein d'effroi  
Tombait de son visage énigmatique et froid  
Dont le calme regard eût dompté des athlètes.  
Sur ses cheveux mouraient d'amour des violettes.  
Je sentais s'abîmer tous mes fiévreux desseins  
Dans l'espoir de dormir au tombeau de ses seins,  
Éternellement, sans rien chercher ni rien croire.  
Dans sa coupe d'ébène elle m'offrait à boire,  
Et je ne savais plus, tant mon trouble était fort,  
Si l'amour m'appelait, ou si c'était la mort.

---

## La Plainte de la Sirène

LE golfe s'argentait sous les rayons nocturnes ;  
Colosses de granit penchés en forme d'urnes,  
Les rochers versaient l'ombre autour.  
Dans les grottes, le flot, poursuivant comme un songe,  
Rendait le bruit divin du soupir qu'on prolonge ;  
Les étoiles parlaient d'amour.

Il semblait que le cœur, en ce lieu doux et vague,  
Dût s'ouvrir au bonheur comme s'ouvrait la vague  
Aux pâles caresses du ciel ;  
Que volontiers l'on eût tout quitté sur la terre  
Pour s'en aller, parmi le calme et le mystère,  
Vivre là d'un rêve éternel.

Et pourtant, solitaire, élevant jusqu'aux hanches  
Un corps de femme nue au-dessus des eaux blanches,  
Une créature pleurait ;

Et ses larmes tombaient amères comme l'onde,  
Et de sa lèvre, avec une plainte profonde,  
S'échappait un morne secret.

Dépassant du cristal la sonorité triste,  
Cette voix faisait peur ; mais le plus grand artiste  
Voudrait en vain charmer autant ;  
Et de retour au nid, le soir, la tourterelle  
N'a point cette douceur grave et surnaturelle,  
Rythme qui chante en sanglotant.

\*

« Mon palais, disait-elle, abonde en belles choses.  
Les tapis en sont d'algue et les murs de corail.  
J'ai pour me promener un char de perles roses  
Que traînent des dauphins à l'écailleux poitrail.

« Je suis par la beauté l'égale des déesses ;  
Ma chair a les blancheurs de la neige et du lait,  
Ma chevelure tombe en cascades épaisses,  
Et du vert océan mes yeux ont le reflet.

« Un seul de mes regards dompte le plus farouche.  
Il n'est d'être si fier, de roi si près des dieux  
Qui, lorsque les accords s'envolent de ma bouche,  
Ne se mit à mes pieds pour les écouter mieux.



« Mais à quoi bon ces biens sans nombre qu'on m'envie ?  
A quoi bon ma richesse, à quoi bon ma beauté ?  
A quoi bon ces accords dont l'oreille est ravie,  
Si mon cœur par la mort est toujours habité ;

« Si l'éternel Destin veut que rien ne m'émeuve ;  
Si je donne l'amour sans pouvoir le sentir ;  
Si, de ceux que je charme éternellement veuve,  
De chaque fiancé je ne fais qu'un martyr ?

« Oh ! je voudrais quitter ma royauté funeste,  
Des oiseaux vagabonds au loin suivre l'essaim.  
Mais la fatalité m'étreint et me dit : « Reste ! »  
Il faut continuer mon métier d'assassin.

« O vous tous que mon chant fit périr dans la vase,  
Victimes, ce n'est pas sur vous qu'on doit pleurer.  
Rêve, amour, quel que soit le nom de votre extase,  
Vous sentiez quelque chose en vous-mêmes vibrer.

« Mais moi ! toujours le vide et le néant infâme !  
Avoir beau me frapper le cœur, n'y rien meurtrir ;  
Immortelle, être moins que la dernière femme ;  
Ne pas avoir d'amour dont je puisse souffrir !

« Les humains, par les dieux accablés d'infortune,  
De plus de maux encor l'un par l'autre accablés,  
N'ont, sous aucun soleil et sous aucune lune,  
Atteint à la hauteur où mes maux sont allés.

---

« Et si le noir Destin demain me venait dire :  
— « Veux-tu changer de rôle, être un des insensés  
« Qui, lorsque ton gosier magique les attire,  
« Par les poulpes hideux, sous l'eau, sont enlacés ?  
  
— « Oui, je le veux, crierais-je, ivre de trop de joie.  
« Qu'on m'ôte mon palais sous l'eau pâle dormant !  
« Lasse d'être bourreau, je veux devenir proie ;  
« Je pourrai croire enfin, moi le monstre qui ment. »

\*

Ainsi pleurait la voix au milieu des ténèbres.  
Des marins, étonnés de ces strophes funèbres,  
S'arrêtèrent pour écouter.  
D'abord ils furent pris comme de lassitude ;  
En vain du capitaine éclatait la voix rude ;  
Pensifs, ils écoutaient chanter.

Comme ils étaient trop loin pour saisir les paroles,  
Ils n'entendaient du chant que les cadences molles,  
Que sa tristesse et sa langueur.  
Et par la loi fatale, innée en la sirène,  
Ce chant leur apportait l'ivresse souveraine,  
La volupté qui frappe au cœur.

---

Et maintenant le chef se tait. Et le pilote  
Laisse aller le navire. Au gré de l'onde, il flotte  
Entre les pointes de rocher.

Et le chant continue. En dehors on se penche.  
On se sent une soif d'oubli que rien n'étanche.  
On voudrait dans l'eau se coucher.

De plus en plus le chant devient rêveur et tendre ;  
De plus en plus chacun, afin de mieux l'entendre,  
Se penche vers l'eau de velours.  
Irrésistiblement elle luit et frissonne.  
Le navire déjà n'est qu'un désert. Personne !  
Tous ont disparu pour toujours.

---

## L'Hirondelle blessée

J'ÉTAIS allé chasser sur le bord de la mer.  
Libre et seul, enivré de marcher au grand air,  
Je regardais le flot s'arrêter sur la rive,  
D'après l'ordre éternel qui de l'espace arrive.  
A la bouche du fleuve où nagent les saumons,  
Entre les rochers gris couverts de goëmons,  
J'allais, et je laissais entrer dans ma poitrine  
Ce souffle âcrement pur, cette senteur marine  
Qui colorait ma joue et qui me rendait fort.

Sans avoir rien tiré, je rentrais dans le port,  
Lorsque au-dessus de moi j'entendis un bruit d'aile.  
Je fis tomber l'oiseau. C'était une hirondelle.  
Elle n'était pas morte encor; mais vainement  
Elle essayait de fuir. Son aile tristement  
Pendait, saignait, et tout son ventre était un crible.  
Pourtant plus que le sien mon mal était horrible  
A sentir sous ma main son cœur chaud qui battait,  
A voir son doux regard qui sur moi s'arrêtait.

J'aurais fini ses maux en lui cassant la tête.  
N'osant pas, j'emportai chez moi la pauvre bête.

J'étais triste. En dépit de mon esprit moqueur,  
Les cris qu'elle poussait répondaient dans mon cœur.  
Car moi, la créature orgueilleuse et rebelle,  
Toujours prête à trouver la nature cruelle,  
Je venais, sans raison et par ma volonté,  
De commettre une vaine et froide cruauté.  
Il m'était apparu, fendant l'azur qui vibre,  
Une hirondelle heureuse, inoffensive et libre,  
Forme ailée et charmante au vol capricieux,  
Éprise comme moi de la clarté des cieux,  
Et je l'avais frappée, et j'avais sur la grève,  
Avec son corps saignant, précipité son rêve.

Je m'étais renié, j'avais persécuté,  
Homme, l'indépendance, artiste, la beauté ;  
Au lieu de saluer l'hôte que Dieu m'envoie,  
Au lieu de respecter la faiblesse et la joie,  
J'en avais eu mépris et, le front haut, l'œil fier,  
En face du soleil, en face de la mer,  
Sur l'oiseau qui chantait j'avais commis le crime.

Vers le soir, de nouveau, j'allai voir ma victime ;  
Elle ne faisait plus ni mouvements ni cris,  
Ses yeux avaient perdu leur éclat ; je compris  
Que pour l'oiseau blessé venait l'heure de l'ombre.  
Espérant que la mort lui paraîtrait moins sombre

Sur les bords où jadis il fut, à peine éclos,  
Rapide, je repris la route des grands flots.  
Debout sur l'océan comme un disque qui roule,  
Le soleil de ses feux diamantait la houle ;  
La terre, à l'orient, immobile et sans bruit,  
Se livrait lentement au baiser de la nuit.  
Quand j'eus posé l'oiseau sur la roche connue,  
Il tendit faiblement ses ailes vers la nue ;  
Il regarda la mer superbe, ce miroir  
Où, pendant qu'il volait, le suivait un point noir.  
Puis un tressaillement l'ébranla. Sa paupière  
S'éteignit. Il tomba, raide et froid, sur la pierre.

C'était l'heure du flux ; lui, quand il veut, si fort,  
Il vint tout doucement effleurer l'oiseau mort,  
A plaisir l'entoura de son onde fidèle ;  
Et bientôt, loin de l'œil des hommes, l'hirondelle  
Roula dans l'Océan tumultueux et beau  
Qu'elle avait pour patrie et qu'elle eut pour tombeau.

---

## Saule pleureur

Pour sujet préféré, les poètes de Chine  
Ont le saule pleureur se suspendant sur l'eau.  
On dirait une vierge à taille souple et fine,  
Que de ses longs cheveux courberait le fardeau.

Chaque fleur d'une étoile a la pâleur divine;  
Chaque feuille au zéphyr tremble comme un oiseau;  
Et la nappe immobile où l'arbre se dessine  
A l'air d'un grand œil triste où se mire un tombeau.

Sous son ombre, vers l'heure où le soleil décline,  
Quand d'obliques rayons dorent chaque rameau,  
Celui qui vient songer, les bras sur la poitrine,

Sent fleurir dans son cœur quelque chose de beau  
Et comprend votre culte, ô poètes de Chine,  
Pour le saule pleureur se suspendant sur l'eau.

---

## A une Martyre de demain

LORSQUE, parmi les pleurs et les cris d'ici-bas,  
Pleine de beaux espoirs et de joyeux ébats,  
    Jeune fille, tu viens sourire,  
Au lieu qu'au fond de moi ta candide beauté  
Apporte la fraîcheur et la sérénité,  
    Je sens mon cœur qui se déchire.

Car, plus tu me parais près des anges du ciel,  
Plus ton souffle est un baume et ta lèvre est un miel,  
    Plus ton âme est enthousiaste,  
Plus tu crois au bonheur, au rêve, au dévouement,  
Et plus, parmi les flots de ce monde qui ment,  
    Ta solitude sera vaste.

Enfant aux clairs regards, lorsque dans ton miroir,  
Devinant ta beauté, tu te plais à te voir,  
    Ou qu'à la lecture d'un livre



Ton cœur vers l'idéal ouvre ses ailes d'or,  
Tu ne penses qu'au rêve amoureux qui t'endort,  
Je pense au réveil qui doit suivre.

Je pense au lendemain, reptile qui sans bruit  
S'avance, protégé par une épaisse nuit,  
Le regard fixé sur tes joies,  
Et, lorsque le moment sera bien préparé,  
T'enlaccera le corps et l'âme par degré,  
Pour mieux savourer ces deux proies.

Tu ne penses qu'aux vers des poètes, qu'au chant  
Des guitares, le soir, sous le soleil couchant,  
Qu'à l'azur rempli de colombes,  
Qu'à tout ce qui gazouille et fleurit dans les bois,  
Qu'aux paroles d'amour, qu'aux doigts pressant les doigts,  
Qu'aux serments plus forts que les tombes.

Je pense au vide amer de toute volupté,  
Comme par le réel le rêve est emporté,  
Comme au cœur s'éteint toute flamme;  
Je pense aux faussetés, je pense aux trahisons,  
Et comme le plaisir terrestre a des poisons  
Qui flétrissent à jamais l'âme.

Le triple vêtement dont ton cœur est vêtu,  
S'envolera — bonheur, espérance, vertu —  
Au souffle glacial des choses;

Les roses te plairont ; sur ton front tu voudras,  
Au lieu de chastes lys, les mettre, et tu verras  
Combien c'est du néant, les roses.

Pourquoi faut-il que rien ne puisse rester pur,  
Que l'orage sans cesse obscurcisse l'azur,  
Que sans cesse la bête fauve  
Se tienne près du lac où la gazelle boit,  
Que rien sans torturer et sans souffrir ne soit,  
Que des chutes rien ne se sauve ;

Qu'on ne puisse trouver d'infaillible soutien  
Dans nul des cœurs mortels, pas même dans le sien ;  
Qu'on ne puisse jamais répondre  
De l'âme la meilleure et du meilleur amour,  
Plus que d'une hirondelle au sommet d'une tour,  
Plus que d'un plancher qui s'effondre !

Hélas ! le bien-aimé que presseront tes bras,  
S'il ne te trahit point, toi, tu le trahiras,  
Vierge naïve comme un ange ;  
L'un ou l'autre de vous un jour n'aimera plus.  
Pourquoi ? sait-on pourquoi le flux et le reflux ?  
Sait-on pourquoi le vent qui change ?

L'amour donné par lui te semblera bien peu,  
Près du songe entrevu dans le firmament bleu.  
Tu voudras essayer, connaître.

---

Tu ne trouveras point. Tu chercheras encor,  
Haletante, changeant sans cesse le décor,  
Allant aux abîmes peut-être.

Car l'océan sans fin qui commence au baiser,  
C'est notre sort commun de vouloir l'épuiser,  
Pendant nos jeunesses si brèves.  
Mais on s'acharne en vain, on n'est jamais vainqueur ;  
Plus la joie est aux sens, plus le deuil est au cœur.  
Aux vastes flots, les vastes grèves.

Rien ne demeure alors de tout ce qui charmait.  
Les yeux qu'on trouvait doux, le cœur où l'on dormait  
Dans le hamac ou les gondoles,  
On se sent pris pour eux de haine et de courroux.  
Les espoirs écroulés se changent en dégoûts,  
Et l'on crache sur ses idoles.

Jeune fille, ton front resplendit de clarté ;  
Tes cheveux ont l'éclat, ta joue a la santé ;  
On se retourne quand tu passes.  
Ame au vol plus léger qu'une âme d'alcyon,  
Tu mêles la candeur avec la passion,  
Les tendresses avec les grâces ;

Et, troublé malgré moi, lorsque tes beaux grands yeux  
Répandent leurs rayons sur mon front soucieux,  
Je me sens comme une couronne,

Je rêve de bonheur, de gloire, d'avenir,  
Je voudrais m'élancer à tes pieds, devenir  
    Quelque chose qui t'environne.

Et, sans avouer rien, je m'épuise à trouver  
Des vers mystérieux qui te fassent rêver,  
    Qui, drapés à moitié de voiles,  
Te laissent deviner mon amour douloureux,  
Comme, sous un nuage errant et vapoureux,  
    On voit la forme des étoiles.

Et l'intime frisson de ces vagues accents  
Trouble ton cœur candide, et le feu que je sens  
    Pénètre dans tes veines calmes.  
Mais ne crains rien de moi, vierge au sourire frais,  
Je ne t'aime qu'en fleur, et jamais ne voudrais  
    Briser la moindre de tes palmes.

Peut-être, si j'étais demeuré simple et bon,  
Si mon cœur n'était pas brûlé comme un charbon,  
    J'aurais entrepris cette tâche  
D'illuminer ta vie avec un amour tel  
Que nul n'aurait osé sur le feu de l'autel  
    Lever sa main perfide et lâche.

A présent, c'en est fait de moi ; ne t'ayant pas,  
Je n'ai pu m'empêcher de m'asseoir au repas  
    Des perversités séduisantes ;

---

Et je n'ai plus la force, et je n'ai plus la foi,  
Et mon âme déjà, pour voler avec toi,  
Porte des chaînes trop pesantes.

Mais cela m'est resté, dans mon égarement,  
De respecter partout le noble et le charmant,  
Le cristal, les cygnes, la neige,  
Et de tenir mon cœur dans l'angoisse abîmé,  
Plutôt que de souiller ce que j'ai tant aimé,  
Avec mon désir sacrilège.

Inutile respect ! d'autres viendront, je sais,  
Feignant beaucoup d'amour, n'en ayant pas assez,  
Qui t'enivreront de paroles ;  
Et l'on t'arrachera ton virginal trésor,  
Comme, la nuit, on vole au voyageur son or,  
Comme on effeuille des corolles.

Peut-être, dans la joie éphémère des sens,  
Comparant mon silence aux aveux frémissants,  
Tu riras du jeune homme étrange  
Qui, lorsque à la cueillir tout semblait l'engager,  
La soif, le fruit splendide et le rameau léger,  
Laissa sur l'oranger l'orange.

Plus tard, lorsque ta vie aura suivi la loi,  
Que des plaisirs humains tu n'auras plus la foi,  
Que tu te verras solitaire,

Lasse, affaiblie et triste, et toujours dans ton sein  
Conservant cette soif d'amour ardent et saint  
Que nul baiser ne désaltère;

Que du fond d'un passé dont rien ne restera,  
Mon souvenir longtemps oublié surgira,  
Le front pâle, la lèvre close,  
Et qu'ayant conservé sa première blancheur,  
Seul il sera pour toi la berge où le pêcheur,  
Battu par les flots, se repose;

Tu comprendras pourquoi, dans mon culte profond,  
Je n'ai pas imité ce que les autres font;  
Pourquoi, sans briser ma statue,  
Avec elle j'ai fui loin du réel brutal,  
Plutôt que de tuer dans mon cœur l'idéal,  
Voulant que l'idéal me tue.

---

## La Proie du Feu

A PRÈS un jour bien chaud, la nuit était bien fraîche.  
Depuis longtemps les bœufs avaient gagné la crèche.  
Le pâtre, ayant mangé son pain et bu son lait,  
Dans sa hutte dormait près du chien qui hurlait.  
Du reste le silence était profond. Les meules  
Avaient, au fond des champs, l'air triste d'être seules ;  
Les étoiles, d'un ciel sans lune, faisaient choir  
Une vague lueur où tout ressortait noir ;  
Lorsque, ne rencontrant ni village ni ferme,  
Las de marcher toujours sans espoir d'aucun terme,  
Ne sachant même point comment j'étais venu,  
Je fis halte au milieu d'un pays inconnu.  
A droite, un pré sans fin se déroulait. A gauche,  
Un grand bois profilait sa gigantesque ébauche.  
Comme j'avais très faim, très soif et froid un peu,  
J'amassai du bois sec en tas, j'y mis le feu,  
Je pris un doigt de pain, je vidai ma bouteille ;  
Puis, ne voyant plus rien à quoi passer ma veille,

---

Près de la flamme haute à rougeâtre reflet,  
Je laissai mon esprit rêver comme il voulait.

Or, tous les papillons du bois et de la plaine,  
Le sphinx, le paon de nuit, l'atropos, la phalène,  
Ayant l'aile de jais, d'or, de pourpre ou d'argent,  
Du calice des fleurs sortaient en voltigeant  
Et venaient se brûler les ailes à la flamme.  
Les voyant faire ainsi, j'en eus pitié dans l'âme  
Et j'agitai ma main pour les chasser de là ;  
Mais eux, vers la douleur qui déjà les brûla,  
Sans cesse retournaient pour s'y brûler de même,  
Et le soupçon me vint qu'un délire suprême,  
Un éblouissement d'altière volupté  
Les poussait vers la flamme avec fatalité.  
Je refoulai mon cœur, je me fis l'œil stoïque,  
Et, sans plus déranger leur plaisir héroïque,  
Je fixai ma pensée et mon regard sur eux.

Ainsi qu'au crépuscule un jeune homme amoureux,  
Voyant arriver celle où son rêve se pose,  
S'approche pour parler, s'approche encore et n'ose,  
Près du brasier d'abord ils tournoyaient discrets,  
Puis s'éloignaient un peu, puis revenaient plus près,  
Jusqu'à ce que, domptés par sa puissante haleine,  
De songes inconnus se sentant l'âme pleine,  
Humant par tout le corps la chaleur et le jour,  
Ils vinssent dans le feu béant chercher l'amour.  
Alors, anéantis de flamme et de lumière,



---

Arrivés à ce point d'extase singulière  
Où la mort vous saisit quand vous la dépassez,  
En poudre, lentement, ils tombaient dispersés ;  
Et cette poudre, au sein du feu qui la dévore,  
Semblait encore aimer et frissonner encore.

Certes, ô papillons, votre sort était beau !  
Mourir d'amour, avoir son rêve pour tombeau,  
Cela doit faire envie à l'âme vraiment forte,  
Au cœur ayant du sang et non pas de l'eau morte.  
Vous avez bien agi. Vous pouviez à loisir,  
Entre l'âpre idéal et le réel, choisir.  
Les fleurs, pour vous séduire entr'ouvrant leurs calices,  
Vous promettaient tout bas des plaisirs sans supplices.  
La rosée emperlée à vos ailes luisait.  
Le gazon s'étendait touffu ; le vent jasait.  
Vous pourtant, dédaigneux des bonheurs de la terre,  
Laisant la plaine veuve et la fleur solitaire,  
Vous êtes accourus où votre cœur était,  
A la lumière d'or qui vers le ciel montait ;  
Et là, vous épuisant aux tortures sublimes,  
Vous avez succombé, ténébreuses victimes,  
De votre illusion bercés jusqu'au trépas,  
Une fois dans l'amour, n'en redescendant pas.

## Spectres ardents

AU milieu du brouillard mourait un pâle jour.  
La campagne était nue et muette alentour.

Et dans l'immensité de cette vapeur grise,  
Sans un point d'horizon, sans un souffle de brise,

Des gens vêtus de deuil, ayant forme d'humains,  
Cheminaient, en cachant leur cœur avec leurs mains.

C'était un défilé, terrible en son silence,  
Où le calme effrayait plus que la violence.

Ces êtres inconnus dans ces brouillards glacés,  
Toujours fuyant, toujours par d'autres remplacés,

Tous en deuil, tous ayant leur cœur caché de même,  
Semblaient les visions d'un infernal poème.

Et, l'esprit anxieux plus encor qu'abattu,  
Je m'approchai d'un spectre et lui dis : « D'où viens-tu ? »

« Où vas-tu ? dans quel but tes mains ainsi crispées ? »  
Mais lui : « Bois des poisons, transperce-toi d'épées,

« Tu ne souffriras pas autant que je le fais  
Du mal mystérieux mis en moi pour jamais. »

Et, ses mains s'écartant, cruel effet de l'âme,  
Je vis que dans le cœur il portait une flamme.

Cette flamme, au milieu de ces habits de deuil,  
Lançait un tel éclat qu'elle éblouissait l'œil.

Et le tourment du feu dépassait toute idée.  
Pourtant l'être ajouta d'une voix saccadée :

« Mortel, crains la pensée, oh ! crains-la plus que tout.  
La souffrance du corps dans la mort se dissout ;

« Mais quand on porte une âme éprise d'autre chose  
Que du réel stupide où la brute repose,

« Quand on a des regards s'élevant vers l'azur,  
Qu'on maudit le fossé, le grillage et le mur,

« Quand on veut tout aimer, quand on veut tout connaître,  
Alors il aurait mieux valu ne jamais naître.

« Après la vie affreuse, après les pleurs de sang,  
L'âme s'ouvre, croit être au but éblouissant ;

« Le but, c'est l'infini qui recule à mesure ;  
Rien de plus ne reluit, rien de plus ne s'azure.

« Seule, avec vos désirs, votre angoisse s'accroît ;  
Et l'espace est plus vide, et le brouillard plus froid.

« Une flamme vous mord au cœur, flamme éternelle,  
Si puissante qu'un ange y brûlerait son aile,

« Flamme qui ne vient pas de quelque Dieu jaloux,  
Mais d'un être encor plus implacable, de vous.

— Faut-il donc renier l'idéal ? m'écriai-je.  
La terre, est-ce le vrai ? le ciel, est-ce le piège ?

« A son rêve doit-on forcément se blesser,  
Et, si tu revivais, vivrais-tu sans penser ?

— Moi, si je revivais, répondit le fantôme,  
Je ne voudrais d'aucun espoir ni d'aucun baume.

« Mon âme plongerait où mon âme plongeait,  
Je recommencerais ce que j'ai fait déjà.

« En vain ceux dont l'esprit est penché vers la terre  
M'avertiraient de fuir la douleur solitaire ;

---

« Dans la foudre et le vent je m'en irais encor,  
Loin des chercheurs de joie et loin des chercheurs d'or ! »

Et, comme au cœur la flamme était toujours plus vive,  
Il y remit les mains en pose convulsive,

Et, poussé de nouveau par l'aiguillon maudit,  
Il s'enfuit à travers la brume et s'y perdit.

---

## La Trêve

C LAIRE est la nuit, limpide est l'onde.  
Les astres faisant leur miroir  
De la nappe large et profonde,  
Y sont encor plus doux à voir.

Le paysage a, sur la rive,  
Le charme et le rêve absolus.  
Trop tôt quelque laideur arrive.  
Rameurs, c'est bien; ne ramez plus.

Le ciel verse la somnolence,  
La terre l'aspire à longs traits;  
La brise même fait silence  
Dans le feuillage des forêts.

C'est l'extase du calme étrange.  
Tous les mots y sont superflus.  
Le moindre murmure y dérange.  
O rossignols, ne chantez plus!

---

L'étoile brille au bord du gouffre;  
L'onde sommeille sur l'écueil.  
Je veux oublier que l'on souffre,  
Reposer avant le cercueil.

Sans désir de l'heure future,  
Sans regret des jours révolus,  
Perds tes fièvres dans la nature,  
O mon cœur, ne me brûle plus!

---

## La Crainte du Réveil

TU sais la volupté qui prête au corps une âme,  
L'ivresse du plaisir qui berce en exaltant ;  
Tu distilles sur moi ce charme de la femme,  
Qui dans la chair prend source et jusqu'à Dieu s'étend.

Ton profil noble et doux, tes limpides prunelles  
Éveillent des pensers d'héroïsme et de bien ;  
Ton corps, dans tout l'éclat des formes éternelles,  
Serait divinisé sur un autel païen.

Que je parle de gloire ou cherche une caresse,  
Que je sois anxieux d'un rythme ou d'un baiser,  
Que je veuille un sourire ou que l'âme m'opprime,  
Tu m'offres des trésors où je n'ai qu'à puiser.

Mais surtout, à la fin des douces agonies,  
Quand le regard revient dans l'œil à moitié clos,  
J'ai senti sur le bord de nos lèvres unies  
Ton cœur verser au mien d'ineffables sanglots.



Oh! par tout ce bonheur, écoute ma prière.  
Vois! je tombe à genoux, je t'implore ardemment;  
Toi-même ne va point tout réduire en poussière,  
Ne parle point d'amour, ne fais point de serment.

Ne dis pas que tu veux m'être fidèle et sûre,  
Charme-moi sans te plaire à des mots superflus.  
Si tu me les disais, connais-en la mesure,  
Si tu me les disais, je ne te croirais plus.

Craignons les mots! Les mots sont les bourreaux des choses.  
Dès qu'un enthousiasme auguste, un amour fort  
Éclairent quelque part nos ténèbres moroses,  
Le mot rampe derrière, amuse et frappe à mort.

Craignons les mots! Les mots changeants, les mots sans nombre  
Sont comme l'eau des lacs à l'entour des donjons,  
Les léchant humblement, réfléchissant leur ombre,  
Jusqu'au jour d'engloutir la pierre sous les joncs.

Lorsque l'effleurement de tes cheveux ressemble  
Au frisson le plus doux des brises sur la mer,  
Vers un même idéal quand nous volons ensemble,  
Dans mon cœur qui renait il n'est plus rien d'amer.

Ne me rappelle pas, en disant que tu m'aimes,  
Qu'enivré seulement on peut croire à l'amour;  
En disant qu'à jamais nous resterons les mêmes,  
Ne me rappelle pas qu'on peut n'aimer qu'un jour.

## Les Mages

### LE CHŒUR DES MAGES.

**V**EILLONS, sans bouger, sur la tour énorme  
Où meurt le désir d'un monde troublé.  
Des signes du ciel l'avenir se forme ;  
Fixons nos regards au ciel étoilé.

### LA VOIX DE LA TERRE.

Toujours suivre dans l'espace  
Les chemins où l'astre passe,  
Cela doit vous épuiser.  
Dans le ciel qui vous submerge,  
Mourrez-vous loin de la vierge  
Qui vous offre son baiser ?

## LES MAGES.

Nos cœurs sont fermés aux douceurs charnelles,  
Nos regards sont morts aux formes d'un jour.  
Pour les astres seuls, beautés éternelles,  
Dans nos cœurs glacés nous brûlons d'amour.

## LA VOIX.

De nos rois, morts dans l'orgie,  
Nous arrachons l'effigie ;  
Hommes sages, guidez-nous.  
Le genre humain vous convie,  
Redescendez dans la vie.  
Tous les trônes sont à vous.

## LES MAGES.

L'homme, c'est l'orgueil et la servitude,  
D'une course aveugle, allant au trépas.  
Les Mages, veillant dans la solitude,  
De leurs astres purs ne descendront pas.

## LA VOIX.

Nous sommes las des idoles ;  
O fronts baignés d'auréoles,  
Nous vous cherchons par les cieux.  
Apparaissez dans le temple,  
Que la foule vous contemple  
Et vous prenne pour ses dieux !

## LES MAGES.

Vos dieux sont la peur et sont le mensonge.  
Nous sommes le calme et la vérité.  
Gardez vos autels. Nous gardons le songe,  
Le songe infini, sur nous arrêté.

---

## L'Inspiration

D'APRÈS UNE VIGNETTE JAPONAISE

AGENOUILLÉE au bord de l'eau limpide et vaste,  
Les cheveux dénoués, la vierge enthousiaste  
S'appuie au parapet qui la tient en prison ;  
Près d'elle est un fanal dont la lueur frissonne.  
Du reste, pas un bruit, pas une ombre ; personne !  
L'onde immense se perd dans l'immense horizon.

Rien ! excepté là-bas la blancheur de deux voiles  
Qui, comme les oiseaux et comme les étoiles,  
La laissent défaillir sans espoir de secours.  
La main devant son front pour guider sa prunelle,  
Elle suit du regard, autant qu'il est en elle,  
Les points toujours en vue et s'enfuyant toujours.

Oh ! ces voiles ! Le flot illimité les porte ;  
Leur mouvement est doux, leur marche est libre et forte ;  
Elles vont au bonheur, au rêve, à l'inconnu !

Elle aussi voudrait fuir jusqu'au fond de l'espace.  
De rester sur la rive elle est vraiment bien lasse.  
Va-t-on venir enfin, n'étant jamais venu ?

Le fanal luit en vain. La flamme est trop petite,  
L'horizon est trop grand, les barques vont trop vite.  
Nul ne viendra. C'est son destin d'user ici  
L'instant qui fait la vie, à regarder les voiles  
Qui, comme les oiseaux et comme les étoiles,  
De qui leur tend les bras ne prennent point souci.

---

## La Chanson du Repos éternel

QUAND nous serons couchés dans la tombe profonde,  
Ne crois pas, mon amour,  
Que nous aurons souci de revenir au monde  
Et de revoir le jour.

Nous nous enivrerons d'une paix trop profonde,  
D'un silence trop doux,  
Pour nous laisser reprendre à l'angoisse du monde,  
Le calme étant sur nous.

Ne me parle donc pas, charmeresse profonde,  
D'un stérile réveil,  
De ces espoirs sans but pour qui le triste monde  
Se tord sous le soleil.

Mais plutôt, sur ton cœur, comme en la nuit profonde,  
Laisse-moi reposer ;  
Sans m'éveiller jamais, verse-moi d'un vain monde  
L'oubli dans ton baiser,

Jusqu'au jour où, couchés dans la tombe profonde,  
Tous les deux, mon amour,  
Nous n'aurons plus souci de revenir au monde  
Et de revoir le jour.

---



## Hymne panthéiste

O Nature tranquille, immortelle nourrice  
Des vivants et des morts,  
Charmeuse, étends sur moi la paix consolatrice  
De tes parfums subtils et de tes doux accords.

Quand de l'illusion le mirage éphémère  
Illuminait mes yeux,  
C'est toi qui, loin du bruit, ô Nature, ô ma mère,  
A mes rêves prêtait les forêts et les cieux.

Ces rêves ont vécu, mais mon cœur rempli d'ombre  
Brille comme la nuit,  
Quand je vois resplendir les étoiles sans nombre  
Sur l'abîme infini de mon espoir détruit.

Tout disparaît, les dieux, l'allégresse, la gloire,  
Après quelques rumeurs ;  
Toi seule tu survis à l'humaine mémoire,  
Toi qui vois tout mourir et qui jamais ne meurs.

Aussi, le cœur lassé, je n'adore et n'envie  
    Que ta sérénité,  
Et j'aurai jusqu'au bout la soif inassouvie  
De l'amour éternel, dans tes flancs abrité.



# Drames du Peuple





## A Sully Prudhomme

**A** vous qui avez si ardemment aimé et cherché la justice, qui avez si cruellement senti dans votre âme l'angoisse de la souffrance universelle, du mal présent et des ténèbres futures, j'offre la dédicace de ce livre où, en suivant la route que le sort m'a tracée, j'ai saigné de la même angoisse et ployé sous le même inconnu.

*L'humanité subit une crise; elle est à un de ces moments de transition où le travail de son évolution incessante se laisse mieux voir, où ses transformations lentement préparées se révèlent plus clairement par l'apparition de formes nouvelles.*

*Il m'a semblé qu'à une telle époque le poète manquerait aux autres comme à lui-même, en s'absorbant trop dans la contemplation de sa propre image, dans l'analyse de sa joie ou de sa douleur. Nous sommes en plein combat. Quiconque s'y dérobe se rend coupable de désertion devant l'ennemi.*

*C'est ce que vous avez compris et proclamé si fièrement quand vous vous êtes écrié :*

*Quelque chose de l'homme a traversé mon âme.*

*Mais la pensée spéculative vous a emporté dans son essor. Moi, j'ai subi le joug du fait et je n'ai pu détacher mes pieds de la boue sanglante du sol, mes yeux des convulsions de la misère matérielle.*

*Peut-être les artistes épris d'art pur me blâmeront-ils d'avoir entraîné la poésie avec moi dans de pareilles explorations. Ma conviction est au contraire que, comme artiste et comme homme, j'ai eu raison ; et j'espère que, des régions sercines de la méditation, vous ne renierez pas celui qui a cru devoir rester à terre, pensant qu'à terre aussi est une œuvre à poursuivre.*

*J'entrevois qu'un poète, quelque jour, sera grand entre les plus grands, à s'étreindre avec le sphinx social, à sonner la marche de l'humanité, s'élançant, du fond de la nuit et de la souffrance, à l'assaut de la lumière et du bonheur.*

*A cette lutte de la société contre le destin qui date du commencement du monde, mais qui, depuis hier à peine, a conscience d'elle-même et de son but, ce poète donnera son épopée, comme les mythes religieux, les furics conquérantes, les délires voluptueux ont eu les leurs.*

*Mais, en ayant conscience de la tâche glorieuse qui s'offre là, j'ai conscience également de sa lourdeur écrasante.*

*Mon horizon est plus restreint. M'arrachant à la plainte personnelle et à la fantaisie, pour regarder vers*

la douleur de tous, profondément remué à cette vue par un double sentiment de pitié et de justice, hanté par la préoccupation de ce qui est et de ce qui pourra être, j'ai simplement essayé de mettre en lumière, au hasard de mes impressions, quelques faits et quelques idées, dans le monde nouveau qui m'apparaissait.

A côté de l'humanité douloureuse, je n'ai pu m'empêcher — et vous le comprendrez bien, vous son pieux adorateur — d'évoquer également, dans quelques pages, la patrie douloureuse, cette part de l'humanité qu'on doit placer la première dans son cœur, si l'on ne veut pas se laisser submerger par l'abstraction.

Là aussi les sentiments poignants abondent, mais là aussi doit filtrer ce rayon : l'espérance.

Sur l'écume pulvérisée des gouffres, les teintes de l'arc-en-ciel viennent jouer par moments et, messagères du soleil, mêlent un charme à la terreur.

Mon vœu serait que, dans ce livre trop souvent ténébreux, à côté de l'impression du gouffre, on eût quelquefois cette impression d'arc-en-ciel, et qu'à travers la mêlée obscure on ne perdit pas tout à fait la vision fortifiante de la lumière.

ARMAND RENAUD.





MON CHER CONFRÈRE,

**J**E suis bien touché et je vous remercie cordialement de la dédicace que vous me faites de votre dernier ouvrage dont j'ai lu le manuscrit avec un profond intérêt. Vous y inscrivez mon nom par un sentiment qui m'est très précieux ; vous avez compris mes inquiétudes d'écrivain. La lettre que vous m'adressez remue en effet les questions qui me préoccupent le plus. A quoi devons-nous tendre, nous autres poètes ? Tout notre bienfait dans la société se borne-t-il à récréer les hommes, à les arracher pour une heure au poignant et impérieux souci de leur lutte pour l'existence ? Tout notre méfait se borne-t-il à les ennuyer ? N'avons-nous devant eux d'autre responsabilité que celle de l'acrobate dont les faux pas ne blessent que la vue et ne menacent que sa propre conservation ?

C'est rarement au début de la carrière que nous nous interrogeons : nous laissons se manifester naïvement, sans l'examiner, notre préférence instinctive pour une forme littéraire qui nous semble éminemment apte à consacrer nos impressions. Nous usons même de cette forme avant d'en goûter les recherches et d'en posséder les secrets, et



quand nous savons versifier, ce jeu difficile et délicat nous captive d'abord jusqu'à nous suffire, parce qu'il est un art et que cet art est très noble. Le verbe propre au poète comporte un triage exquis des mots les plus saisissants et des cadences les mieux assorties aux mouvements mêmes de l'âme, aux émotions qui, échappant à tout signe conventionnel, ne peuvent recevoir que de l'harmonie leur expression. Mais pour peu que nos préludes aient trouvé d'écho, nous prenons une confiance illimitée dans la vertu de la poésie. Nous lui prétons une mission, celle de féconder les loisirs des lecteurs et d'employer leurs délassements à leur susciter des aspirations, celle d'élargir et d'élever tous les objets de leur activité, d'influer sur leur conception du monde. Je n'ai pas la simplicité de croire que nous tendions tous au même idéal; chacun de nous, dans l'évolution de son aptitude et de son goût, se fixe où l'a entraîné son tempérament, et je m'aperçois que sans le vouloir je vous entretiens des besoins du mien. Dans le dernier état d'esprit que je considère, nous risquons beaucoup, je l'avoue, de sacrifier la jalouse beauté de la Muse à un genre d'utilité qui répugne à son antique fantaisie. Cette aristocrate se sent comme humiliée de n'être plus seulement une rêveuse; le beau craint toujours de se commettre avec l'utile, comme s'il avait peur de s'avilir ou du moins de se déclasser. Notre ambition d'agrandir le champ de la poésie est donc téméraire. Mais l'est-elle seulement par les difficultés d'art qu'elle nous crée ou l'est-elle par une essentielle incompatibilité entre la poésie même et l'expression des choses d'ordre pratique ou scientifique?

La poésie, pourra-t-on répondre tout d'abord, est née dans les âges d'ignorance, où les passions étaient neuves et les idées enfantines; elle exclut donc toute abstraction

et, par suite, ne s'adresse à l'intelligence que par l'intermédiaire de la sensibilité, et c'est pourquoi l'emploi des images est sa condition même. On lui fait, par conséquent, violence quand on lui demande autre chose qu'une peinture du monde physique et une représentation des états moraux par des comparaisons tirées de ce même monde. Toute langue est poétique à sa naissance précisément parce que les affections de l'âme n'ont d'abord pu être signifiées que par des analogies, par des mots empruntés à la désignation des choses matérielles. La fonction et le procédé de la poésie sont ainsi donnés par son origine même, et elle doit d'être belle à l'impossibilité d'être précise, à l'impuissance même où elle est d'abstraire et de définir, à l'obligation de peindre pour s'exprimer. Il y a donc désaccord intime entre la science qui ne vise qu'à substituer des lois aux apparences individuelles, à dépouiller ainsi l'être de son ornement sensible, et la poésie qui est essentiellement vivante et imagée. La pratique, ajoutera-t-on, dans ses applications industrielles ou politiques, n'est pas moins hostile à la poésie que la science. Si le premier outillage et le premier lien social de l'humanité nous apparaissent poétiques, dans la Bible et dans Homère par exemple, c'est qu'alors dans l'industrie naissante l'utile n'avait pas encore usurpé toute la forme et qu'entre les hommes la convention sociale n'était pas encore de spontanée et tacite devenue réfléchie et formulée. Les instincts primaient encore la raison, les religions le droit. Ainsi toute tentative de concilier les créations industrielles ou politiques avec la poésie serait également condamnée.

En résumé, dira-t-on, dans le plein jour où ne s'accusent ni les profondeurs ni les reliefs, la poésie cherche en vain des vallons ombreux pour la rêverie, des cimes

radieuses pour l'enthousiasme. Notre civilisation décolore le monde par la connaissance et chez les hommes émousse les caractères par la sécurité; la poésie, au contraire, ne vit que de parures et d'alarmes.

Cette opinion germait dans la Pléiade et devait éclater en 1830. Il en faudrait conclure que l'extinction de notre art est une suite nécessaire du progrès. Le poète, digne de ce nom, serait le dépositaire sacré des passions vierges de l'humanité, l'héritier de son gracieux ou farouche bégaiement, le défenseur de la Nature contre les entreprises de ses indiscrets dompteurs.

Vous vous faites une idée plus large du poète, mon cher confrère; vous le conviez à affronter, sans mépris pour le Prométhée et pour l'Œdipe des anciens âges, mais avec plus d'expérience, d'autres dieux et d'autres sphinx, derniers détenteurs de la foudre et de la vérité. Vous n'appauvrissez pas son idéal, vous l'agrandissez pour l'égaliser aux plus récentes aspirations de notre espèce, et, si j'entre bien dans votre pensée, vous répondez à votre tour : l'œuvre du progrès consiste à différencier toujours davantage l'homme de la bête, à dégager de plus en plus ce qu'il y a dans sa nature d'irréductible à celle de l'animal. Or, l'objet même de la poésie, n'est-ce pas précisément d'illustrer cet élément caractéristique de l'essence humaine, qu'on appelle l'âme? Comment la poésie pourrait-elle donc renier le progrès? Elle a, comme celui-ci, pour matière ce qui est vraiment humain dans l'homme, à savoir : le beau dans l'amour; la fraternité, la justice qui change le troupeau en peuple; le besoin d'unir la cité au sol pour faire de leur hymen la patrie; la liberté, mère du devoir, qui s'impose à la conscience en dépit et aux dépens des instincts brutaux; la conception de l'infini devant l'univers qui, n'opposant

*des limites qu'aux sens, se révèle sans bornes à l'intelligence. Comment la science et la morale, en un mot, la civilisation, en développant ce qui distingue notre espèce de toutes les autres, pourrait-elle affaiblir en nous le sentiment de la grandeur humaine, c'est-à-dire le ressort de la plus fière poésie?*

*Vous n'avez pas à craindre d'avoir méconnu ce sentiment, d'avoir trahi votre vocation par le choix de votre sujet. Rassurez-vous : la Justice et la Pitié que vous invoquez sont vraiment des Muses, car leur couple compose cette vertu par excellence qui se nomme l'humanité. Ces Muses sont belles, bien qu'elles consentent, l'une à peser les titres les plus obscurs, l'autre à toucher les plaies ; c'est par cela même qu'elles sont belles. On ne relève les humbles qu'en se baissant, mais on ne s'abaisse point pour cela. La boue et le sang qu'on essuie ne tachent que les mains. Aussi le poète, comme le savant, doit-il braver le contact des matières dangereuses ou répugnantes ; la générosité de ses audaces donne du prix à son œuvre, l'amour du vrai ne peut que la rehausser.*

*Le légitime désir de reculer les limites traditionnelles de notre art rencontre néanmoins une sérieuse objection qu'il serait imprudent de mépriser. Tout en accordant que le domaine de la poésie n'a pas été entièrement exploré, on peut prétendre que l'exploitation en est bornée par le langage même, qui se refuse à l'expression poétique des conquêtes de la science, comme à celle des crises sociales. Il est certain d'abord que, par une intrusion commode mais barbare dans les langues modernes, le grec fait presque tous les frais du vocabulaire des savants, de sorte qu'on ne peut désigner clairement, c'est-à-dire par leurs vrais noms, dans les vers, les agents, les propriétés et les phé-*

nomènes qu'ils étudient. Mais il faut remarquer que le poète soucieux de leurs découvertes n'aurait pas à souffrir autant qu'on le croit de cet inconvénient, car il n'aura point affaire à leurs nomenclatures spéciales. Le détail de leurs opérations ne saurait le concerner. Ce qui importe au cœur, principe et fin de toute poésie, c'est uniquement la plus récente et la plus haute synthèse des lois particulières, synthèse progressive qui, de siècle en siècle, déplaçant le point de vue, modifie la contemplation et retentit par suite dans toutes les régions du rêve. Voilà ce qu'il s'agit de rendre; les anciens vocables peuvent y suffire; on en peut faire un habile emploi qui en rajeunisse le sens. Quant aux relations de notre art avec l'état social, il n'est pas moins certain que le nivellement des classes a bouleversé la hiérarchie des mots comme celle des rangs. Le noble lexique de nos devanciers est devenu trop pauvre. Parmi nous, les uns ont résolument introduit la démocratie dans la langue des vers; d'autres, plus circonspects, tentent, par des concessions mesurées, d'y concilier l'ancien régime et le nouveau; d'autres ne tiennent pas à se créer de nouvelles ressources: ils se contentent d'approprier celles qu'ils y trouvent à leur inspiration; fidèles au vieux fonds d'idées et de sentiments poétiques, le problème n'existe pas pour eux. Il se résout de lui-même, mon cher confrère, dans votre poème. Les sujets que vous traitez vous imposent un vocabulaire d'où les mots précieux ou pompeux sont bannis; mais vous n'avez pas cédé à la tentation de braver la pudeur littéraire. Avec un tact de vrai poète vous avez distingué dans la qualité du langage la crudité de la bassesse, sachant bien que l'énergie du style est plutôt dans la justesse hardie que dans l'insolence de l'expression.

Grâce à vos qualités natives d'homme et d'artiste, que

ce dernier ouvrage met dans tout leur relief, vous avez pris, sans avoir à la chercher, une position sûre dans le récent mouvement de la poésie. Je ne saurais entreprendre ici l'analyse de chacune des pièces qui composent ce volume, mais je voudrais en définir le caractère général, tel que je le saisis. Vous souffrez profondément du spectacle de notre état social qui est un état de guerre latente, d'équilibre instable entre les revendications menaçante d'une classe et la force qui, au nom des lois, rassure les autres. A vrai dire, partout et toujours, une plèbe a pâti de son infériorité héréditaire; mais nos dernières révolutions ont donné à cette classe une conscience plus nette que jamais de sa condition, et cette condition, empirée par les vices mêmes qu'elle engendre, est assurément pour la plupart très misérable. La douleur, qui sacre tout ce qu'elle touche, est essentiellement poétique. Il suffit de souffrir pour intéresser le poète. Vous l'avez éprouvé, et toutes les cordes de la sympathie ont vibré en vous pour les tourments obscurs. Chacun de nous se sent inquiet par le murmure des déshérités du peuple; nous ne sommes jamais sans appréhension pour notre conscience et pour notre repos quand cette plainte trouve dans les arts ou les lettres des échos retentissants. Il nous semble que l'air en soit dangereusement troublé. Pour moi je me défends autant que je peux de cette prévention pusillanime, et j'ouvre sans réserve et tout grand mon cœur à la pitié qui l'envahit sous le charme cruel de vos vers. Vous dépeignez plus que vous ne jugez; vous vous bornez presque à décrire et à raconter, laissant la générosité du lecteur prendre elle-même la défense des victimes. Vous ne vous apitoyez pas avec des démonstrations ardentes; vous semblez dédaigner d'attendrir par un appel plaintif ou bruyant à la commisération. Vous paraissez contenir

vos cris, de peur d'altérer sur vos lèvres la voix de la justice, et vos larmes, de peur qu'en tombant sous votre burin elle n'en amollissent le trait. Cette fermeté, vous la conquérez sur votre émotion par un effort ; vos vers en gardent quelque chose d'aigre et d'amer qui les trempe. On vous ferait tort et vous protesteriez sans doute si l'on jugeait votre poème comme une œuvre de parti. Les visées en sont plus larges et plus hautes. Une mâle compassion, qui ne veut pas désespérer de l'avenir, y déborde les frontières de la patrie pour couvrir, dans tous les lieux et tous les temps, l'humanité tout entière, et, quand un retour s'y fait vers la France blessée, c'est avec le souci de sa gloire non moins que de sa paix intérieure. Une pieuse tendresse pour le pays vient alors pénétrer et détendre les vers moins opprésés ; ils semblent respirer plus à l'aise, et à l'amertume se mêle un sentiment héroïque qui console et fortifie.

Il y aurait un second poème à faire, digne aussi de votre cœur et de votre talent. Ce poème serait la contrepartie de celui-ci, et mettrait en pleine lumière votre impartialité. Vous avez décrit la fin sinistre du pauvre mourant à l'hôpital, puis étendu sur le marbre de l'amphithéâtre. Il n'y est disséqué que pour servir à l'instruction des médecins qui l'ont gratuitement soigné. Il vous resterait à peindre leur désintéressement. Leur tâche n'est pas sans péril, car la maladie de ce pauvre était peut-être contagieuse, et ne le fût-elle pas, la mort, comme pour se venger de ceux qui la combattent, les menace dans leur étude même ; la moindre piqure du scalpel les expose à suivre au tombeau l'homme qu'ils s'étaient efforcés d'y soustraire. Il est bien vrai que le maçon risque de tomber de l'échafaudage, mais les Sivel et les Crocé-Spinelli, pour explorer les airs dans un aérostat, risquent de tomber de

plus haut encore, et si les victimes de la science sont plus rares, c'est qu'il y a moins de savants que de manœuvres. L'ouvrier mécanicien est, il est vrai, parfois blessé par la machine qu'il dirige, mais cette machine, inventée par un autre, ne le blesse qu'après avoir épargné une somme incalculable d'efforts à d'innombrables ouvriers, et celui qui l'a créée, avant d'avoir converti l'industriel à son idée audacieuse, a peut-être autant souffert sous sa redingote que le prolétaire sous sa blouse. Le patron devenu riche n'a plus, il est vrai, le souci du pain quotidien, mais souvent il a commencé par en être durement préoccupé, et c'est souvent aussi par un héroïsme de travail qu'il est parvenu à procurer la matière première au travail des autres. Il a ses heures d'angoisse poignantes, car il est sans cesse menacé par des chances de ruine qu'il ne peut toutes prévoir et conjurer. On pourrait multiplier ces exemples, et ainsi, sans méconnaître les souffrances d'une classe, apprécier également les épreuves qui, dans les autres, exercent le dévouement, la prudence et le courage. La douleur a des variétés infinies dont il est bon de montrer l'équivalence, pour ne pas désoler davantage et exaspérer les humbles en leur laissant le préjugé qu'ils sont seuls voués à la lutte pour la vie. Il ne faudrait pas, j'en conviens, par un désir de conciliation trop suspect, fournir un prétexte à l'indifférence des oisifs sauvegardés de la faim, ou une excuse à leur dureté. Mais il faut n'omettre aucune donnée du problème si difficile à bien poser, peut-être, hélas ! insoluble, d'assurer entre les hommes une harmonieuse répartition des charges et des avantages sociaux, ou tout au moins d'espacer de plus en plus les retours périodiques de la guerre civile.

Tant que les institutions imparfaites n'y suffiront pas,

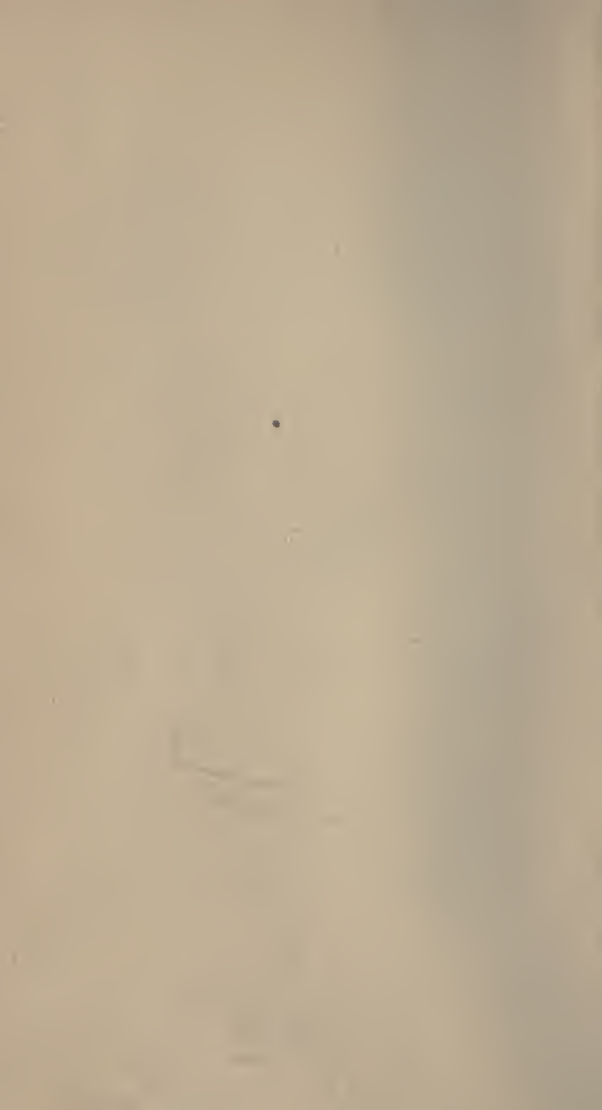


---

*il appartiendra au poète de ne pas laisser la pitié et, comme vous le dites, l'amour du mieux s'endormir. Aussi vos lecteurs, mon cher confrère, tout en souhaitant que vous fassiez pour tempérer le désespoir des uns ce que vous avez si bien fait pour émouvoir les autres, rendront justice au sentiment généreux qui vous a inspiré votre œuvre comme au grand art que vous y avez apporté.*

SULLY PRUDHOMME.





QUELQU'UN  
DANS LA FOULE

RÉCIT D'UNE VIE D'ÉPREUVE





I

## L'Enfant de la Houille

LA noblesse du sang, le pouvoir, la richesse,  
N'ont pas seuls la vertu de s'accroître sans cesse.  
Quand des aïeux aux fils ils vont s'accumulant,  
La loi qui fait grandir leur jour étincelant,  
Accroît l'ombre autre part avec même énergie.  
La misère a, comme eux, sa généalogie.  
Or Pierre était le fils de Jacque fils de Jean.  
Et Jean, bon travailleur, était mort indigent,  
Après trente ans passés dans la mine profonde  
A fouiller, loin du jour, les entrailles du monde.  
Et Jacque, en moins de temps, avait trouvé la mort  
Dans le même incessant et redoutable effort  
Où, pour alimenter de feu la vie humaine,  
De la terre, en flots noirs, on fait jaillir la veine.

Si l'ancêtre pourtant n'avait pu, pour ses os,  
Laisser de quoi payer le lit du grand repos,  
Vraiment ce n'était pas la faute du pauvre homme.  
Il avait été sobre, et sa femme économe.  
Mais il s'était donné six enfants à nourrir ;  
Et, quoi qu'on en ait dit, c'est fait pour appauvrir  
Les gens, si le pays, à ce jeu-là, prospère.  
Certes les rejetons, épuisement du père,  
A la peine formés, donnent de bons soldats,  
Et plus nombreux, pour plus d'ouvrage, font des bras.  
Soit ! puisque consommer de l'homme est nécessaire  
Aux nations, luttant de force et de misère.  
Soit ! puisque le progrès futur est à ce prix.  
Mais, devant cette loi, qu'on ne soit pas surpris  
Si Jean, devenu vieux, courbé, perclus des hanches,  
Avait vite mangé ses quelques pièces blanches  
Et s'en était allé sans payer son cercueil.  
Jacque, alors presque enfant, vit de près tout ce deuil.  
Les aînés étaient loin, quelques-uns morts. La mère,  
Seule avec lui, luttait contre la vie amère.  
Et cela lui parut navrant, mal ordonné  
Que le pauvre eût ainsi son sort déterminé,  
Et que ce fût le sien, sans qu'il y pût rien faire.  
Comme il était moins bien trempé, que l'atmosphère  
Était plus lourde autour de lui, qu'il n'avait pas  
Ce qu'avait eu son père au jour des grands combats :  
Le souffle de l'An Deux pour hausser ses idées,  
Il tomba vite au rang des choses dégradées ;

Il aima l'alcool, hanta le cabaret ;  
Puis, ayant, quelque soir, trouvé, comme il rentrait,  
Une misère égale à mêler à la sienne,  
Une enfant sans parents, pauvre musicienne  
Ambulante, mourant de faim, mourant de froid,  
Il l'avait recueillie et bientôt, par surcroît,  
En avait fait sa femme.

Oh ! simple et morne histoire !

Un instant il se plut chez lui, cessa de boire ;  
Puis le bouge, dardant sur lui ses mornes yeux,  
Le reprit dans sa griffe et le posséda mieux.  
Il n'était pas méchant, ne battait point sa femme ;  
Mais l'argent du ménage allait au gouffre infâme,  
Et le gouffre en voulait toujours. C'est vainement  
Que sa femme essayait doucement, vaillamment,  
De mettre un peu de charme au logis misérable.  
Tout échouait devant l'habitude incurable.  
Et c'est dans ce dégoût des choses, au milieu  
De cet ennui profond où vivre vaut si peu,  
Qu'elle sentit en elle un nouvel être vivre.

L'homme s'en réjouit, comme fait un homme ivre,  
En buvant un peu plus : si bien que s'approchant  
Du puits d'accès, l'œil trouble et le pas trébuchant,  
De trois cents pieds de haut il tomba dans la mine,  
Et se tua. La veuve, en proie à la famine,  
A l'abandon, semblait un être qui s'éteint.

Mais la maternité, l'étreignant, la soutint ;  
Et comme son métier de fine dentellièrè  
Chômait, elle entreprit d'affronter la houillère,  
De descendre dans l'ombre et d'endurcir ses doigts  
A porter le charbon par les couloirs étroits.

Un jour, car le soleil rayonnait sur le monde,  
Bien qu'en bas il fit nuit éternelle et profonde,  
Comme un coup de canon, éclata le grisou.  
La pauvre femme était alors au fond du trou.  
Aussitôt les mineurs aux vagues silhouettes,  
Poussant les wagonnets ou traînant les brouettes,  
Les lanternes errant comme des feux follets  
Et le long des parois lançant de noirs reflets,  
Les lueurs dans la nuit, le bruit dans le silence,  
Tout l'effrayant chaos de ce dédale immense,  
Pour elle, cessa d'être, — un vaste éboulement  
L'ayant, comme au tombeau, murée absolument.  
Elle ne pouvait plus rien voir ni rien entendre.  
C'était la mort prochaine ; et la mort la vint prendre.  
Mais — le sort, dans ses jeux, procédant avec art —  
L'enfant, qui ne devait naître qu'un mois plus tard,  
Luttait, pendant ce temps, pour atteindre la vie ;  
Et quand, pressant leur tâche ardemment poursuivie,  
A force de creuser, d'étayer, de chercher,  
Il fut aux travailleurs possible d'approcher,  
Ils trouvèrent la femme inerte dans cet antre,  
Et l'enfant qui criait en lui sortant du ventre.

---



---

Dans le creux des rochers pousse un gazon plus vert,  
Et plus de pauvreté rend le cœur plus ouvert.  
Le nouveau-né n'avait ni parents ni refuge.  
Que faire? Un des mineurs cria : « Je me l'adjuge!  
Nous n'avons pas d'enfants, ma femme en prendra soin.  
— Quel prénom lui va-t-on donner? dit un témoin.  
— Le mien : Pierre. C'est bien le nom d'un prolétaire,  
De qui doit déchirer le sein dur de la terre,  
Comme le sort qui nous étreint l'y forcera.  
Il se prépare bien au métier qu'il fera,  
Ce pauvre môme nu, qui, par faveur étrange,  
Dans un berceau de houille, a du poussier pour linge. »

Pendant ce temps, l'enfant réchauffé, caressé,  
Aspirant l'avenir, échappant au passé,  
Lui, le petit grisou, comme l'on allait dire,  
Tendait ses yeux au jour et s'essayait à rire.

---

## II

## La Lutte pour la Vie

L'ENFANT s'éleva bien, sans être grand ni fort.  
Ses parents adoptifs l'adorèrent d'abord.  
Puis, chez eux, une fille étant venue à naître,  
Pierre, mis à l'écart, apprit vite à connaître  
L'abandon qui fait mal plus encor que la faim.  
On lui donnait toujours des habits et du pain;  
On ne lui donnait plus la caresse meilleure.  
C'est pourquoi, lorsque nul ne le regarde, il pleure.  
Il souffre d'être seul, il se sent chez autrui;  
Et c'est le cimetière, où dort sa mère à lui,  
Qui lui plait pour songer aux morts que la nuit couvre.  
Il aime aussi l'école où son âme s'entr'ouvre  
A cet autre inconnu qui de l'obscurité  
Nous tire et, par degrés, nous pousse à la clarté.  
Il comprend mal encore; il sait à peine lire;  
Mais, avec passion, ce clair-obscur l'attire.

Oh! les livres! les bons amis, sûrs et discrets,  
Comme, pour le servir, ils sont là toujours prêts!  
La nuit, quand on permet qu'il prolonge sa veille,  
Comme il se plonge en eux, pendant que tout sommeille!  
Il lit un peu de tout, pêle-mêle et sans loi,  
Ainsi qu'à travers champs on marche devant soi;  
Mais il marche, après tout, il marche! Son vieux maître,  
Qu'éblouit cette ardeur profonde de connaître,  
Lui prête ce qu'il a, comme il peut, par morceau:  
Corneille avec Proudhon, Plutarque avec Rousseau.  
D'invisibles ferments bouillonnent dans sa tête,  
Il sent passer, avec des souffles de tempête,  
Les plaintes, les fureurs, les désespoirs sans fin  
De ceux qui, de justice et de jour ayant faim,  
Dans l'histoire, ont souffert, martyrs de leurs idées.  
Porté par eux, il croit planer de cent coudées  
Et, plus loin que la nuit présente, à l'horizon,  
Voit poindre le progrès et monter la raison.  
Mais Pierre va bientôt sur treize ans; et le livre  
A tort, quand jeune il faut qu'on travaille pour vivre.  
Le brave homme qui l'a nourri fait peu de cas  
De l'étude qui rend les gens trop délicats:  
« Allons! il faut trimer comme les camarades,  
Mon garçon! Rêvasser est bon pour les malades. »  
Et Pierre obéissant, muet, à cet appel  
Qui l'atteint jusqu'au fond du cœur, comme un scalpel,  
N'opposant que le calme au destin qui le blesse,  
Saisit les lourds outils de fer et, sans faiblesse,

Descend au fond du puits pour gagner ce qu'il peut.

Il sent qu'il est à charge, et sa dignité veut  
Qu'il s'affranchisse, même en consommant sa perte.

Dure épreuve d'abord ! Quand il revient inerte  
Du travail, il se met à lire, après souper ;  
Mais les mots passent sans qu'il puisse les grouper.  
Les muscles sont rompus, la tête appesantie ;  
L'intelligence, hier si fidèle, est partie.  
La lampe qui brûlait dans son cerveau n'est plus.  
L'ombre seule l'emplit de ses spectres confus.

Aussi ses compagnons, ignorants et stupides,  
Par leurs sarcasmes, font des conquêtes rapides  
Sur l'esprit incertain de ce découragé.  
Un grand garçon surtout, à peine plus âgé,  
N'ayant jamais voulu rien apprendre à l'école,  
Mais, dans les cabarets, chantant la gaudriole  
Aux applaudissements des ivrognes joyeux,  
Sans cesse lui criait : « Tu te perdras les yeux  
A passer trop de temps penché sur des grimoires.  
Tous ces fatras noircis, ces menteuses histoires  
Ne te donneront pas de la force au poignet.  
Boire un bon coup, cela vaut mieux, quoi qu'on en ait. »  
Et lui, tout bas, se dit : « Que cherché-je à connaître ?  
Le soupirail par où la science pénètre,  
Si rare, sur le front de quelques favoris,  
Jusqu'à moi n'enverra jamais qu'un brouillard gris,

---

Où mes mains, s'épuisant contre le vide énorme,  
Tâtonneront en vain, sans que rien prenne forme.  
Ceux-là sont dans le vrai, qui, sans viser plus loin,  
De vivre insoucieux font leur unique soin ;  
Et certes c'est leur droit que le rire les prenne,  
S'il advient que près d'eux, dans l'ombre souterraine,  
Un fou s'agite, au lieu de rester en repos.

« Holà! rions, trinquons! Holà! vidons les pots! »  
Ainsi s'exclame Pierre, ayant, comme l'apôtre  
Devant le triomphant cynisme qui se vautre,  
Renié l'idéal auquel il n'a plus foi.  
Et l'autre, satisfait de tenir sous sa loi  
L'austère compagnon dont s'irritaient ses vices,  
Du buveur débutant guidant les pas novices,  
Ricane, en lui versant l'eau-de-vie à plein bord.

Pierre est pris de vertige; un âcre feu le mord;  
Il voit rouge. Au moment où, dans sa frénésie,  
Il s'épuise en fureurs que rien ne rassasie,  
Quelqu'un paraît; et c'est le vieil instituteur,  
Celui qui fut son maître et son consolateur.  
Froidement, sans parler, le vieillard l'examine.  
Pierre est d'abord troublé; ce regard le domine.  
Mais le public est là qui le regarde aussi,  
Plein de rires moqueurs.

« Que veut dire ceci?  
Vieux! est-ce la leçon que tu prétends me faire? »

Le vieillard s'est croisé les bras. Lui vocifère :

« Quand je parle, je veux qu'on réponde, entends-tu !  
Va ! lance les grands mots dont tu m'as rebattu :  
La vérité, le bien ! Sans te gêner, pérore !  
Mais n'attends plus de moi que je sois dupe encore. »

Le maître n'eut qu'un mot de pitié : « Pauvre enfant ! »  
Mais la brute, à ce mot, la rage l'étouffant,  
Fit un bond : « Un enfant ! Vois si je suis un homme ! »  
Et voilà que d'un coup furieux il l'assomme,  
Et qu'il faut lui ravir sa victime des mains...  
Les transports de l'ivresse ont de lourds lendemains.  
Pierre se réveilla chez lui, la tête vide,  
Le corps brisé, cherchant un souvenir pour guide  
A travers le dédale effrayant de sa nuit.  
Quand de son action de brute il fut instruit,  
Qu'il se vit insultant, provoquant comme un lâche,  
Tuant presque celui qui s'était, sans relâche,  
Dévoué pour soigner son cœur et son esprit,  
Oh ! quel amer dégoût de lui-même le prit !  
Quelle haine il voua, dans sa juste révolte,  
Au sinistre semeur d'une telle récolte,  
A l'ennemi masqué, mais ne pardonnant pas,  
Venu pour le saisir, à son tour, par le bras,  
Après avoir jeté son père au même gouffre,  
Au poison plus brûlant que la lave et le soufre,  
Au rude, au misérable, au perfide alcool !

---

Les ailes de l'esprit l'emportant dans leur vol,  
Il voit les nations en proie au charmeur fauve.  
Ni science, ni loi, ni progrès ne les sauve  
Des griffes qui sans cesse entrent mieux dans leur chair.  
Et l'homme, en immolant tout ce qu'il a de cher,  
Sa santé, sa raison, sa vie — et même celle  
Des enfants dont en vain la plainte le harcèle, —  
L'homme, en léguant son mal à la postérité,  
Avec le mal plus grand du principe implanté,  
L'homme, content de lui, rit de sa déchéance.

Que faire? Faut-il donc perdre toute espérance,  
S'abandonner, laisser triompher le courant?  
Non! Celui qui combat jusqu'au bout seul est grand.  
On dit que l'alcool est la chute invincible.  
Il prouvera que vaincre est quand même possible,  
Qu'il n'est rien de fatal contre la volonté.  
Malgré ce que l'oubli contient de volupté,  
Il saura s'en passer; il veut, sans défaillance,  
Affronter la misère, en ayant conscience;  
Et, fort de tous les grands exemples qu'il a lus,  
Vaillant à sa façon, Pierre ne boira plus.

---

## III

## Rêves éphémères

LA mer la plus houleuse a son temps d'accalmie.  
Pierre a pris corps à corps la fortune ennemie ;  
Et le voilà vainqueur.  
Ses amis d'autrefois, la lecture et l'étude,  
Versent, en le berçant avec sollicitude,  
Leurs baumes dans son cœur.

Tout s'aplanit : il est devenu contre-maitre.  
Les rires ont cessé ; car il passe pour être  
Un savant, un esprit.  
On l'écoute parler volontiers, quand il laisse  
Entrevoir pour demain, à ceux qu'aujourd'hui blesse,  
Le progrès qui sourit.

Mais il a beau vouloir s'absorber en lui-même,  
Tenir son front penché sur quelque obscur problème ;  
Le printemps le distrait.



Le parfum des lilas et des roses l'enivre ;  
Et dans son cœur troublé, pris de la soif de vivre,  
Une image apparaît.

L'enfant de ses parents adoptifs, la fillette  
Grandissant près de lui, comme la violette  
A côté du genêt,  
Le charme avec sa lèvre où la chanson murmure,  
Ses yeux bleus, ses cheveux couleur de moisson mûre,  
Sa guimpe et son bonnet.

Il aime. La jeunesse, en son cœur étouffée,  
Comme un souffle divin, lui jette par bouffée  
Des frissons de bonheur ;  
Devant lui l'avenir s'étend, verte prairie,  
Champ du rêve où bientôt, comme en l'herbe fleurie,  
Viendra le moissonneur.

Par moments il rayonne et par moments il tremble,  
Près de celle qu'il cherche et qu'il fuit tout ensemble ;  
Mais, le cœur palpitant,  
Dans l'immense univers ne voyant qu'une femme,  
Il garde encor l'aveu renfermé dans son âme  
Qui déborde pourtant.

Or, une nuit d'été qu'il errait solitaire,  
La fenêtre où pour lui tout convergeait sur terre,  
Il la vit qui s'ouvrait.

Son idole parut, faisant signe, dans l'ombre,  
A quelqu'un. Et la coupe aux angoisses sans nombre,  
Il la vida d'un trait.

Sa chère illusion, mortellement blessée,  
Le quitta. La statue, en son âme dressée,  
Tomba du piédestal.  
Un rival l'emportait; et c'était, par contraste  
A son respect profond, à son culte si chaste,  
Un débauché brutal,

L'être précisément qui, pour lui si funeste,  
De l'alcool avait, un jour, versé la peste  
Dans sa poitrine en feu,  
Et qui, reparaissant comme un mauvais génie,  
Le jetait tout à coup dans la nuit infinie,  
Du haut de son ciel bleu.

La fille, se laissant charmer par sa faconde,  
Provoquait ses propos où le gros rire abonde,  
Et riait à son tour.  
Puis tous deux, chuchotant, échangeaient des caresses  
Où la banalité des vulgaires ivresses  
Parodiait l'amour.

Lui, la tempe serrée avec la tête vide,  
Se demandait comment on pouvait être avide  
De si peu que cela.

---

Il n'en souffrait pas moins de cette immense chute ;  
Et, tout victorieux qu'il sortit de la lutte,  
Ce vaillant chancela.

A présent, c'est fini. L'armure est bien trempée  
Dont il couvre son cœur ; et par nulle échappée  
L'amour n'y rentrera.

Il redevient celui que hante la chimère,  
Qui cherche l'idéal par delà l'éphémère.  
Et c'est seul qu'il ira ;

C'est seul qu'il reprendra sa rêverie ancienne,  
De tout le genre humain mêlant l'âme à la sienne,  
Cherchant le but final,  
Heureux d'avoir subi l'épreuve salutaire  
D'un feu qui, lui brûlant le cœur comme un cautère,  
N'a rien laissé du mal.

---

## IV

## La Lutte pour la Lumière

**P**IERRE, las du pays et voulant voir le monde,  
A promené partout sa course vagabonde,  
Gagnant plus, gagnant moins, mais, en bon travailleur,  
Domptant toujours le sort, qu'il soit pire ou meilleur.  
Sans besoins ni désirs, l'âme aux passions morte,  
Il a pu s'amasser une épargne assez forte  
Pour assurer sa vie avec sa liberté.  
Le village natal, dans sa tranquillité,  
L'a repris, comme lieu d'étude et de retraite.  
Et le calme viendrait à son âme inquiète,  
Si, pour lui-même ayant conquis ce qu'il lui faut,  
Il n'avait échoué devant un but plus haut :  
Celui de déchiffrer le livre obscur de l'homme.

Nuit! rien que nuit! le ciel est lu par l'astronome,  
Le physicien suit la foudre dans son vol,

---

Le filon se découvre au plus profond du sol ;  
Mais, par toute la terre, en tous les temps, les sages,  
Des faits passés cherchant à tirer des présages,  
Vont du doute d'hier à celui de demain,  
Quand il s'agit d'ouvrir sa voie au genre humain.

Et les peuples naissants ont leur part de misère  
Qui les ronge non moins et non moins les enserre  
Que, dans les peuples vieux, le mal enraciné.

Que faire ? La mort plane, avant qu'on ne soit né ;  
Le joug, avant les fronts pour le subir, existe ;  
La superstition, après les Dieux, subsiste.  
Le pauvre, pour le riche, a la haine ; et c'est tout.  
Quant au problème, il reste, et nul ne le résout.

Pierre, en face du sphinx, pourtant se tient rigide.  
Sa conscience au cœur lui mettant une égide,  
Il prend comme flambeau son grand amour du mieux  
Et fixe l'inconnu noir et mystérieux.

---

#### DIEU

« Dieu ! Tout est là, » dit l'un. — L'autre dit : « Ce n'est rien,  
Rien qu'une invention de théologien,  
Qu'un mot pour fasciner les âmes ignorantes

Et pour se procurer du pouvoir et des rentes.

— Dieu ! mais c'est le principe et c'est la fin de tout,  
L'infini dans lequel le monde se résout.

— Le monde se suffit ; car il n'a ni limite,  
Ni principe, ni fin. Hors lui, tout n'est qu'un mythe.  
Ne cherchez rien ailleurs. Vous ne trouveriez pas.

— N'est-il que ce qu'on trouve à l'aide du compas ?  
Le calcul laisse entier le mystère de l'âme.

— L'âme ! encore un mot creux ! La science proclame  
Que la matière pense et seule peut penser.

— La science ne peut ainsi se prononcer.  
Elle dit seulement, et sage est sa réserve,  
Qu'elle ne croit à rien qu'aux choses qu'elle observe,  
Et que, l'âme restant, comme Dieu, hors des faits,  
Elle n'en tient pas compte en notant les effets.

— Alors, pour quel besoin créer ces hypothèses  
D'un Dieu qu'incidemment, entre deux parenthèses,  
On ajoute à la phrase, au complet sans cela ;  
D'une âme qui jamais n'agit ni ne parla  
Sans le secours du sang fluant dans la cervelle ?

— Mais le beau ! mais le bien ! tout ce qui se révèle  
Dans une conscience humaine, est-ce le corps ?  
Astronome et chimiste, unissant leurs efforts,

Jamais ne trouveront trace d'une parcelle  
D'idéal, en pesant la masse universelle.

— Qui sait ? le beau, le bien sont formes de l'esprit,  
Que la race, le temps, le climat circonscrit.  
Nul doute qu'autre part la matière vivante,  
A l'infini, selon les astres n'en invente.

— La forme peut changer, le principe demeure.

— Tout principe, en dehors de sa forme, est un leurre.

— Toute forme n'est rien, sans un principe au fond... »

Et toujours le débat alterné se répond,  
Tantôt n'admettant rien de vrai que la matière,  
Tantôt de l'inconnu secouant la barrière,  
Sans que jamais l'effort fasse gagner un pas,  
Et tout ce que l'on sait et que l'on ne sait pas,  
Devient l'occasion de quelque mal sur terre ;  
Les uns ne voulant plus d'aucun frein salutaire,  
D'aucun espoir haussant et consolant les cœurs,  
Si bien que, si leur jour venait d'être vainqueurs,  
Ils ne permettraient plus ici-bas aucun rêve,  
Ils voudraient qu'à l'utile on s'appliquât sans trêve,  
Ils supprimeraient l'art, comme un mirage vain,  
Le beau, comme enfermant le piège du divin,  
Et verraient, débordés bientôt par leur logique,  
Les appétits broyer, dans un chaos tragique,

Le monde sans chimère, à lui-même livré !  
Les autres se servant d'un Dieu fait à leur gré,  
Pour venir spéculer sur la folie humaine,  
Dans la crédulité se taillant un domaine  
Avec des boniments monstrueux et bouffons ;  
Et ces pitres semant des germes si profonds  
Dans la foule, toujours de miracles avide,  
Que, pour tel rite absurde ou pour tel dogme vide,  
En tout siècle, on ne voit qu'égorgeement partout,  
Et que, devant ces flots de sang, pris de dégoût,  
On en vient à douter si, comme un antre immonde,  
Tout temple n'est pas chose à détruire en ce monde,  
Et si, fermant son cœur aux appels du ciel bleu,  
On ne gagnerait pas à se passer de Dieu.

---

### LES ÉTOILES

Astres qui scintillez dans la voûte azurée,  
Dépassant tout calcul d'espace et de durée,  
Poussière de soleils où l'être disparaît,  
Globes qui vous groupez par tourbillons énormes,  
De toutes les couleurs et de toutes les formes,  
          Connaissez-vous le grand secret ?

Sans doute la plupart d'entre vous sont des mondes  
Où bouillonne la vie en cellules fécondes  
Dont le fourmillement fait les humanités ;



---

Sans doute on y travaille, on cherche, on lutte, on aime ;  
Les générations s'y débattent de même  
Sous les mêmes fatalités.

Et qui sait ? parmi vous, il s'en trouve peut-être  
Qui, d'essence plus noble, en leurs flancs ont fait naître  
Des esprits plus subtils et mieux équilibrés,  
Des esprits, à leur gré, maltrisant la matière,  
Et vers la vérité, dans des flots de lumière,  
Marchant à pas plus assurés.

Accumulant, depuis des temps hors de mémoire,  
La force et l'idéal, la science et l'histoire,  
Régissant l'avenir par les faits observés,  
Toujours, de plus en plus, ils avancent sans doute ;  
Mais au but inconnu de l'éternelle route,  
En est-il qui soient arrivés ?

Pour qu'un espoir brillât sur notre abîme sombre,  
Astres, il suffirait que dans vos flots sans nombre  
Un seul point apparût où le bien fût complet ;  
Où, sans ombre d'erreur, on pénétrât les causes ;  
Où le beau resplendît à la face des choses,  
Sans le fatal revers du laid.

Il suffirait qu'on eût — n'importe la distance —  
La vision d'un but certain pour l'existence,  
D'un refuge où la loi d'amour triompherait ;

Où s'entre-dévorer ne serait plus la vie ;  
Où chacun, satisfait de la route suivie,  
    Sans peur, pour renaître, mourrait.

Oh ! dévoilez-vous donc, impassibles fantômes !  
Fortifiez nos cœurs, si vous avez des baumes !  
Car, ici-bas, le gouffre est toujours aussi grand.  
Aux maux déjà connus le progrès remédie ;  
Mais toujours la douleur, comme la maladie,  
    Sous d'autres formes, nous reprend.

Les Dieux, auxquels jadis on croyait, sont par terre ;  
Mais sur nous, comme avant, s'étend le noir mystère  
Dont le voile arraché se disperse en débris.  
Rien sur notre passé ! Rien sur nos destinées !  
Au néant n'est-il donc que choses condamnées,  
    Dont le vide engloutit les cris ?

L'univers ne fait-il que tourner dans un cercle ?  
Sur nos têtes, le ciel n'est-il qu'un lourd couvercle ?  
Croire sans preuve est fou, nier n'explique rien ;  
C'est pourquoi, plein d'angoisse, on cherche et l'on suppose,  
Pensant que l'infini serait trop peu de chose  
    Si le mot n'en était le bien ?

---

---

C'est ainsi, quand la nuit impassible s'étoile,  
Que Pierre, sentant mieux sous les lueurs le voile,  
Est mordu par l'angoisse et répète à son tour  
L'éternel cri du genre humain cherchant le jour.  
Et quand du firmament redescend sa pensée  
Vers l'humble terre, à l'homme en partage laissée,  
Il vacille encor plus sur ce sable mouvant  
Qui, dans l'ombre sans fin, ondule au gré du vent.

---

### LES COLOMBES

Ne luira-t-il jamais un soleil où l'histoire  
Cessera d'être un vil et sombre réfectoire  
Où se repaissent les tyrans;  
Où la gloire, à quiconque est sanguinaire et fourbe,  
A quiconque a l'audace au front, au cœur la bourbe,  
Tend une couronne et dit : « Prends ! »

Où les places d'honneur sont pour les Alexandre,  
Les Cyrus, les Timour, les colosses de cendre,  
Les spectres de fange et de sang;  
Où tous ceux qui sont morts pour la grandeur de l'homme,  
Caton contre César, Spartacus contre Rome,  
N'ont que des miettes en passant ?

Les peuples auront-ils toujours le culte bête  
De l'asservissement brutal, de la conquête,  
Des soldats, changés en laquais,  
Qui ne veulent qu'un maître et des vestes brodées,  
Pour écraser les droits, les labeurs, les idées  
Sous les crosses de leurs mousquets ?

Ne comprendra-t-on pas — dans vingt siècles ou trente —  
Que même le génie est chose indifférente,  
S'il ne se repait que d'orgueil ;  
Que l'égoïsme illustre, aux manœuvres infâmes,  
Se haussant sur la foule, en rabaissant les âmes,  
N'est bon qu'à pourrir au cercueil ?

Et sur l'amas broyé des noirs oiseaux de proie  
Dont aujourd'hui l'essaim, jetant la mort, tournoie  
Dans la gloire et l'impunité,  
Ne verra-t-on jamais, sauvés des hécatombes,  
S'élever dans l'azur les trois blanches colombes :  
Amour, Justice et Liberté ?

---

## V

## Le Sacrifice

PARIS brûlait. C'était la fin de la Commune.  
La discorde, fléau né de notre infortune,  
Ajoutait au malheur la honte. Le canon  
Résonnait, au milieu d'une lutte sans nom  
Où, contre les obus, se dressait le pétrole.  
Comme un fauve acculé, la révolte était folle ;  
Et la répression ne faisait point quartier.  
L'armée eût fusillé le peuple tout entier,  
Et le peuple eût brûlé tout Paris dans sa haine.

Quelqu'un, les bras croisés, contemplait cette scène.  
On lisait dans ses yeux l'accablement d'un cœur  
Qui, blâmant les vaincus, s'attristait du vainqueur.  
Pierre, car c'était lui, le vieux chercheur d'idées,  
Regardait, sous le flot des fureurs débordées,  
S'engloutir le restant de ses espoirs passés ;

En lui, les souvenirs amers s'étaient dressés,  
Lui montrant le retour éternel en arrière,  
Malgré l'effort sans fin tourné vers la lumière.

Il avait cru pouvoir atteindre de la main  
L'avenir de raison qu'il faut au genre humain.  
Et voilà qu'on recule ! et voilà que la bête,  
Plus que jamais, montrant ses crocs, lève la tête !  
Le rigide progrès, le droit, la liberté,  
Ne peuvent que s'enfuir de ce peuple hébété  
Qui, ne voulant souffrir aucun frein qui le gêne,  
Dans l'ordure pourtant, à deux genoux, se traîne  
Devant le plus hideux des maîtres, l'alcool.

Que résoudre ? il se sent déraciné du sol.  
Ayant vu par le fer la France au cœur atteinte,  
Il avait, pour sauver Paris, la ville sainte,  
Jeté là le repos, par lui payé si cher,  
Et s'en était venu se livrer, âme et chair,  
Au monstre qu'entre tous il abhorrait : la guerre !

Vain sacrifice avec un dénoûment vulgaire !

On avait tout rêvé, mais on n'avait rien pu.  
Puis, une fois vaincu, ployé, foulé, rompu,  
Au lieu de prendre haleine en étanchant ses plaies,  
De rafraîchir sa fièvre au flot des choses vraies,  
D'auréoler son deuil par le juste et le beau,  
On s'était, entre soi, déchiré par lambeau,

---

Et l'on avait ainsi roulé toute la chute.

Pierre avait, malgré lui, pris part à cette lutte  
Où le peuple, la veille, héroïquement grand,  
Sans profit, s'abîmait de lui-même au torrent.  
Voulant concilier les passions contraires,  
C'est en vain qu'il s'était écrié : « Soyons frères ! »  
Comme un crime, on avait puni son noble effort ;  
Et, de la veille, était signé l'arrêt de mort,  
Auquel il n'échappait que pour subir l'orage  
Des vainqueurs se ruant avec non moins de rage.

L'endroit était désert pour l'instant. La défaite  
Avait porté plus loin sa ligne de retraite,  
Tandis que l'assaillant en cercle s'avavançait.  
Quelquefois, en sifflant, une bombe passait,  
Pour s'abattre bientôt avec un bruit de foudre.  
L'œil ne percevait rien, mais tout sentait la poudre.  
Dans cette solitude au calme surprenant,  
Courait comme un frisson de désastre imminent.  
Tout à coup, le fusil à la main, tête nue,  
Un homme déboucha d'un tournant d'avenue,  
Et se précipita dans une des maisons,  
Criant à Pierre : « Trêve aux mauvaises raisons !  
Plus de détours ! il faut agir ! Voici l'armée.  
Que sa route se change en fournaise enflammée !  
Du pétrole ! allons vite ! Aie une fois du cœur ! »

Mais Pierre restait là, froidement contempteur,

Connaissant trop cet homme aux clameurs forcenées  
Qui, mauvais compagnon de ses jeunes années,  
Dans la honte l'avait un instant entraîné,  
Puis, quand d'amour son cœur s'était illuminé,  
Était venu souffler toute l'ombre des choses  
Sur ces frêles clartés, mortes sitôt qu'écloses.

Or, cet homme, à Paris, il l'avait retrouvé,  
Toujours brute, toujours d'alcool abreuvé ;  
Et celle qui fut tant aimée était sa femme,  
Débris défiguré que la misère affame,  
Avec un tas d'enfants criant non moins la faim.  
Fidèle au souvenir gardé jusqu'à la fin,  
Pierre, au lieu de venger ses angoisses anciennes,  
Voyant ces douleurs-là, les avait faites siennes ;  
Et puisque cette femme, à ses regards, un jour,  
Avait symbolisé l'image de l'amour,  
Il avait cru, malgré que l'image fût vaine,  
Lui devoir un soutien dans son gouffre de peine.  
Bien des fois il avait secouru tous les deux :  
La femme, un spectre ; l'homme, ouvrier hasardeux,  
Qui, morne, le gosier saturé d'eau-de-vie,  
Acceptant ses bienfaits, le payait par l'envie !

Les troupes cependant ont avancé. Les chefs  
Au cliquetis du fer mêlent leurs ordres brefs,  
Quand un coup de fusil, partant d'une fenêtre,  
Vient frapper un sergent. Grand tumulte ! on pénètre  
Dans la maison. Les yeux de fureur obscurcis,



On brise tout avec les crosses de fusils ;  
Jusqu'au point désigné l'on arrive, et l'on trouve,  
Auprès d'une arme chaude, une espèce de louve  
Qui serre ses petits contre elle, en frissonnant,  
L'homme ayant lâchement fui, les abandonnant.

« Femme ! cria quelqu'un au milieu du vacarme,  
Dis-nous où s'est caché le porteur de cette arme.  
Parle ! ou ce sera toi qu'on va coller au mur. »

Mais la femme, d'un air farouche, d'un ton dur :

« Je n'en sais rien ! cherchez !

— Prends garde à ta réponse,  
Car ta vie, en nos mains, ne pèse pas une once ! »  
Cria, haussant encor le ton, la même voix.

Mais la femme se tut tout à fait, cette fois.

« A mort donc ! Nettoyons quand même le repaire. »

Et l'on saisit la femme ; et les enfants sans père  
Restèrent seuls, privés de mère également.

Pierre n'avait que trop prévu ce dénouement.  
Pour l'exécution on n'attendait qu'un signe.  
Mais lui, croyant tenir l'occasion insigne  
Qu'il cherchait, de donner sa vie utilement,  
Marcha vers l'officier saisi d'étonnement,

Et lui dit : « Arrêtez ! Cette femme doit vivre  
Pour ses enfants. J'ai fait le crime, et je me livre. »

Pendant qu'on relâchait la femme, sans qu'elle eût  
Compris, dans sa stupeur, d'où venait son salut,  
Pierre attendait la mort. Mais le destin sévère  
Voulait qu'il se grandît par un plus long calvaire.  
Envers lui, l'officier d'un scrupule fut pris.  
Il avait beau tenir la révolte en mépris ;  
Cet homme avait surgi l'air tellement austère,  
Si calme, qu'il lui vint le soupçon d'un mystère,  
Et que, doutant du crime en dépit de l'aveu,  
Il n'osa pas donner l'ordre de faire feu.  
« C'est un gibier de prix que Versailles réclame ;  
Réservons-le, » dit-il. Puis, élevant la lame  
De son sabre : « Colonne, en marche ! à volonté ! »

A quelques mois de là, Pierre fut déporté.

---

## VI

## En vue de la Terre

O H ! comme il a souffert au baigne, huit années !  
Les misères sur lui semblent s'être acharnées.  
Geôliers et compagnons, tout lui fut douloureux.  
Les uns, maltres brutaux, l'ont jugé dangereux,  
Pour son horreur de toute hypocrite bassesse,  
Et l'ont, de parti pris, persécuté sans cesse ;  
Les autres, forcenés hurlant comme des loups  
Après les biens d'autrui dont ils sont si jaloux,  
N'ont pas trouvé chez lui la haine qui les ronge,  
Et se sont écartés de cet esprit qui songe.  
Eux ne cherchent qu'un but : détruire et se venger ;  
Lui ne pense qu'aux maux qu'on pourrait alléger  
Par de meilleures lois, sans folles saturnales.  
Aussi les harangueurs des révoltes banales  
L'ont-ils tenu pour traître ou du moins pour peu sûr,

Et, d'un commun effort, enserré dans un mur  
Qui lui crée, au milieu de tous, la solitude.

Certes, ce fut, de ses épreuves, la plus rude.  
Dans un bagne, être en butte aux geôliers, c'est normal ;  
Leurs coups, leurs châtimens au corps seul font du mal.  
Mais être enveloppé par l'hostile silence  
De compagnons vers qui tout votre cœur s'élançe,  
Et partout, sourdement, contre soi les sentir,  
C'est, étant sans reproche, être deux fois martyr !

Pierre a bu jusqu'au fond la coupe d'amertume,  
Pardonnant les erreurs comme il avait coutume,  
Ne se plaignant jamais, espérant conquérir  
La force de l'apôtre à force de souffrir.

Huit ans, l'horrible poids a pesé sur sa tête.  
Pourtant l'heure est venue où justice s'est faite.  
Un vagabond, pour vol, dans Paris, arrêté,  
Poussé par un remords tardif, a raconté  
Que, s'étant accusé pour sauver une femme,  
Un innocent, au bagne, est puni comme infâme.  
Il a donné les noms et, pour preuve à l'appui,  
Avoué que le vrai coupable, c'était lui.  
Grâce aux journaux, jetant leur clameur continue,  
La nouvelle jusqu'aux déportés est venue,  
Et, d'autant plus grandi qu'on l'avait conspué,  
Partout, comme un héros Pierre fut salué.

Plus d'ennemis ! même il aurait sa grâce pleine,  
S'il n'avait résolu de rester à la peine  
Tant que ses compagnons à peiner resteront.

Enfin ! enfin ! voici que la chaîne se rompt !  
A tous, par l'amnistie, on a rouvert la France ;  
Et Pierre sent fleurir un regain d'espérance,  
Aux lueurs qu'il perçoit, la discorde cessant,  
D'une aurore de paix après les jours de sang.

Aussi, de rêves d'or fut-ce l'âme bercée  
Qu'il fit, pour le retour, la longue traversée.  
Hélas ! il avait trop souffert. Son pauvre cœur  
De vivre, même heureux, n'avait plus la vigueur  
Et, par l'émotion rongé fibre par fibre,  
De battre pour un noble espoir n'était plus libre.  
L'attente du pays, plus proche à chaque instant,  
De la mort par degrés le rapprochait d'autant.  
Et lorsque la vigie eut salué la terre,  
Que chacun, frissonnant d'un trouble involontaire,  
Fut monté sur le pont pour regarder, vers l'est,  
Le brouillard indistinct où l'on soupçonnait Brest,  
Pierre, après quelques pas, tomba, pris de faiblesse.

« Mes amis ! cria-t-il, je me meurs ! Qu'on me laisse  
A pleins poumons, du moins, aspirer, pour finir,  
Le vent de la patrie et l'air de l'avenir. »

Et comme, autour de lui, la foule consternée  
Faisait silence : « Ainsi va notre destinée !  
J'aurais voulu pouvoir une dernière fois  
Baiser le sol sacré qu'à l'horizon je vois ;  
Et mon cadavre seul en atteindra la rive.  
A son but, jusqu'au bout, jamais l'homme n'arrive.  
Mais qu'importe qu'on soit par la mort arrêté,  
Si, debout et marchant, reste l'humanité ! »

Déjà se dessinait la ligne de la côte.

Le moribond, le corps glacé, mais la voix haute :  
« Salut, poursuivit-il, pauvre pays saignant,  
Dont l'histoire est un drame héroïque et poignant !  
Gladiateur du droit, champion de l'idée,  
Nation, par l'amour du genre humain guidée,  
Qui, toujours présentant la poitrine au danger,  
N'admets pas que ton sang soit chose à ménager,  
Et, dévouée à tous, sans pour toi prendre garde,  
En frère, trop souvent, traites qui te poignarde !  
Salut, incorrigible éclaircur de demain,  
Qui, parmi les écueils, suivant droit ton chemin,  
Tantôt planes, tantôt roules dans les abîmes,  
Et qui vaux mieux encor par tes erreurs sublimes,  
Par tes chutes, tes jours de tourment et de deuil,  
Que par les rayons d'or dont tu te fais orgueil !  
Toi qui, vingt fois, parus t'engloutir dans la tombe,  
Et qui renaiss sans fin pour une autre hécatombe,

Ton cœur devant toujours au monde qui l'attend  
En pâture s'offrir, vermeil et palpitant !

« Vous, mes amis, vous qui bientôt toucherez terre,  
A la France donnez l'exemple salulaire.  
Que tout germe de haine en vous soit effacé,  
En songeant au pays qui râle, au vif blessé,  
Quand, piétinant sur lui, ses fils s'entre-déchirent ! »

Et d'un commun accord comme tous applaudirent,  
Il ajouta : « Plus fort vous saurez vous unir,  
Plus tôt viendront les temps rêvés dans l'avenir.  
L'avenir ! j'entrevois cette terre promise,  
Couverte si longtemps par une vapeur grise,  
Comme je vois le port qu'un rayon vient dorer,  
Sachant que là non plus je ne dois pas entrer !  
Cet avenir sera, j'en ai la certitude,  
Clément pour les petits, doux pour la multitude ;  
Et le peuple, à son tour, sentant mieux son devoir,  
Dans l'ivresse du bouge aura honte à se voir.  
De justes lois traitant chacun selon ses œuvres,  
L'envieux n'aura plus l'emploi de ses couleuvres ;  
Et ce sera l'esprit, de l'erreur délivré,  
Qui fera vivre en paix le monde équilibré.

« O frères ! l'invincible idée ouvre ses ailes.  
Ne vous attardez pas à de folles querelles !  
Le progrès qui va droit et n'admet point d'arrêt,  
Pour passer outre, à vos fureurs vous laisserait.

Mais vous rejetterez ce crime envers vous-mêmes.  
Calmes et sérieux, penchés sur les problèmes  
Que la science seule, avec le temps, résout,  
Vous ne détruirez rien, vous transformerez tout,  
Et, d'un chercheur à l'autre évitant le divorce,  
Vous serez l'union, afin d'être la force. »

En rade, à ce moment, le navire arrivait.  
Pierre eut un dernier spasme. A peine s'il vivait.  
Il dit encor, mourant que sa pensée obsède,  
Ces deux seuls mots : « Concorde ! espoir ! » et tomba raide.





AUTOUR DE NOUS





## Idylle

LA campagne est brûlante et sèche. C'est l'été.  
Dans l'immobile éther pèse la volupté  
Qui réjouit l'essaim des insectes sans nombre.  
Mais, auprès d'une source, un bois verse de l'ombre.  
Et le contraste est doux du calme et frais séjour,  
Avec le fauve éclat qui rayonne à l'entour.  
Quand, ayant longuement cheminé par la plaine,  
On arrive aveuglé, pris de soif, hors d'haleine,  
On cède au langoureux ombrage mieux encor  
Qu'on ne cédait au ciel lançant ses flèches d'or;  
Et regardant au loin palpiter l'azur ivre  
De flammes, et les champs se pâmer de trop vivre,  
Puis, dans un coin, courir la source et sommeiller  
Les feuilles où jamais rayon ne vient briller,  
On se sent envahi par un vertige double :  
L'un de jour, l'autre d'ombre, et tous les deux de trouble ;  
Car ils disent tous deux : « Amour ! amour de feu,

Amour qui rêve l'amour dans l'abîme du bleu,  
Sur le champ aux épis jaunes et sous la feuille  
Du bois sombre ; amour dans tout ce qui se recueille ;  
Et, dans tout ce qui s'ouvre, amour ! »

Un pâtre est là.

Pendant que le troupeau que son chien rassembla,  
Broute l'herbe, il s'assied. Sur le sol sa houlette  
Est jetée ; à ses pieds, son maigre chien halète.

Cependant, de la ferme une fraîche enfant part,  
De vivres à chacun allant porter sa part.  
Près du pâtre qui songe, elle arrive ; elle est rouge ;  
Car elle a marché vite, et nul souffle ne bouge  
Sur le pré ; mais plus rouge elle est, quand elle sent  
Sur elle l'œil du pâtre épris et caressant.  
Elle tremble ! De quoi ? S'en rend-elle bien compte ?  
Lui semble-t-il que c'est un péril qu'elle affronte ?  
Non ; ce dont elle a peur, ce n'est rien de connu.  
Le pâtre est amoureux ; mais il est ingénu,  
Il est bon ; dans son cœur aucun piège n'habite.  
Ce qui la trouble, c'est le ciel, immense orbite  
La couvant de cet œil où personne ne lit ;  
C'est le gazon, faisant sous ses pieds comme un lit ;  
C'est la mouche qui va vers l'autre ; c'est l'exemple  
De la terre, une sœur, et de l'azur, un temple.  
C'est l'ordre qui vous vient d'en haut comme d'en bas,  
Disant à l'âme : « Plus de stériles combats !

---

Voici l'instant d'aimer, la minute sacrée  
Où tout, l'homme et la plante, a le pouvoir qui crée ;  
Résister à cela, c'est nier le ciel bleu.  
Aimer, c'est la sagesse ; aimer, c'est prier Dieu. »

Or le pâtre s'approche et l'embrasse ; elle songe  
Et reste, au lieu de rire et de fuir. Le mensonge  
Éternel de l'amour l'accable en la charmant.  
Vertu, prudence, tout s'en va. L'enivrement  
Des cœurs pressés, des yeux luisants, des mains brûlantes,  
La penche vers le sol jonché de molles plantes,  
Dégrafe sa ceinture, emmêle ses cheveux,  
Et lui fait dire : « Soit ! » l'homme disant : « Je veux ! »  
L'amour est maître. Allons, c'est bien. Prenez la lyre,  
Archanges, pour cacher le rauque éclat de rire  
De Satan. Car voici, pour le moins, six mille ans  
Que les hommes, noirs ou jaunes, rouges ou blancs,  
En proie à la famine, aux tyrans, aux ulcères,  
Courbés sous la terreur des pestes nécessaires,  
Pleins de haine, d'orgueil, de désirs impuissants,  
Applaudis dans le crime et punis innocents,  
Faibles, montrant les dents au ciel sans pouvoir mordre,  
Tous, de l'idylle à deux sont les acteurs — par ordre.

Et nul n'échappera de nous, et c'est le dur  
Sarcasme que l'on soit l'esclave de l'azur,  
Des roses, des ruisseaux, des rossignols, des astres,  
Le temps de préparer leur pâture aux désastres.

O Nature ! ton hymne est superbe ; tu sais  
Lancer les papillons pour ôter les corsets  
Des fleurs, faire qu'au lac la brise se marie,  
Étendre les rayons ardents sur la prairie,  
Orner tout, enflammer tout, extasier tout !  
On n'a plus de scrupule, on n'a plus de dégoût.  
On s'adore, on se sent des étoiles dans l'âme ;  
On se croit grand, on a l'audace, on se proclame  
Maître du monde, tant, ô Nature, il te plaît  
Que l'asservissement des êtres soit complet.

Réjouissez-vous donc, ilotes, de vos chaînes.  
Ramiers, faites des nids dans l'épaisseur des chênes.  
Il le faut pour nourrir reptiles et hiboux.  
Dans les taillis de l'Inde, ô tigres, cherchez-vous ;  
Gazelles, deux à deux, bondissez avec joie.  
Il le faut ! il le faut ! pour que la chair qui broie  
Trouve à jamais sa part de chair vive à broyer.

Toi qu'autour de la faim le sort fait tournoyer,  
Farouche genre humain, océan d'existences  
Sur qui planent le roi, le prêtre et les potences,  
Va-t'en sous les balcons, dans les bals, dans les bois,  
Le baiser à la bouche et la guitare aux doigts.  
Tiens des propos plus doux que la rosée, oublie,  
Ne vois plus que l'instant, soupire, étreins, supplie ;  
Mets dans ton œil le feu, dans ta main le frisson ;  
Crois à la volupté de l'antique chanson,

---

Ou crois à l'idéal de la chanson moderne ;  
Sois le fin cavalier contant la baliverne,  
La danseuse cambrant sa taille, ou le jaloux  
Livide, s'embusquant dans l'ombre avec les loups ;  
Sois prostitution, candeur, angoisse, honte,  
Fleurette, trahison, vertige ; en fin de compte,  
Le but, c'est que, demain, l'immortel univers  
Vive pour ressouffrir les maux qu'il a soufferts.

L'homme partit soldat, et la fille de ferme  
Se tua. L'abattoir, des moutons fut le terme.  
Un enfant, des agneaux survécurent, nouveaux  
Jouets du même sort parmi d'autres troupeaux.

---

## Bals publics

TOUT le soir, sur des airs de Strauss et de Musard,  
J'avais vu s'agiter les filles de hasard,  
Sortant du boudoir ou du bouge ;  
Et je m'en retournais, les yeux brûlés de gaz,  
Gardant, des rayons faux du clinquant et du strass,  
Comme un éblouissement rouge.

A mon oreille encor tout ce qui danse et rit,  
Chante et siffle, vibrait ; et j'avais dans l'esprit  
Un sombre écho de cette joie,  
Sachant trop à quel point c'était du frelaté,  
Du dégoût dans l'amour, du deuil dans la galté,  
Et des ulcères sous la soie.

Un beuglement, parti d'un long bâtiment noir,  
Vint soudain me frapper ; je vis un abattoir,  
Un lieu plein de bêtes vivantes,



Bœufs, moutons, veaux plaintifs, par centaines couchés,  
Et tous, en attendant le couteau des bouchers,  
Saisis de mornes épouvantes.

Les pauvres animaux ! les doux et les rêveurs !  
On les avait conduits, loin des vertes saveurs,  
Pour les tuer selon la forme.  
Adieu les champs baignés par la brume du soir !  
A travers les barreaux, ils pouvaient déjà voir  
Paris ouvrant sa gueule énorme.

Tant de sang à verser ! Pénible loi du mal !  
Et pourtant c'était moins lugubre que le bal.  
Car ici, du moins, nul mensonge.  
C'est l'abattoir, l'endroit rougeâtre et repoussant ;  
Rien n'y danse, n'y fait un sourire au passant  
Pour le bercer d'un joyeux songe.

Là-bas, c'est l'abattoir masqué ; là-bas, vertu,  
Jeunesse, amour, tout un bétail est abattu,  
Mais les bourreaux sont des caresses.  
Le râle d'agonie est un rire sans freins,  
Et le cadavre met du velours à ses reins,  
De la dentelle sur ses tresses.

De la chair ! de la chair toujours ! Paris a faim ;  
Il lui faut des repas et des baisers sans fin ;  
Il faut qu'il mange et qu'il embrasse.

Quand il est bien repu, qu'il s'est refait du sang,  
Que, le corps réchauffé de viandes, il se sent  
D'autres chairs un désir vorace,

Il chasse à la beauté des vierges, il s'en va  
Traquant le contour pur que le marbre rêva,  
Pour l'aimer ce qu'une nuit dure ;  
Quand il aura sali l'esprit, sali le corps,  
Avec les os rongés, il en mettra dehors  
Les débris sur le tas d'ordure.

O les yeux clairs ! les teints roses ! les longs cheveux !  
Les cœurs pleins de rosée où pourraient tous les vœux  
Baigner et reposer leur aile !  
Comme la ville immense en a vite raison,  
Et que vite elle met la goutte de poison  
Dans chaque fleur limpide et frêle !

On dirait du plaisir. Ce ne sont que baisers  
Sur des seins éclatants fiévreusement posés,  
Qu'ivresse bruyamment ardente.  
Meurtre d'âmes au fond ! De même l'étalier  
D'un dessin fantaisiste orne, pour l'égayer,  
La chair qui saigne aux crocs pendante.

---

## Les Rats

LONDRES a ses journaux, ses comptoirs, ses musées,  
 Ses docks de thés chinois et de sucres hindous,  
 Ses tuyaux projetant des vapeurs embrasées,  
 Ses temples, ses vaisseaux, sa banque, ses égouts.

En haut, la foule va se heurtant à la foule ;  
 La cité monstrueuse agite ses événements,  
 La chaudière bouillonne et l'équipage roule :  
 C'est le fourmillement, le fracas des vivants.

En bas, le long d'un morne et profond labyrinthe,  
 Sous des immensités de voûtes en ciment,  
 Seule, dans un silence où s'engloutit sa plainte,  
 Une eau d'un noir bourbeux s'écoule lourdement.

Et cette eau roule en elle une masse de choses  
 Informes, n'ayant plus de couleur ni de nom,  
 Tous les rebuts : vieux suifs, vieux tessons, vieilles roses.  
 De la vie à la mort c'est le dernier chaînon.

Et pourtant en ce monde il se trouve des êtres  
Qui, loin de la lumière et du grand air, s'en vont,  
Des torches à la main, aux pieds de sales guêtres,  
Fouiller et refouiller ces égouts jusqu'au fond.

Car le pain coûte cher et le travail est rare,  
Et le stupide amour de la vie est si fort  
Qu'à vivre, même ainsi, la misère s'effare  
Moins qu'à se délivrer de la faim par la mort.

Or un vieux, un garçon de dix ans, deux enfances,  
Et je ne sais quel monstre avec des cheveux roux,  
Dont les dents avançaient en forme de défenses,  
Cherchaient là des charbons, là des os, là des clous.

Ils allaient. Quelquefois un jour pusillanime  
D'un soupirail lointain descendait tristement ;  
Et ce jour, ne pouvant filtrer jusqu'à l'abîme,  
N'en révélait que mieux le noir isolement.

Et le vieillard priait : « Seigneur, fais que je trouve  
De quoi sauver les miens qui se meurent de froid. »  
Le monstre, jadis femme, à présent une louve,  
Se disait que tout peut s'oublier lorsqu'on boit.

Quant à l'enfant, chétive et pâle créature,  
Au corps stigmatisé par un mal plébéien,  
Avec fièvre, il plongeait dans cette pourriture,  
Sachant qu'on le battrait s'il ne rapportait rien.

Ils étaient arrivés sur une place ronde  
 Où trois larges égouts aboutissaient en un.  
 Dans le lointain, vibrait une rumeur profonde,  
 Avec les bruits connus n'ayant rien de commun.

Cette rumeur d'abord ne les mit pas en peine.  
 A trois, dans le borbier, ils fouillaient comme cent ;  
 Et chacun entassait aubaine sur aubaine.  
 Cependant la rumeur allait toujours croissant.

Et comme ils regardaient pour en savoir la cause,  
 A gauche, à droite, en haut, des murs noirs au sol gras,  
 Ils virent qu'entour d'eux toute issue était close  
 Par un encombrement effroyable de rats.

Et ces rats s'avançaient, farouches, l'œil étrange ;  
 Tout en trottant, les gros dévoraient les petits.  
 Moins grouillants sont les vers et moins terne la fange.  
 Les hommes, à les voir, restaient comme abrutis.

Déjà de leurs museaux pointus toutes ces bêtes  
 Les flairaient, et déjà les menaçaient des dents.  
 En vain ils piétinaient, piétinaient sur leurs têtes,  
 Les rats se balançant à leurs haillons pendants.

L'effroi les avait pris devant ce danger vague.  
 Crier ? Dans un tombeau les cris seraient moins sourds.  
 Combattre ? C'eût été lutter contre la vague.  
 Et jusqu'en leurs cheveux les rats grimpaient toujours.

Les torches, de leurs mains s'abattant, étaient mortes.  
Ils ne voyaient plus rien. Seulement, jusqu'en haut  
Ils sentaient, le long d'eux, les hideuses cohortes.  
Tous trois durent finir par tomber sous l'assaut.

Parmi les rats, alors, immense fut la joie.  
Chaque dent arrachait quelque lambeau sanglant.  
On leur mordait le cœur, on leur rongerait le foie.  
Et c'était d'autant plus affreux que c'était lent.

Ils ressemblaient à ceux qui, sous les terres lourdes,  
Sont engloutis vivants et qui veulent bouger.  
Ils crispaient tous leurs nerfs en convulsions sourdes,  
Sans pouvoir empêcher les rats de les ronger.

Jusqu'où va le nuage avant d'être l'averse ?  
Jusqu'où va la douleur avant d'être la mort ?  
A nous faire souffrir la Nature s'exerce ;  
Le mal succède au mal sans assouvir le sort.

Ils vécurent longtemps. Enfin le dernier râle  
Les prit. Des visions suprêmes firent voir  
Ses enfants au vieillard, son maître à l'enfant pâle,  
Les tavernes au monstre. Et tout redevint noir.

Oh ! remontons là-haut, et regardons sur terre !  
Tout va son train, l'orgueil, le négoce, l'amour.  
Le festin brille. On mange et l'on se désaltère.  
Le chant se mêle aux fleurs pour les heureux du jour.

---

Puis, à côté, la foule aux machines se voue,  
Hâte, sans ciel à voir, sans air à respirer ;  
Moteur inconscient s'écrasant sous sa roue ;  
Gens, sans avoir vécu, se faisant enterrer.

Cependant le soleil, avec indifférence,  
Traîne tout, pêle-mêle, à travers l'infini.  
La joie est pour bien peu, pour tous est la souffrance.  
Tu le sais, ô soleil, et n'en es point terni.

Étoiles, vous aussi, pâles lueurs sereines,  
Les lamentations abondent sous vos yeux ;  
Et vous ne cessez pas de luire sur nos peines ;  
Et, sans pitié de rien, vous rêvez dans les cieus.

---

## Chanson des Rôdeurs de nuit

DES cabarets aux rideaux rouges,  
Des concerts aux refrains discords,  
Des couloirs tortueux des bouges,  
Où vaguement grouillent les corps  
Embusqués dans les encognures,  
Du fond des ruelles obscures  
Que ferme un hangar incertain,  
Des bancs perdus, des tas de fanges,  
Ils émergent, spectres étranges,  
Quand sonne une heure du matin.

Ce sont les sauvages modernes  
Qui se glissent dans la cité,  
Plus fauves que l'ours des cavernes  
Au temps du monde inhabité.  
Pétris de misère et de haine,  
De nos lois maudissant la chaîne,  
Ils vont en quête de butin,



---

Prêts, pour lui dérober sa montre,  
A poignarder qui les rencontre,  
Sur les deux heures du matin.

Que leur importe la science,  
Le progrès montant pas à pas ?  
Dans la lutte pour l'existence,  
Ils savent qu'ils ne comptent pas.  
Aussi n'ont-ils qu'une pensée,  
Qu'une vision pourchassée  
Comme un paradis clandestin :  
En festoyant chercher la joie  
Tandis qu'agonise leur proie,  
Sur les trois heures du matin.

Plus qu'eux la loi, sans doute, est forte ;  
Par son glaive qui les attend,  
Ils seront frappés. Mais qu'importe !  
Pourvu qu'ils aient eu leur instant,  
Qu'ils aient protesté par le crime  
Contre un ordre qui les opprime  
En les rivant à leur destin !  
Pour eux que l'échafaud s'apprête !  
Ils le salueront de la tête,  
Sur les quatre heures du matin.

## Les Fiancées de Cayenne

DANS la rade de Brest le navire est à l'ancre.  
La nuit tombe; le flot clapote, couleur d'encre;  
Les astres rarement percent un ciel couvert.  
Courant en longs serpents sur l'onde qui vacille,  
Deux fanaux, sur le flanc du navire immobile,  
Luisent, l'un rouge, l'autre vert.

La rade est solitaire et la grève est muette.  
Du bordage et des mâts on voit la silhouette  
Qui, frêle, se détache en plus noir sur la nuit.  
L'infini de la mer, l'infini de l'espace  
Se mêlent; un nuage après un autre passe;  
Un flot après un flot s'enfuit.

A bord, sous bonne escorte, on a, dans la journée,  
Conduit quatre à cinq cents femmes, une fournée  
De crimes assortis dont Cayenne aura soin.

---

La plupart ont volé ; plus d'une, dans le nombre,  
A tué son enfant par un temps rempli d'ombre  
Où ses pas glissaient sans témoin.

La plus belle, la plus jeune parmi ces femmes,  
Brune, a des yeux d'azur baignés de douces flammes ;  
Pourtant elle suivait, fraîche et le rire aux dents,  
Des gens qui saccageaient les maisons éloignées,  
Et veillait au dehors pendant que leurs cognées  
Fendaient les crânes au dedans.

Une autre était servante, et, se voyant chassée  
Pour s'être en la débauche et l'ivresse enfoncée,  
Avait, dans son esprit imprégné d'alcool,  
Résolu la vengeance et, s'embusquant farouche,  
A ses maîtres jeté sur les yeux et la bouche  
Un flacon plein de vitriol.

C'est hideux, n'est-ce pas ? — Recherchons leur enfance.  
Contre le mal, combien ont grandi sans défense !  
Pour combien, pas d'école et pas même d'abri !  
A l'heure où le cerveau s'ouvre en fleur aux idées,  
Combien furent en proie aux choses dégradées,  
Sans avoir pu jeter un cri !

Combien, noires de coups, ayant froid, affamées,  
Et, non moins qu'en leur corps, en leur âme opprimées,  
Contre leur droit, au nom d'un droit faux des parents,

Étouffèrent dans l'ombre épaisse ! Ah ! soyons justes !  
Nous leur devons de l'air, du jour, à ces arbustes,  
Si nous les voulions beaux et grands !

Triste écume du peuple où plus d'une âme vibre,  
Troupeau surtout esclave et puni comme libre,  
Êtres profondément monstrueux et flétris,  
Femmes qui n'avez plus d'avenir dans la vie,  
Allez, rebut ! Cayenne, en riant, vous convie ;  
Ses forçats seront vos maris.

Aspirez sur le pont l'air qui souffle du large.  
Il vous apporte, ô vous que la honte surcharge,  
Les soupirs enflammés des bandits de là-bas.  
Car l'on vous mariera ; vos sinistres pensées  
De leurs mornes secrets seront les fiancées ;  
Les crimes prendront leurs ébats.

Les hommes aux regards fauves, aux couteaux rouges,  
Attendront leurs yeux pour vous, filles des bouges ;  
Et vous tendrez le sein à des enfants joyeux,  
Vous dont l'oreille encor frémit, songeant au rôle  
De l'autre, que vos doigts rendirent froid et pâle  
Au moment qu'il ouvrait les yeux.

Parmi vous, c'est dans l'ordre, il est un groupe infâme,  
Hébéte, n'ayant pas conservé trace d'âme,  
Subissant le seul joug des assouvissements,

---

Vivant au jour le jour, sans avoir d'autre envie  
Que celle d'arroser son gosier d'eau-de-vie,  
En poussant des ricanements.

Ces femmes sont trop bas pour pouvoir sur la route  
Rien entendre des voix que la Nature écoute,  
Tantôt montant du flot, tantôt tombant du ciel;  
Et, brutes appelant des brutes, n'auront guère  
D'autre amour dans le sein qu'une fièvre vulgaire  
Pour des gens de boue et de fiel.

Mais, dans la cargaison, peut-être quelques-unes  
Ont fléchi sous le poids de grandes infortunes,  
Sans que leur âme au gouffre ait suivi leur vertu;  
Et, s'isolant du bruit, peut-être songent-elles,  
Tandis que par la vague aux pointes de dentelles  
Le flanc du navire est battu.

Elles songent aux jours passés, au son des cloches,  
Aux coups d'œil qu'on avait en montant sur les roches,  
Le matin, aux parents plus tard cachés ou morts;  
Puis revient le tableau du crime ineffaçable,  
Et, comme en un désert le vent chasse du sable,  
Chaque idée apporte un remords.

Navire et passagers sont un point dans la brume.  
La vaste mer pourtant contient moins d'amertume  
Que les larmes tombant de ces cœurs inconnus.

Courage, cœurs plaintifs ! Vous qui pleurez, courage !  
Sur ce vaisseau maudit, par ce souffle d'orage,  
    Vos vrais jours d'honneur sont venus.

Votre front s'est courbé ; mais votre âme est plus haute  
De tout ce qu'elle a mis de sanglots sur sa faute.  
Vous regrettez le temps où vous étiez l'oiseau,  
Sans soupçonner le mal, gazouillant l'espérance :  
Certes, c'était plus doux, la candide ignorance.  
    Savoir et vaincre, c'est plus beau.

Dans la tranquillité de vos ailes sans tache,  
Vous restiez sur la branche où la fleur se détache,  
Sans avoir d'autre but que d'y puiser du miel.  
Maintenant, dans l'horreur d'avoir touché la fange,  
Vous ne trouvez jamais, pour fuir l'impur mélange,  
    Assez de profondeur au ciel.

Et tandis qu'au milieu des lumières de fête  
Plus d'une femme, ornant de diamants sa tête,  
Ayant tout pour l'aimer et pour lui faire accueil,  
Ne cessant de passer du bien-être à la joie,  
Dans les cœurs à ses pieds ne verra qu'une proie  
    Pour ses sens ou pour son orgueil ;

Vous, si vous rencontrez, sur la lointaine plage,  
De ces êtres meurtris qu'une amitié soulage,  
En mettant votre main dans la leur, vous ferez,

---

Par delà les mépris qui vivent d'apparence,  
Luire sur votre amour imprégné de souffrance  
Le plus pur des rayons sacrés.

Laissez, laissez passer les forces et les rires !  
Dans l'expiation, vos ailes de martyres  
Vous portent sur la cime où cela compte peu.  
Nul trouble humain ne peut monter jusqu'à vos larmes.  
Au-dessous, c'est l'orage aux fulgurants vacarmes ;  
Mais, au-dessus, c'est le ciel bleu !

---

## Amphithéâtre

DÉCHARNÉS, saignants, lamentables,  
Les voyez-vous ces pauvres morts,  
Disséqués sur les longues tables  
Par l'étudiant sans remords ?

Lui, la serviette à la poitrine,  
Les bras nus, le scalpel en main,  
Il cherche des points de doctrine  
Dans ces débris de corps humain.

Par instants, laissant son cadavre,  
Il fume et chante une chanson ;  
Il rêve d'un voyage au Havre  
Ou d'une fête à Robinson.

Eux, pitoyablement cyniques,  
Montrent leurs maigres nudités ;  
On lit les suprêmes paniques  
Dans leurs yeux par l'ombre habités.



Tous sont laids, hormis une femme  
Au teint rosé suavement,  
Que nul fer encore n'entame,  
Et qui semble rire en dormant.

Près d'elle, un enfant, tête blonde,  
A déjà le crâne scié,  
Condamné qu'attendait le monde,  
Et qui soudain fut gracié.

Plus loin, c'est un vieux et sa vieille  
Usés par le labeur brutal,  
Après l'existence pareille,  
Ayant eu le même hôpital.

C'est un homme à chaude cervelle,  
Étouffé par la pauvreté ;  
Un chercheur de terre nouvelle,  
Dans les vagues précipité.

C'est un balayeur, dans la rue,  
Sur lequel l'omnibus versa ;  
Autour de lui la foule accrue  
Fit un moment cercle, et passa.

O pauvres gens, je vous respecte,  
Cadavres comptés pour zéro,  
Vous qu'on mutile et qu'on injecte,  
Puis qu'on emporte en tombereau.

Après les longs jours de fatigue,  
Après le froid, après la faim,  
La terre, envers vous peu prodigue,  
Vous donna l'hôpital pour fin.

- Vous avez fait tourner la roue  
De la machine humanité ;  
Votre place fut à la proue  
De notre vaisseau ballotté.

Tandis que le riche inutile,  
Après des jours de soie et d'or,  
Dans une tombe d'un grand style  
Va dormir, inutile encor,

Vous, utiles toute la vie,  
Lorsque arrive le coup de vent,  
L'amphithéâtre vous convie  
A servir après comme avant.

Je ne veux pas ici vous plaindre :  
L'âme est tout et la chair n'est rien.  
Empêcher, ce serait éteindre ;  
Disséquer pour guérir, c'est bien.

Il en est que ce coup d'œil blesse :  
Mon regard n'en a point souci.  
Mais je vous trouve une noblesse,  
A vous que l'acier fouille ainsi.

---

Et puisque votre destinée  
Est d'être taillés par lambeau,  
Sans qu'une croix vous soit donnée,  
Sans que vous ayez un tombeau ;

Êtres sans nom, pâle hécatombe,  
Pâtüre des bistouris froids,  
J'ai voulu vous faire une tombe,  
J'ai voulu vous mettre une croix.

---

## Vision sous les Toits

LA chambre est mansardée, et nus en sont les murs :  
Des châssis, une table, et, dans les coins obscurs  
Qui forment les côtés de la fenêtre ouverte,  
Les débarras cachés sous de la toile verte ;  
Sur l'humble lit de fer des étoffes de prix  
Dont, en ce logis pauvre, on est d'abord surpris,  
Mais où rapidement on reconnaît l'ouvrage  
Qui se paie au rabais aux cœurs de grand courage.  
Car le sort a souvent de ces contrastes-là.  
Ce qui fera l'orgueil du beau monde en gala,  
Uniformes de cour, habits de mascarade,  
Par la misère en deuil passe, avant la parade,  
Pour être galonné d'argent ou brodé d'or.

C'est l'heure taciturne où Paris même dort. °  
Mais, dans ce grand repos d'alentour, la mansarde  
A sa lampe qui jette une lueur blafarde ;  
Et quelques toits voisins, au profil inégal,  
S'éclairent tristement du vacillant fanal,

Tandis que, par delà ce rempart d'ombre noire,  
La lune dans l'azur, brillant en pleine gloire,  
Monte, et sur l'univers jette un manteau d'argent.

Or, sous la lampe, en proie au labeur exigeant,  
Cousant, cousant toujours, sans qu'un point fasse grâce  
A son dos courbe, à ses yeux las, à sa main lasse,  
Une femme est assise, ou plutôt un débris  
De femme, maigre et pâle, avec les traits flétris.  
Et qui voudrait donner à ce fantôme un âge,  
S'arrêterait devant l'énigme d'un visage  
Où, l'espoir étant mort, rien n'est resté d'humain.

Pourtant elle eut jadis les lèvres de carmin,  
Les bras ronds, les cheveux aux boucles parfumées ;  
Elle fut de l'essaim joyeux des bien-aimées.  
Dans cette chambre nue, il est un ornement,  
D'autant plus singulier que plus d'isolement,  
Plus de détachement du monde l'environne :  
Sous un globe de verre, une blanche couronne  
De mariée. Oh ! quel espoir évanoui  
Dort là, comme au tombeau, pour jamais enfoui !  
Tout en cousant, voilà que son regard s'arrête  
Sur ce reste flétri de sa jeunesse en fête,  
Et tous les souvenirs amers du bonheur mort  
Reviennent dans son cœur tourbillonner plus fort.

Qui sait quel sacrifice obscurément sublime  
A surgi, lui jetant son bonheur à l'abîme ?

Quelle fatalité, quel devoir la poursuit,  
Lui prend son gain, la force à peiner jour et nuit ?  
Par quelle phase étrange a passé cette vie ;  
Et contre quel courant de détresse suivie  
Il lui faut se débattre, en ce grand dénûment  
Où son âme et son corps tombent d'accablement ?

Trop d'angoisse soudain lui serrant la poitrine,  
Elle se lève droit, jette aiguille et bobine,  
Et va pour respirer le souffle de la nuit.

Oh ! quel apaisement ! comme la lune luit !  
Les rayons, franchissant les hautes cheminées,  
Sur les noirs pans de mur font de larges traînées ;  
Par endroits, une vitre, un bout de zinc, un rien,  
Sous un jet de lumière, étincelle si bien  
Que les vieux toits, semés de perles et d'opales,  
Luttent d'éclat stellaire avec les grands cieux pâles.

Voici que maintenant la lune éclaire en plein  
Le réduit où la femme, ainsi que l'orphelin  
Le plus abandonné du ciel et de la terre,  
Ainsi que la plus pauvre et la plus solitaire  
Des veuves, lentement succombe sous son deuil.  
L'astre à tant de malheur fait d'autant plus d'accueil,  
Effleure ce visage amaigri, ces yeux caves,  
Cette nuque ployée à des travaux d'esclaves,  
Et lui rend la jeunesse, et lui rend la beauté.  
Et nul profil antique avec amour sculpté,

---

Nul front olympien gravé sur un camée,  
 Nulle exquise œuvre d'art par l'homme proclamée,  
 N'eut de forme plus pure et d'éclat plus charmant  
 Que ce débris, refait par ce rayonnement.

O sœur des affligés, lune consolatrice,  
 Ton baume à sa douleur met une cicatrice !  
 Tes rayons généreux, comme autant de joyaux,  
 Lui font une couronne et des colliers royaux.  
 Au gré du vent léger dont la tiédeur la frôle,  
 Un voile de clarté flotte sur son épaule.  
 Son rêve, par une aile invisible emporté,  
 Aspire l'idéal et boit l'immensité.  
 Elle, la pauvre femme, elle, la délaissée,  
 Devient une adorable et blanche fiancée ;  
 Et, pendant un moment d'extase sans retour,  
 Tout le ciel dans son cœur ruisselle en flots d'amour.

---

## Tombés au Champ d'honneur\*

A l'Exposition universelle, un rude  
Et vaillant ouvrier, point dans la multitude,  
Fourmi prenant sa part d'un labeur grand et fier,  
Hissait, avec la chaîne, une pièce de fer.  
Auprès de lui, son fils, grand garçon, presque un homme,  
Haletant, mais riant à la fatigue en somme,  
Dans son ascension guidait le bloc pesant.  
Et parfois tous les deux faisaient halte en causant.  
Ils parlaient des plaisirs rêvés pour le dimanche.  
Le fils en habits neufs, la fille en robe blanche,  
Escortés des parents, sur l'herbe, au bord de l'eau,  
Doivent aller courir et dîner, s'il fait beau.  
D'autre part, pour la mère, une surprise est prête,  
Grand secret strictement gardé jusqu'à sa fête.

\* Poème récité par M<sup>me</sup> ROUSSEIL, dans la salle du Trocadéro, en novembre 1878.



Et là-dessus de rire, et chacun, à l'envi,  
De reprendre sa tâche, avec le cœur ravi.

Pendant ce temps, la mère, au logis, que fait-elle ?  
Du beau jour pressenti la vision est telle  
Qu'en train de repasser la chemise du fils,  
La chemise aux plis fins, et blanche comme un lys,  
A laquelle tient tant sa vanité de mère,  
Elle s'arrête et suit des yeux une chimère.

O simple joie, ô fraîche et blanche floraison  
Du cœur, ô marguerite étoilant le gazon,  
Profite, sans tarder, du ciel qui brille, ô joie !  
Le malheur est toujours en quête d'une proie,  
L'inévitable mort est toujours là, guettant.  
Épanouis-toi donc, fleur qui n'as qu'un instant.  
Dans un ciel encor pur quand la foudre s'amasse,  
Invisible, mais prête à sillonner l'espace,  
D'abord vient un vent frais qui souffle en volupté ;  
Ainsi, dans le logis, il monte une gaité,  
Fait de la rumeur lointaine de la rue.  
Cependant la rumeur s'approche et s'accentue,  
Et la femme murmure : « Encor quelque accident !  
Malheur au vieux trop faible, à l'enfant imprudent,  
Dans ce vaste Paris ! » — Et la rumeur augmente.  
L'escalier se remplit d'un fracas de tourmente.  
Il monte des pas lourds. La femme dit : « Mon Dieu !  
Tout ce bruit me fait peur !... Oh ! si c'était le feu ! »

Non ! ce n'est pas le feu. Femme, on frappe à ta porte ;  
Ouvre, et, si tu le peux, c'est le moment, sois forte.

La sueur sur le front, la face pâle, l'œil  
Égaré, le mari se tient droit sur le seuil.  
La femme, qui pressent un événement grave,  
Tâche, dans son effroi, de prendre une voix brave :  
« Eh bien, vieux !... » Mais la phrase en son gosier se perd  
Presque aussitôt, devant l'affreux spectacle offert.  
Sur un brancard, le fils est couché, masse inerte.  
Il a par un mouchoir la figure couverte ;  
Mais sur le matelas d'ambulance le sang  
Forme une flaque, puis en longs filets descend,  
Vermeil sur le fond noir de la toile vernie.  
Et la mère croit faire une chute infinie  
Dans un gouffre où plus rien n'existe. Elle s'en prend  
A tout, à son mari sanglotant et pleurant :  
« Malheureux, qu'as-tu fait de mon fils, de ma vie !  
Voilà ce que devient l'enfant qu'on te confie !  
— Femme, reviens à toi, le destin seul a tort. »

Mais elle, n'entendant rien, répète : « Mort ! mort ! »  
Et farouche, enlevant le mouchoir qui le cache,  
Des deux bras au cadavre informe elle s'attache.

Tous les gens qui sont là, compagnons de chantier,  
Devant ce désespoir âpre, indomptable, entier,  
Malgré qu'ils aient au cœur une dure cuirasse,

Ne savent plus que faire et sont cloués sur place.  
Et voilà que soudain ils l'entendent crier :  
« Oh ! le travail, le fourbe et cruel meurtrier,  
Le tas d'inventions des hommes en délire,  
Qui brûle, écrase, scie, engloutit et déchire,  
Par vous, comme par moi, maudit soit tout cela ! »

C'est alors gravement qu'un ouvrier parla.  
C'était une figure austère à barbe blanche,  
Quelqu'un qui ne boit pas, mais qui lit le dimanche,  
Le type à respecter, à redouter parfois,  
De ceux qui du problème humain cherchent les lois,  
Qui, pour des temps meilleurs, ont foi dans la science  
Et dans l'ombre, à tâtons, suivant leur conscience,  
Creusent, perdus sous terre et baignés de sueur,  
Le chemin vers la vague et lointaine lueur !

Ainsi parla cet homme au milieu du silence :  
« Femme, sois la douleur et non la violence.  
Sublimes sont tes pleurs, mais tes cris sont mauvais.  
Souvent j'ai vu de près la mort où je m'en vais ;  
J'ai vu bien des tués dans la grande bataille  
Où la houille s'allume, où le granit se taille.  
N'importe ! du travail que nul ne parle mal !  
Lui seul peut préparer le règne triomphal  
Du Bien, du Juste ; seul, dans la suite des âges,  
Mener vers l'avenir, entrevu par les sages,  
De la fraternité des hommes blancs ou noirs,  
Parce que tous sauront leurs droits — et leurs devoirs. »

La fenêtre était grande ouverte. Dans ce vide,  
S'encadrait un spectacle étonnant et splendide,  
Tel que pour la mansarde, en haut, parmi les toits,  
Paris, ami du peuple, en réserve parfois.  
A l'horizon du soir, empourpré de lumière,  
Colossalement beau dans sa blancheur de pierre,  
L'Arc de l'Étoile, l'Arc fait pour vaincre le temps,  
L'Arc des combats fameux et des noms éclatants,  
Apparaissait, mêlant, pour mieux écraser l'homme,  
Les gloires de Paris aux souvenirs de Rome.

« Femme ! ô femme ! Regarde ! » Et s'enthousiasmant,  
L'homme montrait du doigt l'énorme monument  
Tout baigné de rayons. « Regarde ! Pour construire  
Ce bloc dont chaque pierre offre une gloire à lire,  
Il a fallu des tas de morts et de blessés,  
Seuls, au soir des combats, par les plaines laissés...  
Femme, pleure ton fils ! mais sans joindre à ta plainte  
La malédiction. Sa mort est chose sainte.  
Autant que nul soldat par le canon fauché,  
C'est bien au champ d'honneur que le sort l'a couché.  
Car, en brave, il servait le Progrès, seule cause  
Rendant la guerre auguste et la paix grandiose ! »

L'homme se tut. La mère, elle, lavait le sang  
Sur le front de son fils. Chacun, en s'effaçant,  
A son tour s'en allait de la chambre tragique ;  
Et lui-même, épuisé de force et de logique,

L'homme qui semblait fait pour ne souffrir de rien,  
Le marteleur de fer, le vieux stoïcien,  
Redescendant, du haut de sa fière parole,  
Vers la douleur que rien ne dompte et ne console,  
Finit par sangloter, les larmes l'étouffant,  
Près de ceux qui pleuraient la mort de leur enfant.

Ces deuils ont disparu. Le temps, que rien n'arrête,  
N'en a pas moins passé du labeur à la fête  
Et, comme un horizon que réduit un miroir,  
Concentré l'univers, pour le mieux faire voir  
Aux yeux émerveillés et joyeux de la foule.

Et pourtant, c'est trop vrai ! plus d'une épave roule  
Sous les flots miroitants, seuls aperçus d'en haut.  
Du travail puisque c'est la loi, puisqu'il le faut,  
Nous, quand de ce travail l'œuvre brille accomplie,  
Soyons justes pour tous ; empêchons qu'on oublie !  
Sachons nous rappeler, rappelons aux heureux,  
Aux forts, aux triomphants, leurs frères ténébreux,  
Les aides inconnus, la troupe souterraine  
Qui n'est pas à l'honneur et qui fut à la peine.  
Tâchons qu'une pensée au moins aille vers ceux  
Qui, d'une âme loyale et d'un cœur courageux,  
Creusant le sol, montant les fers, sculptant les frises,  
Meurent en se vouant aux grandes entreprises,  
Et de mille façons, martyrs de leur état,  
Achètent de leur sang le futur résultat.  
Oh ! — Le rêve franchit, d'un coup d'aile, la grève

Où le fait se débat. — Ce serait un beau rêve  
Qu'à de semblables morts l'avenir accordât  
La colonne qu'on dresse en l'honneur du soldat,  
Qu'à l'endroit bien en vue où la foule se presse,  
Où retentit plus fort la commune allégresse,  
Leur souvenir planât hautement, et qu'on lût  
Ces mots gravés, comme un adieu, comme un salut :  
« Aux ouvriers tués, la Paix et l'Industrie ;  
A tous ceux qui sont morts pour elle, la Patrie ! »



ÉCHAPPÉES

DANS LE TEMPS ET L'ESPACE







## Le Poète de Babel

QUAND les peuples, remplis d'orgueil et de démence,  
Édifiaient Babel, braquant la tour immense  
Sur les cieux inconnus, comme pour un assaut,  
Un poète, les yeux levés vers l'empyrée,  
Acclamait et guidait cette œuvre immesurée,  
N'ayant qu'un cri : « Plus haut ! plus haut ! »

Il était jeune et beau, désiré par les femmes  
Pour son front pâle et pour ses yeux lançant des flammes,  
Quand, écartant de lui la coupe des festins,  
Dédaigneux de l'amour, dédaigneux de la terre,  
Il n'avait plus voulu voir que le but austère  
De conquérir les cieux lointains.

Et depuis si longtemps durait l'œuvre entreprise,  
Les nations avaient, assise par assise,  
Entassé tant de blocs de marbre et de granit,

Qu'il était maintenant vieux, la face ridée,  
Ruine où les yeux seuls, flamboyant par l'idée,  
Vivaient fixés sur le zénith.

Soudain les nations, leurs monarques, leurs prêtres  
Prirent peur. La fatigue envahit tous les êtres.  
Il était mort déjà tant d'hommes que chacun,  
Tout en dissimulant sa secrète pensée,  
Rêva de sa patrie, à l'abandon laissée.  
Partir fut le désir commun.

En vain l'œuvre enfonçait ses immenses spirales  
Si loin dans les secrets des choses sidérales,  
Que ceux qui regardaient d'en bas ne savaient plus  
Où pouvait s'arrêter, par delà les nuages,  
Le tas des escaliers et des échafaudages  
Montant nuit et jour, comme un flux.

Il ne restait plus rien de l'antique délire.  
Le poète, le front incliné sur sa lyre,  
Chantait encor le but si longtemps poursuivi.  
Mais les hommes avaient délaissé leur chimère ;  
Et, pour se replonger dans le monde éphémère,  
Tous ils désertaient à l'envi.

Le poète, absorbé dans sa pensée unique,  
N'aperçut point d'abord cette étrange panique.  
Mais, un jour qu'il avait dormi profondément

Sur le seuil monstrueux du colosse de pierre,  
Il ne vit plus personne en rouvrant sa paupière.  
Ce fut comme un effondrement.

Au loin, des éléphants marchant par grandes lignes,  
Des cavaliers fuyant en échangeant des signes  
Parmi l'amas des chars par des buffles traînés,  
Voilà la vision, la vision dernière  
Qu'il eut du genre humain reprenant son ornière  
Loin des grands cieus abandonnés.

---

Le vieux poète alors de l'œuvre tant rêvée  
Escalada, pensif, la cime inachevée.

Dans ce vide où de bruit le silence avait faim,  
Les pas lugubrement sonores des sandales  
S'en allaient seuls, redits par les échos sans fin  
Qu'à l'envi sanglotaient les piliers et les dalles.

Puis, en haut de la tour qu'il sentait s'écrouler,  
Il regarda l'azur du ciel se dérouler.

Les étoiles mettaient de pâles auréoles  
Sur le front de la nuit; et partout, dans les airs,  
On entendait des bruits vagues, des brises molles  
Qui, comme pour un Dieu, se mêlaient en concerts.

C'est alors qu'il laissa de son âme blessée,  
En rire convulsif, s'échapper sa pensée :

« Stupide genre humain ! l'haleine t'a manqué.  
Dieu garde son royaume, et ta conquête avorte.  
Retourne dans ta fange, animal efflanqué.  
Moi, je n'ai qu'à mourir, puisque mon œuvre est morte !

Et, d'un bond, dans l'espace il se jeta grinçant,  
Et son rêve avec lui s'écrasa dans le sang.

---

Poète de Babel que le ciel rendait ivre,  
Lève-toi. Les temps sont venus.  
Chez les hommes nouveaux, aïeul, tu peux revivre.  
Les cieux maintenant sont connus.

Toujours, toujours plus haut, cette fois sans descendre,  
On monte, on monte jour et nuit.  
Les générations s'écroulent dans la cendre,  
Mais l'ascension se poursuit.

Et l'esprit à l'esprit, pour conquérir l'espace,  
Infiniment porte secours.  
Et l'homme d'avancer jamais plus ne se lasse  
Que l'espace de fuir toujours.

Poète épris d'un rêve impossible et sublime,  
Dresse le front! c'est grand, c'est beau.  
La matière échouait à pénétrer l'abîme;  
Le chiffre y tient droit son flambeau.

Les tiens avaient à peine entrevu, dans les choses,  
Le mystère qui couvre tout.  
Ils voulaient envahir un ciel, saisir des causes,  
Comptant se reposer au bout.

Nous! jamais de repos, de halte ni de trêve!  
Tout espoir d'un terme est banni.  
Plus s'étend le réel, plus s'ouvre notre rêve;  
Car ce rêve, c'est l'infini.

Et nous avancerons toujours, toujours plus vite,  
Allant de mieux à mieux encor,  
Ayant, pour nous conduire au progrès sans limite,  
L'avenir, éternel essor!

---

## Le Soldat de Marathon

C E n'était qu'un soldat, obscur entre dix mille.  
Quand on eut la victoire, il voulut, le premier,  
En porter la nouvelle à sa lointaine ville,  
Et partit, fier coureur agitant un laurier.

Épuisé par sa course effrayante et sans trêve,  
Il mourut, dès qu'il fut au terme du chemin.  
Heureux qui peut de même, ayant atteint son rêve,  
Mourir, la flamme au cœur et la palme à la main !

---

## Les Piastres du Fellah

LA nuit est magnifique. Au loin, les Pyramides  
Émergent vaguement du sable amoncelé,  
Tandis que sinueux, bordé de champs humides,  
Le Nil, miroir du ciel, coule tout constellé.

Accroupi sur le seuil de sa hutte de boue,  
Un fellah, l'éternel type du résigné,  
Pense aux coups de bâton auxquels son sort le voue,  
Sans qu'à son dos jamais un seul soit épargné.

Très ironiquement, il est propriétaire  
D'un champ dont le produit en impôts se résout.  
Quand il a bien peiné sur son lambeau de terre,  
Le collecteur surgit qui, sans choisir, prend tout.

Et pour que rien ne soit distrait de la dépouille,  
Ce personnage arrive, escorté de soldats  
Savants à délier la langue qui s'embrouille,  
A l'aide des bambous brandis à tour de bras.

Pourtant, ensanglanté, rompu par le supplice,  
Le fellah des bourreaux reste vainqueur encor ;  
Car, ayant tout souffert sans que rien le trahisse,  
Du pillage il a pu sauver deux piastres d'or.

Triomphant, il les tient dans sa main, ses deux piastres.  
Les tourmenteurs ont eu beau faire. Elles sont là.  
Il les regarde luire à la clarté des astres.  
Dans son genre, il se sent un héros, le fellah.

Hélas ! que n'a-t-il pu sauver ainsi le reste ?  
Mais il a bien fallu qu'il fit la part du feu.  
Sans ce détour, la fraude eût été manifeste,  
Et, pour l'exemple, on l'eût empalé sur un pieu ;

Ou bien, loin du pays natal, au nom du maître,  
On l'aurait, sous le fouet, avec la corde au cou,  
Au fond d'une carrière envoyé disparaître,  
Comme porteur de sable ou casseur de caillou.

Oh ! les coups de bâton, les sifflantes lanières !  
Pour le dos des fellahs quel lourd, quel dur tribut !  
Les ans après les ans passent sur leurs tanières ;  
Toujours, toujours les coups restent leur attribut.

Toujours, grâce aux bons freins qui domptent la révolte,  
Ils déchirent le sol pour enrichir autrui ;  
Et les piastres toujours, au temps de la récolte,  
Quand le bâton paraît, vont par instinct vers lui.



Combien ont pris leur vol, de ces piastres qu'il aime  
Avec une ferveur digne d'un meilleur sort !  
Elles ont dû subir la loi, toujours la même,  
Qui ravit tout au faible et donne tout au fort.

A ses yeux, cette règle est d'ordre si logique  
Qu'il ne voit qu'elle au monde, au ciel comme ici-bas ;  
Et, lorsque son regard suit la ronde magique  
Des étoiles prenant dans l'azur leurs ébats,

Il ne sent point l'espoir qui console tant d'âmes,  
Il ne tend point les bras à ce monde futur  
Où nous comptons trouver ce que nous demandâmes.  
Il ne voit point un Dieu juste dans le ciel pur.

Les bijoux rayonnants de la voûte infinie  
Lui font, dans leur splendeur, l'effet de pièces d'or  
Que le maître éternel de toute tyrannie  
Étale, chaque nuit, pour compter son trésor.

Son esprit s'enfonçant à travers les ténèbres,  
Il cherche, par delà le ciel, les gens de peu,  
L'innombrable troupeau dont les labeurs funèbres  
Doivent alimenter les coffres de ce Dieu.

Il s'épuise à poursuivre un calcul excentrique  
Et, s'étreignant avec l'énigme de la nuit,  
Se demande, anxieux, combien de coups de trique  
Peut bien représenter chaque étoile qui luit.

## Les deux Coureurs

LES deux coureurs, au but lointain qui les anime,  
A travers l'Inde, vont, par le mont et l'abîme.  
Nus, bistrés, sans un souffle aux lèvres, ruisselants,  
L'un suivant l'autre, un cuir serrant leurs maigres flancs  
Ils ont loin derrière eux déjà laissé les villes  
Où sont les grands palais entourés d'eaux tranquilles.  
Le dernier temple, avec son brahmine isolé,  
A fui. Le dernier champ de riz s'en est allé.  
L'homme n'est plus rien ; c'est la nature qui règne.  
Les bourreaux du Radjah, si jaloux qu'on les craigne,  
Ne suivent jusque-là personne ; c'est le lieu  
Où le tigre est seul roi, sous le ciel noir ou bleu.  
C'est le désert avec sa broussaille farouche,  
Ses buissons épineux déchirant qui les touche.  
Là le chemin se perd en sentier mal tracé,  
Se refermant sur l'homme après qu'il a passé.  
Là, dans les noirs fourrés, comme dans des alcôves,  
Invisibles, muets, inassouvis, les fauves,

Pour guetter une proie à leur gré, sont blottis.  
A travers le hasard de tous ces appétits,  
D'une course jamais plus lente ni plus forte,  
Les deux coureurs vont droit où leur cœur les emporte.  
Et rien, ni les regards brillant sous les buissons,  
Ni l'ondulation de l'herbe en longs frissons,  
Ni les bruissements dans les branches froissées  
Ne peuvent détourner leurs yeux ni leurs pensées.  
Car d'atteindre le but il faut qu'on soit certain,  
Que l'âme universelle aille au peuple lointain.  
Et, pour cela, l'un d'eux porte au cou des dépêches :  
Politique, négoce, amour, nouvelles fraîches,  
Fortune des uns, deuil des autres, — le destin!

Il se peut que, rôdant en quête d'un festin,  
Quelque monstre sur l'homme aux dépêches se jette.  
Alors le messager, soumis, comme un ascète,  
Au dénouement fatal, indifférent à tout,  
Hormis à son devoir qu'il fera jusqu'au bout,  
Sans se débattre, sans crier, chose inutile,  
Subira simplement l'ongle qui le mutile  
Et la dent qui le ronge. Il mourra, comme font  
Les hommes d'Orient, dans le mépris profond  
De la vie éphémère où l'homme et la nature  
Pullulent, pour se perdre au néant qui seul dure.  
Mais, dans son agonie, arrachant de son cou  
Le précieux fardeau dont il répond, l'Hindou  
Au loin le lancera dans un effort suprême,  
Pour que, sans plus songer au mourant qu'à lui-même,

Le compagnon, courant derrière, à quelques pas,  
Seul maintenant, s'en charge et ne s'arrête pas.  
Et si le second meurt, à son tour, à la peine,  
D'autres coureurs sont prêts dans la ville prochaine,  
Sans qu'un instant d'effroi fasse leurs cœurs moins forts,  
A partir sur la piste et relayer les morts.

Ainsi, quand le canon résonne, que la plaine  
De lueurs, de tumulte et de fumée est pleine,  
Si le fer ou le feu met des hommes à bas,  
Avec sang-froid, d'un pas égal, les vrais soldats,  
De gloire militaire et de bravoure avides,  
Sur le terrain sanglant viennent combler les vides.  
Mais là c'est la bataille avec son cliquetis.  
Ici, rien d'enivrant pour ceux qui sont partis,  
Pour ceux qui partiront. Leur route est solitaire ;  
Il n'est rien, pour les voir, que l'œil du ciel austère.

Certes des gens portant des dépêches sont loin  
Des martyrs rayonnants dont le monde a besoin  
Pour faire entrer le jour aux yeux fermés de l'homme.  
Ils ont l'humilité de la bête de somme.  
A la fin de leur course, obscurs, lassés, meurtris,  
Ils se trouvent payés avec un peu de riz.  
Leur œuvre, dont ils ont vaguement conscience,  
S'accomplit sans fierté comme sans défaillance.  
Et cependant les deux coureurs sans feu ni lieu,  
Gens de si basse espèce et comptant pour si peu,  
Sont dignes de servir, aux meilleurs, de modèles ;

Car ils savent mourir, à leur tâche fidèles,  
Sans ostentation et sans gémissement.  
Et tout ce qui nous pousse à jouir lâchement  
Ne les émeut pas plus que la dent de la bête  
Qui dans leur cœur ouvert à s'enfoncer s'apprête.





PATRIE







## A un Poète allemand\*

P OÈTE de la blonde et rêveuse Allemagne  
Où vont les fiancés, à travers la campagne,  
Voir se poser la lune au cœur des lys fleuris,  
Toi qui, haussant ta lèvre au clairon du prophète  
Et couronnant ton luth comme pour une fête,  
As prédit la ruine et la mort de Paris,

Poète, tu dis vrai; le temps viendra sans doute  
Où la lueur qu'on suit et la voix qu'on écoute,  
Le grand Paris ne sera plus;  
Où du sable onduleux, tacheté de broussaille,  
Recouvrira sans bruit l'océan qui tressaille  
Dans ce vivant flux et reflux.

\* Poème récité par M<sup>me</sup> FAVART, à la Comédie Française, en janvier 1871.

Poète, tu dis vrai : sur la Seine déserte,  
Le pluvier seul fendra la flottante herbe verte,  
Pour atteindre l'insecte à l'homme survivant.  
Nos flambeaux feront place à l'ombre sous les astres ;  
Et, comme nos splendeurs, s'en iront nos désastres  
Dans l'éclat du soleil et la plainte du vent.

Mais en ces jours futurs que l'inconnu dérobe,  
Si quelque nouveau peuple existe sur le globe,  
Le grand peuple des jours meilleurs,  
Le peuple fait d'amour, de lumière, de joie,  
Où nul ne sera plus le bourreau ni la proie,  
Où tous seront les travailleurs ;

S'il vient jamais, le peuple libre,  
Le peuple beau, pur, fraternel,  
Dont l'harmonieux équilibre  
Rayonnera comme le ciel,  
Et qui, sans combat ni victime,  
De gravir le progrès sublime,  
Infiniment, de cime en cime,  
Fera son bonheur éternel !

Les savants de ce peuple iront par nos collines,  
Fouillant le sable triste où gisent les ruines  
De la ville, jadis colosse radieux,  
Et resteront muets de pieuse surprise  
Devant un arc de pierre, un haut portail d'église,  
Un fronton par lequel les grands hommes sont dieux.

---

Or, dans ce siècle-là, ne crois pas, ô poète,  
Qu'une Europe sera sans Paris, corps sans tête,  
Que les Allemands survivront.

La Béotie est morte en même temps qu'Athènes.  
Les rivaux d'à présent, ombres alors lointaines,  
Au même linceul dormiront.

Et comme on aimera l'idée et non le glaive,  
Paris, pour l'avenir que pressentit son rêve,  
Paris, pour ses frissons dont le monde fut plein,  
Pour son rugissement contre les tyrannies,  
Rayonnera parmi les poussières bénies...  
— Mais nul ne cherchera la place où fut Berlin.

---

## Une Héroïne

C'ÉTAIT au dernier mois du siège :  
Rien que du pain noir à manger,  
Après des heures, sous la neige,  
A la porte du boulanger.

Des vieillards, des enfants, des femmes,  
Dont plus d'un par la faim pâli,  
Attendaient ainsi trois cents grammes  
D'un pain noir, de paille rempli.

Quelques-uns d'une voix dolente,  
Et d'autres d'un ton courroucé,  
Pressaient l'acheteuse trop lente,  
Calmaient le voisin trop pressé.

Plus loin, l'on parlait politique,  
Ou l'on riait d'un calembour.  
Tous avaient l'œil sur la boutique  
Pour que nul n'entrât qu'à son tour.

Dans cette foule mélangée,  
Bavardant sur Pierre et sur Paul,  
Une femme restait rangée,  
Muette, et les yeux vers le sol.

Elle n'était pas encor vieille,  
Et pourtant elle avait l'air vieux,  
Tant l'inquiétude et la veille  
Creusaient ses traits, hier joyeux.

Plaignez-la ! son homme est de garde,  
Du côté d'Auteuil, au rempart.  
Elle entend bien qu'on s'y bombarde,  
Et tremble à chaque coup qui part.

Pourtant sa plus triste pensée,  
Celle dont ses yeux sont rougis,  
Celle dont son âme est blessée,  
N'est point là, mais à son logis.

Là sa blonde petite fille  
Dont le deuxième an s'accomplit,  
Et sa mère, vieille à béquille,  
Se meurent dans le même lit.

Toutes deux ont à la poitrine  
La toux qui, sans vouloir finir,  
Dans l'une achève la ruine,  
Dans l'autre fauche l'avenir.

Il faudrait le feu qui ranime,  
A ces corps tremblant le frisson ;  
Aux poumons que la toux opprime  
Il faudrait le lait pour boisson.

Mais rien dans ce Paris immense !  
Ni feu ! ni lait ! et cependant,  
Ce qu'il leur faudrait, elle pense  
Qu'on en aurait, en se rendant.

Mais honte au lâche, honte au traître  
Qui volontiers eussent livré  
La France pour que leur bien-être  
Ne fût pas, une heure, altéré !

Cette idée, elle s'en indigne,  
Elle, du peuple obscure enfant ;  
Et son cœur navré se résigne  
Devant le pays qu'on défend.

O dévouement passant dans l'ombre !  
Femme qui, l'œil sur le devoir,  
As suivi droit ta route sombre,  
Sans ployer sous ton désespoir !

Reste parmi la multitude  
Qui dans l'oubli va s'engloutir ;  
Dans ton humble et noble attitude,  
Reste avec le peuple martyr ;

---

Reste avec le peuple qui souffre,  
Qui veut du jour, qui n'en a pas,  
Et qui toujours, lutteur du gouffre,  
Vers la justice tend les bras.

Pour que l'océan de la foule  
Porte l'avenir avec soi,  
Il faut que son flot troublé roule  
Des clartés sans nom comme toi,

Des clartés qu'au sortir de l'onde  
Le plongeur de ce gouffre amer  
Puisse montrer, disant au monde :  
« Voyez les perles de la mer ! »

---

## A nos Drapeaux

*14 juillet 1880.*

**D**RAPEAUX militaires, symboles  
De la patrie et du devoir,  
Les plus légitimes idoles  
Qu'une nation puisse avoir,

Dans vos plis flotte l'espérance,  
Le mystère des jours futurs ;  
Vous êtes le vol de la France,  
S'élançant dans des cieux plus purs.

Le coq gaulois, les lys, les aigles  
A terre ont roulé tour à tour.  
Dans les champs, l'épaisseur des seigles  
Recouvre leur éclat d'un jour.



Au sommet de vos hampes neuves  
Ces vieux emblèmes ne sont plus ;  
Trop de tempêtes, trop d'épreuves  
Les ont emportés dans leur flux.

Les bravos, les bruits de fanfare  
Qui les accueillai<sup>ent</sup> ont cessé.  
Il n'est resté debout qu'un phare  
Du monde avec eux renversé.

Ce feu qui jamais ne varie,  
Qui luit sans cesse à tous les yeux,  
C'est le phare de la Patrie,  
C'est le legs sacré des aïeux.

Mais voici des clartés nouvelles.  
Vers ces lointains de l'avenir,  
De l'idée aurez-vous les ailes,  
Les ailes pour vous soutenir ?

Des ailes cherchant la justice  
Et la liberté sans repos,  
Fuyant toute gloire factice,  
Aurez-vous ces ailes, drapeaux ?

Irez-vous droit, sans défaillance,  
Vers ce monde du lendemain,  
Ayant le progrès pour croyance  
Et pour amour le genre humain ?

Aujourd'hui, c'est bien. C'est la foule,  
Les clameurs montant par milliers,  
Le défilé du train qui roule,  
Le cliquetis des cavaliers.

C'est bien ; on espère, on oublie.  
Mais à ce fracas palpitant  
Se mêle une mélancolie,  
Pour qui se recueille un instant.

Car il pense aux fêtes pareilles,  
Pour d'autres drapeaux, autrefois :  
Trônes fastueux, chants, merveilles !  
— Et plus rien : drapeaux ni pavois !

On avait pourtant, comme garde,  
De vieux régiments à chevrons.  
L'Europe devenait blafarde  
Dès qu'on soufflait dans les clairons.

Oh ! les conquérants, les armées  
Foulant aux pieds les nations !  
— Rien que poussières et fumées,  
Après tant d'acclamations !

Vous, drapeaux de la République,  
Pour aller plus loin et plus haut,  
Pour que votre éclat symbolique  
N'ait pas de déclin, ce qu'il faut,

---

C'est qu'à servir les bonnes causes  
Toujours prêts, toujours les premiers,  
Vous affranchissiez toutes choses,  
Et que jamais vous n'opprimiez.

Alors les peuples, dans leur ombre,  
Se tournant vers votre clarté,  
Salueront de leurs voix sans nombre  
L'aurore de leur liberté.

Et, quelque destin qui s'attache  
A vous, triomphants ou brisés,  
Votre honneur restera sans tache  
Sur vos lambeaux éternisés.

Parfois, de ses rouges fumées  
L'incendie, en son flamboiement,  
Éclipse les lueurs aimées  
Des étoiles du firmament ;

Et parfois, de même, la force,  
Pour un jour de triomphe étroit,  
Fait croire à l'éternel divorce  
De la victoire avec le droit.

Mais le feu s'éteint ; les désastres  
Sont tout ce qui reste de lui.  
Et de nouveau luisent les astres,  
Comme la veille ils avaient lui.

Que, triomphant de tous les voiles,  
A vos sommets, les flammes d'or  
Soient pour tous comme ces étoiles  
Que nul n'a vu s'éteindre encor,

Ces étoiles dont nul ne doute,  
Et qui, pôles de leurs travaux,  
Aux chercheurs désignent la route  
Pour trouver les mondes nouveaux!



Au Pays de la Mort  
et de la Beauté





## Le Spectre d'Attila

*A Emmanuel des Essarts.*

QUAND le fléau de Dieu, l'exterminateur fauve  
Que la destruction, comme un jeu, récréa,  
Celui qui sous ses pas rendait la terre chauve,  
Eut mis en poudre la cité d'Aquiléa ;

Quand celui qui taillait en pleines chairs vivantes,  
Celui qui mutilait les peuples pantelants,  
Attila, le semeur de pâles épouvantes,  
Vit s'ouvrir les chemins vers Rome aux marbres blancs,

Le Barbare un instant crut son œuvre accomplie.  
Il n'avait qu'à franchir un fleuve abandonné ;  
Et son glaive atteindrait en plein cœur l'Italie,  
Triompatrice au front maintenant prosterné.

Infiniment, jusqu'au vertige, ses armées,  
Avec leurs cavaliers, leurs piétons et leurs chars,  
S'accumulaient, poussant des clameurs enflammées,  
Dans l'espoir de piller la Ville des Césars.

Et c'étaient les Mongols aux monstrueuses têtes,  
Tourbillonnant, la lance au poing, sur leurs chevaux,  
Les peuples au poil roux, vêtus de peaux de bêtes,  
Qui brandissaient l'épieu, la massue ou la faux.

Cette foule écumait d'ivresse à la pensée  
Que les heureux, les beaux, les riches, les savants,  
En châtement de leur félicité passée,  
Seraient, avec leurs biens, jetés aux quatre vents.

Quel pillage on ferait dans les palais superbes,  
Les riantes villas, les marchés, les bazars !  
Sur leurs débris bientôt croitraient les folles herbes,  
Morte étant la science et morts étant les arts.

Brûler des livres, mettre en pièces des statues,  
Quelle joie ! et jongler avec les coupes d'or,  
Arracher les bijoux aux femmes dévêtues,  
Dont le corps parfumé qu'on souille lutte encor !

Dans ces brutes germait l'orgueil doublé de haine  
Qu'a l'être inférieur quand il se croit plus fort ;  
Et pour égaliser la destinée humaine,  
Ils poussaient devant eux leur idole, la Mort.

Soudain le maître au cœur de bronze eut peur d'une ombre,  
D'un Dieu que célébrait un prêtre désarmé.  
Et détourné du but, le grand nuage sombre  
Se fondit brusquement comme il s'était formé.



---

Et Rome est demeurée. Athènes nous domine.  
Leur âme dans l'esprit moderne se poursuit.  
Et, comme sans compter la science extermine,  
Un Attila nouveau serait vite détruit.

Non! nous ne craignons plus les barbares d'Asie!  
Mais d'autres sont plus près, troupeau plus menaçant,  
Navrés de désespoir, tordus de jalousie,  
Qui nous bravent en face, étant du même sang.

Affamés, sans refuge, ils ont en mains nos armes.  
Nos plus mystérieux engins leur sont connus.  
Et leur foule, trempant le fer avec ses larmes,  
Attend, pour en finir, que les temps soient venus.

Alors ce sera fait de la lyre et du rêve,  
De l'éclat de la forme et du charme des sons.  
Rien ne s'entendra plus qui chante sur la grève,  
Quand le vent destructeur soufflera ses frissons.

Italie! Italie! ô suprême ruine,  
Tombe immense, pays tant de fois dévasté,  
Tu conserves, quand même, une empreinte divine;  
Car le Beau fut ton culte, et le Beau t'est resté.

Les poètes et les artistes t'ont parée  
D'un collier dont l'éclat ne s'est pas obscurci;  
Et Dante et Raphaël sur ta robe empourprée  
Mêlent leurs diamants aux joyaux de Vinci.

Mais ceux qui vont donner l'assaut à toutes choses,  
Que leur fait la beauté, la gloire? C'est en vain  
Que tu leur montreras tes perles et tes roses,  
Et ta lyre charmeuse et ton laurier divin.

Un prêtre, cette fois, pourra tenter l'épreuve  
De es hypnotiser dans un pieux transport.  
Il n'empêchera point qu'ils ne passent le fleuve,  
En se moquant du fou qui se démène au bord.

Ils s'en iront sans Dieu, sans idée et sans maître,  
Comme un miasme impur du gouffre social  
Que la fatalité de misère a fait naître,  
Irrésistible pour l'expansion du mal.

Dans ces combinaisons d'une chimie étrange,  
Aux vieux vices toujours mêlant les vieux abus,  
Sans que l'iniquité ni l'égoïsme change,  
Tout ira s'engloutir, des splendeurs aux rebuts.

Comme on aura fini de croire aux panacées,  
Les révoltés n'auront qu'un culte : le néant,  
Lui seul pouvant offrir aux haines amassées  
La vraie égalité dans son vide béant.

Italie! Italie! en subissant leur rage  
D'éléments déchaînés, peut-être, en ce temps-là,  
Quand viendra le dernier et l'absolu naufrage,  
Auras-tu le regret des hordes d'Attila?

Mais puisqu'on peut encore errer dans tes chartreuses,  
Jouer des grands palais où tant de gloire a lui,  
J'y veux mettre en bouquet, de mes mains amoureuses,  
En attendant demain, quelques fleurs aujourd'hui.

Quel que soit l'avenir qui gronde sur nos têtes,  
Je veux auprès de toi chercher l'isolement,  
Oublier tous les maux et fuir toutes les fêtes  
A contempler tes lacs, tes monts, ton firmament,

Tes cités qui tantôt, sur les cimes ardues,  
Dressent leurs vieilles tours et leurs remparts épais ;  
Tantôt, au bord des mers mollement étendues,  
En cherchent les flots bleus pour s'y baigner en paix ;

Et le meilleur de toi, l'exquise efflorescence  
De ton âme, tes vrais, tes infinis trésors,  
L'art qui, dans la splendeur de sa toute-puissance,  
Met à tes moindres bourgs ses flammes et ses ors.

Vienne la fin de tout ! je veux, avant la chute,  
Savourer à loisir tes intimes attraits,  
Et plaignant la douleur, mais sourd à la dispute,  
Garder la seule foi qui vaille des regrets,

L'amour qui, dans la nuit spectrale où tu t'abîmes,  
Ne veut voir sur son front que l'ancienne clarté,  
L'amour dû, jusqu'au bout, aux souvenirs sublimes,  
Le pur amour de la consolante beauté.

---

## Feuillages noirs

*A André Lemoyne.*

LES cyprès du palais Ginisti sont superbes.  
Vérone est à leurs pieds avec sa place aux Herbes,  
    Ses podestats aux fronts d'airain,  
Son arène où le sol fut rougi par le glaive,  
Et sa Julietta livrant son âme au rêve  
    Dans un abandon souverain.

Ténébreux et puissants, ces cyprès sont l'emblème  
De tout ce qui dort là dans le repos suprême  
    Après l'existence d'un jour :  
Orgueil immesuré, haine, souffrance, joie,  
Art divin dont l'essor en plein ciel se déploie,  
    Troublante illusion d'amour.

Ces colosses muets sont bien les gardiens sombres  
Qu'il faut pour surveiller l'essaim vague des ombres,  
    Sortant de leurs funèbres lits.

---

Et l'on croit voir frémir, en passant sous les branches,  
Les fantômes obscurs et les visions blanches  
Des vieux âges ensevelis.

---

## La Maison de Catulle

*A Charles Formentin.*

PRESQU'ÎLE longue et mince, entrant jusqu'à la garde,  
Comme une fine épée, au flanc du lac de Garde,  
O toi, verte émeraude au milieu des saphirs,  
Colline d'oliviers où dansent les Zéphyr,  
Tandis que, devant toi, les immenses eaux bleues,  
Se brisant en milliers de flots, pendant des lieues,  
S'en vont au loin baigner la base des grands monts,  
Antique Sirmio, site que nous aimons,  
Et que les siècles morts ont aimé plus encore,  
Il n'est, pour endormir ceux que leur cœur dévore,  
Nul dictame puissant comme l'abri profond  
Que tes arbres, ton ciel et tes ondes nous font.

Et c'est pourquoi voilà bientôt deux mille années  
Qu'un poète habita les hauteurs couronnées  
Des fleurs d'or du soleil, parmi les frondaisons.  
C'étaient les mêmes eaux, les mêmes horizons

Dont le baume calmait son âme endolorie,  
Lorsque vers toi, foyer natal, douce patrie,  
Il revint, fuyant Rome et voulant s'arracher  
A l'amour qui brûlait sa chair comme un bûcher,  
Sans pouvoir oublier celle dont le caprice  
Avait d'un court bonheur fait naître un long supplice.

La villa du poète, en ce temps-là, semblait,  
En haut du promontoire où le lac déferlait,  
Un cygne blanc posant la tête sous son aile.  
Au portique de marbre une vigne en tonnelle  
Mêlait ses longs serpents et ses festons touffus.

Et rien n'en est resté qu'un souvenir confus,  
Qui dans l'ombre se perd parmi quelques ruines !  
Oh ! la Lesbie ouvrant au désir ses narines,  
S'acharnant à chercher d'impossibles amours,  
Dès qu'elle eut mis en lui la fièvre pour toujours !  
Et lui, le précurseur de Musset dans les âges,  
Maudissant le poison des séduisants visages  
Qui promettent l'ivresse et donnent le poison !  
Tout a passé, beauté, délire, trahison,  
Comme tout, dans la vie, après une heure passé.

Mais la nature est là qui survit dans sa grâce,  
Et sur les bords du lac à l'azur argenté,  
Dont Catulle, oubliant sa blessure, a chanté  
L'aspect de perle rare et de douce prune,  
La nappe luit toujours, calmante et maternelle.

En haut du promontoire où la villa n'est plus,  
Mais d'où l'on voit, avec l'apparence du flux,  
Sur les grands rochers plats l'onde mourir encore,  
Toujours on est charmé, lorsque le soir colore  
La cime des rochers dont les flancs restent bleus.  
Et de même un pouvoir sûr et miraculeux  
Est toujours là qui verse, en un instant de trêve,  
Au cœur le plus brisé l'apaisement du rêve.

---



## Solferino

A Solferino, l'on boit du vin rouge,  
Du bon vin limpide et divertissant.  
Lorsque au grand soleil, dans le verre, il bouge,  
Il jette un reflet de pourpre et de sang.

A Solferino, les filles sont belles,  
Avec leurs tons bruns sous le grand ciel bleu.  
Lorsque les galants se battent pour elles,  
Leurs yeux noirs sont pleins de lueurs de feu.

A Solferino, les hommes sont rudes ;  
Ils portent l'orage en leurs cœurs d'amant ;  
Et les trahisons, les ingrattitudes  
A coups de couteau trouvent leur paiement.

Et quand la traltrise est ainsi punie,  
Quand la perfidie est prise au panneau,  
A s'apitoyer nul ne s'ingénie,  
Mais on applaudit, à Solferino.

C'est un fait normal, au-dessus des gloses,  
Qu'ils ferment leur cœur, ceux qui sont trahis.  
L'amer sentiment de certaines choses  
Est vrai pour les gens et pour les pays.

---

## Le Moine de Pavie

UN crépuscule d'or illuminait le cloître.  
L'air subtil dégageait d'enivrantes senteurs,  
Et les derniers rayons du jour prompt à décroître  
Exaltaient le gosier des doux oiseaux chanteurs.

Étageant dans le ciel ses colonnettes fines,  
Au-dessus des arceaux de l'exquis promenoir,  
L'église s'élançait vers les hauteurs divines,  
Comme un symbole d'art éclairé par l'espoir.

Et celui qui passait, s'il baissait les prunelles,  
Voyait le sol fleurir dans ce nid calme et pur,  
— S'il les levait, voyait les splendeurs éternelles  
Du temple qui plongeait son marbre dans l'azur.

Or, un moine encor jeune et ravi de ces choses  
Pour en avoir goûté le calme pénétrant,  
Debout près d'un pilier qu'envahissaient des roses,  
Méditait solitaire, et son trouble était grand.

Prince, il avait jadis connu la vie ardente,  
L'ivresse des combats et le faste des cours,  
Couru tous les chemins que l'orgueil accidente,  
Tourbillonné parmi les brûlantes amours.

Mais cela n'avait fait que l'exaspérer d'être  
Un peu moins haut placé que son frère au sommet,  
Jaloux de lui, deux fois, pour le savoir son maître  
Et l'époux de la femme aux traits fins qu'il aimait.

Aussi, de peur qu'en lui ne prît naissance un traître,  
Il avait résolu de s'enfouir vivant  
Et, pour se châtier, de si bien disparaître  
Qu'on l'oubliât à tout jamais dans son couvent.

Or, son frère étant mort sans enfants, voici Rome  
Qui l'affranchit du cloître, et ses concitoyens  
Qui, pour régner sur eux, ne veulent tous qu'un homme :  
Lui, leur dernier espoir, fils des héros anciens.

Au front il aurait la couronne,  
Qu'un flot de lumière environne ;  
Dans la main, le glaive qui luit.  
A ses pieds s'étendrait la foule  
Frissonnante comme la houle,  
Insondable comme la nuit.

A lui les radieux cortèges,  
Les brûlants combats, les longs sièges,

---

La victoire ouvrant le chemin,  
Les galas aux clartés de rêve,  
Les arcs triomphaux qu'on élève  
Et les regards du genre humain!

Mais il se rappelait la molle quiétude  
Du cloître, le bonheur d'être à l'abri du sort,  
La volupté du rêve et de la solitude  
Dans le marbre et les fleurs, en attendant la mort.

Quand il venait de sa cellule au réfectoire,  
Des anges peints, non moins jolis que des amours,  
Regardaient souriants, et l'on aurait pu croire  
Que leur seul rôle était de sourire toujours.

Et la Vierge Marie apparaissait de même,  
Souriant à l'Enfant Jésus qu'elle allaitait.  
L'or du nimbe à son front mettait un diadème,  
L'amour céleste en ses yeux bleus se reflétait.

Et ce n'était que grâce et tendresse et sourire  
Sur les visages fins des saintes aux fronts purs,  
Sur les lèvres des saints attendant le martyre,  
Sur tout ce qui flottait de rêves sur les murs.

Quel amour passager des vaines créatures  
Pourrait valoir le charme immuable et profond  
Des célestes ferveurs et des belles peintures  
Où l'idéal avec la forme se confond!

Quel faste, quel pouvoir, quel triomphe des armes,  
Guetté par l'avenir que recouvre la nuit,  
Quelle allégresse humaine, au revers fait de larmes,  
Pourrait valoir le calme où l'espérance luit ;

La règle où l'on se fait bercer par l'habitude,  
Où le désir s'éteint au fond du cœur dompté ;  
L'essor qui vous conduit, hors de l'incertitude,  
Par une extase d'art, vers un but de clarté !

Et renonçant à la chimère aventureuse,  
Arrachant son orgueil jusqu'au dernier lambeau,  
Il demeura dans la splendeur de la chartreuse,  
Pour y suivre son rêve et creuser son tombeau.

---

---

## Les Fontaines de Brescia

BRESCIA, la ville aux claires fontaines,  
A vu bien du sang rougir ses ruisseaux.  
Les soldats brutaux, les durs capitaines  
Ont fait bien des morts dans bien des assauts.

Mais le sang s'efface et le fer se brise.  
Le temps qui s'enfuit emporte le deuil.  
Comme un tas de sable au gré de la brise,  
L'œuvre des humains change en un clin d'œil.

La nature seule a des lois certaines ;  
Et, pour entraîner les maux passagers,  
L'eau coule toujours des belles fontaines,  
Au rythme berceur de leurs chants légers.

---

## Villégiature de Véronèse

AU pied des Alpes, dans la villa toute blanche  
Sur laquelle un bouquet de cyprès noirs se penche,  
Et d'où l'on voit jusqu'aux plus lointains horizons  
Fuir les champs, verts ou bruns, tachetés de maisons,  
Dans la villa qui, loin des clameurs de la foule,  
Se berce à la chanson de sa source qui coule,  
Chez l'élégant, subtil et fin patricien  
Qui, pour le beau visible ayant le culte ancien,  
Veut pour demeure un nid d'art pur où l'œil se plaise,  
Voici que, convié par lui, le Véronèse  
Surgit en conquérant, armé de ses pinceaux,  
Et que, chassant de là maltres et commensaux,  
Solitaire, il s'apprête à combattre sans trêve  
Le bon combat par qui triomphera son rêve.

De ses dessins savants, de ses tons chauds et sûrs  
L'artiste avec furie a recouvert les murs.  
Il sait qu'il peut ici, sans crainte, se détendre  
En pleine affection d'un hôte noble et tendre,



Et se risquer, tenant sa muse par la main,  
A poursuivre tous les caprices du chemin.

Sur la réalité, dans ses bras forts saisie,  
En avalanche il a jeté la fantaisie,  
Mêlé dans un accord intime et radieux  
Les types du pays à l'Olympe des dieux ;  
Autour de la Cérès aux belles formes nues,  
Groupé les gros enfants et les nymphes charnues ;  
Montré Jupiter ivre auprès de son oiseau  
Ou Diane qui prend son chien par le museau.

Et l'œuvre se poursuit. Partout de belles femmes,  
Comme pour un triomphe ou des épithalames,  
Tiennent l'une le luth, l'autre le tambourin,  
D'autres le flageolet, la trompette d'airain,  
Le violon vibrant comme un cœur en délire,  
Et la harpe aux fils d'or et la flûte et la lyre.

Enfin comme ce fort, ce géant a compris  
Qu'en leur naïveté les humbles ont leur prix,  
Il a peint, exalté par cette tâche obscure,  
Une porte qui s'ouvre et, dans son embrasure,  
Surgissant au milieu des déités de choix,  
Une jeune servante aux habits villageois,  
Qui regarde, à la fois craintive et curieuse.

Puis, quand il a fini la tâche impérieuse  
Dans laquelle il s'était enseveli vivant,

L'artiste, renaissant plus jeune et plus fervent,  
A senti le besoin de l'éclatante joie.  
Et dames de haut rang dont la beauté flamboie,  
Seigneurs superbes, tous à lui plaire empressés,  
L'acclament en l'honneur de ses labeurs passés.

Les dentelles, les ors, les rangs de perles fines  
Ornent, en l'exaltant, la blancheur des poitrines.  
Les pourpoints de velours avec l'épée au flanc  
Se mêlent au satin dans un accord galant.  
Le repas est servi richement. De beaux pages  
Versent aux coupes d'or de capiteux breuvages.  
Du sol jonché de fleurs monte un parfum troublant.  
Et guitares et voix humaines, se mêlant,  
S'épandent dans les airs en vagues barcarolles  
Dont on saisit le rythme en perdant les paroles;  
Et comme cette fête est la fête de l'art,  
Que ces nobles seigneurs, ces dames en brocart,  
Ces lettrés délicats, épris de quintessence,  
Sont reçus chez des grands d'esprit et de naissance,  
Que, dans la glorieuse et riante villa,  
Auprès du châtelain la châtelaine est là,  
Le plaisir y demeure, en sa fleur d'élégance,  
Un rêve de suave et sereine existence,  
Quelque chose d'exquis, de fin et de discret  
Où le frisson d'amour qui voltige apparaît  
Comme une libellule en un jardin de roses.

Et Véronèse, heureux parmi les belles choses,

---

Ayant devant les yeux ses fresques et trouvant  
Que l'œuvre lutte bien avec le beau vivant,  
Mais n'oubliant jamais que Venise, sa mère,  
Fut le nid de clarté d'où sortit sa chimère,  
Véronèse, parmi ses amis les plus chers,  
Dans le scintillement des bijoux et des chairs  
Où l'œil a, par endroits, la sensation douce  
D'un accroc de lumière aux cheveux d'une rousse,  
Le maître Véronèse, inspiré, l'œil perdu,  
Levant sa coupe au bout de son bras droit tendu,  
Par un geste que sa passion solennise,  
Poussa ce cri d'amour profond : « Gloire à Venise ! »

---

## En Gondole

LES miroirs de Murano  
Sont d'une eau  
Dont la clarté peu commune  
Est prise aux rayons de lune,  
Aux feux de pur diamant  
Que jette l'œil d'un amant,  
Un soir de bonne fortune.

Qu'une dame aux cheveux longs,  
Roux ou blonds,  
Sortant du bain, nue, exquise,  
Devant ce miroir soit mise,  
Plus pur apparaît son corps,  
Dévoilant ses chauds accords  
Où la palette s'épuise.

Mais ces miroirs ne sont rien  
Près du tien,  
Reine des flots, qui dans l'onde

Penches la couronne blonde  
De tes marbres ouvragés,  
De tes portiques légers  
Où ton passé vagabonde.

Dans la gondole au flanc noir,  
Allons voir,  
Couchés comme dans la tombe,  
L'essaim de blancheur qui tombe  
Pour se mirer dans les eaux,  
Tous les amoureux oiseaux,  
Désir, rêve, astre et colombe.

Et tous deux glissons sans bruit,  
Jour et nuit,  
Pour nous aimer davantage,  
Dans cet incessant mirage  
De l'azur clair et profond  
Et de l'onde où se confond  
L'étoile avec son image.





CRÉPUSCULE

PLACE SAINT-MARC

*A François Coppée.*







I

La Bouquetière

LA fillette vendait, devant Saint-Marc, le soir,  
Des fleurs au monde heureux qui venait là s'asseoir  
Pour se faire servir du chypre ou de la glace.

Cette sœur des pigeons familiers de la place  
Les enviait d'avoir l'assurance d'un nid  
Dans les pignons sculptés que le marbre fournit,  
Et de pouvoir trouver sans se donner la peine,  
Par distribution publique, un peu de graine.

Sous ses haillons pourtant la race apparaissait.  
Dans l'abandon et dans la détresse, croissait  
Une grave beauté, sœur de cette figure  
Que, comme une lueur sur la muraille obscure,

Dans un coin de Santa Maria Formosa,  
Palma Vecchio, le grand ancêtre, composa.

Comment la mendiante en ses traits avait-elle  
Reflété la splendeur de cette œuvre immortelle ?  
Par quel mystérieux pouvoir, en la portant,  
Sa mère, pour prier chaque jour, s'arrêtant  
Dans l'église, devant le portrait de la sainte,  
Avait-elle transmis à sa fille l'empreinte  
De ces yeux rayonnants et de ce noble front ?

L'enfant en proie au mal, à la bise, à l'affront,  
Avec son cœur durci par l'âpre insouciance,  
De ce don de beauté n'avait point conscience.  
Mais elle subissait du moins le vague attrait  
De Venise dont l'âme en son âme vibrait.  
Et le charme croissait en elle avec le rêve,  
Quand la pâleur du soir, où l'étoile se lève,  
Met aux toits de Saint-Marc dans le ciel bleu plongeant,  
Comme un semis de neige et des flocons d'argent.

---

II

La Ballerine

CELLE à qui l'on jetait une aumône par grâce,  
Celle qui ne trouvait d'asile nulle part,  
La voilà maintenant triomphante qui passe,  
En lumière d'étoile, au firmament de l'art.

A ses pieds sont les cœurs, les fortunes, les gloires.  
Son existence est un rêve. Son luxe est fou.  
Parmi les diamants, les perles, les ivoires,  
Elle trône en idole au fond d'un temple hindou.

Mais, dans l'apothéose, elle a la nostalgie  
Du temps où sur les ponts elle courait pieds nus,  
De la Piazzetta par l'aurore rougie,  
Des porches à midi, pour leur fraîcheur connus ;

Et surtout des langueurs et des charmes du rêve  
Lorsque, aux toits de Saint-Marc dans le ciel bleu plongeant,  
Tombent du crépuscule, où l'étoile se lève,  
Comme un semis de neige et des flocons d'argent.

---

## III

## Dernière Pensée

LA vie a fait son œuvre implacable et fatale.  
La séductrice a vu, pétale par pétale,  
Se faner la jeunesse et s'effeuiller l'amour.  
Le théâtre a brisé son idole d'un jour.  
Jetée aux quatre vents du ciel par ses caprices,  
La richesse a quitté ses mains dissipatrices.  
Quelques couronnes d'or, quelques bouquets séchés  
Sont les derniers débris de ses rêves fauchés.  
Elle est morte déjà sans être dans la tombe.  
Plus avant, chaque jour, elle sent qu'elle tombe  
Au gouffre sans espoir de l'éternel oubli.  
Et cependant son cœur de douceur est rempli;  
Car, pour finir en paix son orageuse vie,  
Se cachant avec soin, misérable et ravié,

Elle a voulu revoir Venise, contempler  
La beauté que l'enfant contempla, se mêler  
Non pas au tourbillon vivant dont elle est lasse,  
Mais aux débris muets qui meurent avec grâce,  
Façades effritant dans une onde sans plis  
Leurs marbres par le temps patinés et polis,  
Et, pour dernier soupir, se perdre dans le rêve,  
Quand la pâleur du soir, où l'étoile se lève,  
Met aux toits de Saint-Marc dans le ciel bleu plongeant,  
Comme un semis de neige et des flocons d'argent.

---

## Sérénade

LÀ-BAS où l'on espère encor,  
Là-bas sur la céleste grève  
Où le sable est fait d'astres d'or,  
Quand pourrons-nous fuir, ô mon rêve,  
O mon rêve?

Peut-être, pour nous, luira-t-il,  
Hors de la vie obscure et brève,  
Le jour sans fin, l'éther subtil  
Qui nous fera purs, ô mon rêve,  
O mon rêve?

Plus de blessures d'où le sang  
Sur nos espoirs coule sans trêve!  
Nous planerons, nous enlaçant,  
Perdus l'un dans l'autre, ô mon rêve,  
O mon rêve!

---

## La Diane du Corrège

*A J.-J. Henner.*

J EANNE, orgueil de Plaisance, étant abbesse à Parme,  
Se tenait dans la salle où le maître du charme,  
Corrège, l'avait peinte en Diane au front pur,  
Prête à partir en char pour errer dans l'azur.  
Et la mondaine abbesse, aussi païenne presque  
Que la Phœbé, sa sœur, illuminant la fresque,  
Comme elle, les cheveux surmontés du croissant,  
Comme elle, blonde, avec l'opulence du sang,  
Torse à peine couvert, bras nus et jambes nues,  
Dévoilait ses blancheurs élégamment charnues.

C'était l'heure charmante et discrète du soir.  
Les restes d'un repas encombraient un dressoir,  
Et sur la table en bois de santal et d'ébène  
Où des gerbes de fleurs exhalaient leur haleine,  
Un plat damasquiné débordait de beaux fruits,  
Tandis que, parfumés d'épices, les vins cuits



Remplissaient à pleins bords les coupes de Bohême  
Pour l'hôte de l'abbesse et l'abbesse elle-même.

Or, l'hôte ainsi choyé, grave prélat romain,  
Était venu pour la remettre au bon chemin,  
Pour lui représenter qu'une abbesse exemplaire  
Doit songer à prier le Ciel plutôt qu'à plaire,  
Qu'il faut ouïr la messe et non courir les bois,  
En chevauchant, pour mettre une bête aux abois.

Pieuse, elle écouta, mais lui tendit le piège  
De ses vins de Sicile et de son col de neige.  
Maintenant il se plait au péché qui lui tend  
Cette coupe mousseuse et ce sein palpitant.  
Mais il supporte mal de si troublantes choses :  
Vapeurs des vins, velours des chairs, senteurs des roses,  
Et la galante abbesse, à mesure, le voit  
Qui s'engourdit avec le soleil qui décroît.

Dans leurs médaillons peints, les amours du Corrège  
A Diane, sur la muraille, font cortège ;  
Et les bambins, avec leurs doux cheveux frisés,  
Si gracieusement à mi-corps disposés,  
Dans leur variété de belles attitudes,  
Semblent au prêtre entrant dans les béatitudes  
Des chérubins venus pour bercer son sommeil.

Jeanne, éveillée, a l'œil brillant, le teint vermeil.  
Ne redoutant plus rien, sûre de son empire,

Dans son isolement vainqueur elle soupire.  
Elle sent vaguement qu'une langueur la prend,  
Et l'infini du rêve emplit son œil errant.

Sur la frise où l'artiste a semé ses caprices,  
Elle voit l'Adonis aux lignes séductrices  
Dont la nudité noble et charmante l'émeut.  
Et pourtant ce n'est pas Adonis qu'elle veut ;  
Car ce n'est pas Vénus qu'elle a pris pour modèle.  
Mais Diane l'ayant pour servante fidèle,  
Elle s'arrangerait d'Endymion, pensant  
Qu'avec lui s'égarait la déesse au croissant.

Or, par un jeu du sort, quelqu'un frappe à la porte.  
Envoyé par le duc de Parme, un page apporte  
Une invitation pour un gala de cour.  
Et Jeanne a rayonné comme une fleur au jour.  
Car de ce joli page à prunelle animée,  
Sans qu'il l'ait osé dire, elle se sent aimée.  
Le prélat endormi ronfle. Le jour s'éteint.  
Le page a pris les doigts qu'en tremblant il étreint  
Et qui très doucement lui rendent son étreinte.

Et Diane sourit sur la muraille peinte.

---

## La Couronne du roi Enzo

LORSQUE le doux rêveur, fils du César farouche  
Qui, la rapière au poing, le blasphème à la bouche,  
Avait passé sa vie à broyer dans sa main  
La ligue italienne et le pape romain,  
Quand le bel Enzo, jeté parmi les haines  
Des Gibelins de Pise et des Guelfes de Gênes,  
Se fut précipité, blond poète aux yeux bleus,  
Dans les combats sanglants roulant leurs flots houleux,  
Quand ayant, pour un jour, coiffé le diadème  
D'un pouvoir souverain faible comme lui-même,  
Il se trouva, le soir d'un jour de désarroi,  
Prisonnier et déchu de son titre de roi,  
Il fut, entre vainqueurs, pris l'engagement ferme  
Que sa captivité n'aurait jamais de terme,  
Et dans Bologne, au cœur de l'altière cité,  
Pour bien montrer à tous comme ils l'avaient dompté,  
Ils donnèrent, courtois et railleurs, à leur hôte  
Un beau palais avec une muraille haute.

Ce fut alors pourtant qu'Enzio le reclus,  
Sans troupes ni royaume, et n'ayant même plus  
Le casque au cimier d'or d'où le griffon s'envole,  
Vêtit vraiment la pourpre et ceignit l'auréole ;  
Car c'est alors que vint, changeant son ombre en jour,  
Se poser sur son cœur la colombe d'amour.

O belle Lucia Vendagoli, ton charme  
Calma ses maux, comme un baiser sèche une larme.  
Tes bras, en l'entourant d'un collier parfumé,  
Le firent triomphant, puisqu'il était l'aimé.  
Ta beauté fut pour lui la royauté suprême ;  
Tes cheveux, couronnant son front, un diadème ;  
Sa gloire, sur le sol tombée avec les morts,  
Plus belle, refleurit au rosier de ton corps.  
Et, comme il était maître en l'art divin des rimes,  
Il prit, en te louant, son essor vers les cimes.  
Et, le cœur exalté par le rythme immortel,  
Adorant, comme on fait le marbre d'un autel,  
Ton sein divinisé par l'impeccable forme,  
Il ne voulut plus rien qu'un bonheur qui l'endorme  
D'un sommeil à lui faire atteindre le tombeau  
Dans l'oubli du réel et le rêve du beau.

---

## Sculpté en marbre

LUCQUES, la ville industrielle,  
Le soir, son labeur accompli,  
Devenait grouillante et rieuse  
Sous un azur déjà pâli,

Quand Simon, le marchand de soie,  
Depuis plus de vingt ans parti,  
Rentra chez lui, le cœur en joie,  
Pour boire en paix du chianti.

Il avait parcouru l'Europe,  
Des ports de la Hanse à Cadix,  
D'Érin que la brume enveloppe  
A Venise où siègent les Dix.

Même aux côtes de Barbarie  
Il avait trafiqué sans fin,  
Et surpassé comme rouerie  
Juifs et Grecs, tant il était fin.

Il avait eu nombre de femmes  
De tous les types blonds ou bruns,  
Prenant plaisir aux amalgames  
De leurs chairs et de leurs parfums.

Dans les bazars d'Alexandrie  
Il en avait même acheté  
Et revendu, l'âme attendrie,  
Plus cher qu'elles n'avaient coûté.

Mais il est temps qu'il se repose  
Et qu'il s'arrange une maison  
Où, dans une cave bien close,  
Vieillissent des vins à foison ;

Qu'il se donne de l'importance,  
Qu'il mette en relief ses écus,  
Que sa méritoire existence  
Ait les honneurs qui lui sont dus.

Au municipe ayant un siège,  
Pris pour conseil par les Prélats,  
Il sera suivi d'un cortège.  
Il présidera des galas.

Enfin, lorsque Sa Seigneurie  
Mourra, le deuil sera profond  
Parmi la sainte Confrérie  
Qui le suivra, cagoule au front,

Pour le porter dans la chapelle  
Où son tombeau le recevra,  
Avec du latin qui rappelle  
Comme entre tous il s'illustra.

Et, faite en marbre de Carrare,  
Son image, joignant les doigts,  
Attestera sa vertu rare,  
Dans les temps futurs, aux Lucquois.

---

## Boue de l'Arno

DE la montagne où l'Arno prend sa source  
Il s'élançait pour enlever leur bourse  
Aux gens par lui poignardés d'un seul coup.  
Bientôt ce jeu lui valut la potence.  
Mais, des amis lui prêtant assistance,  
Il put s'enfuir avec la corde au cou.

Dorénavant, corrigeant sa conduite,  
Il ne veut plus avoir les bois pour gîte,  
Et trouve mieux l'abri d'une cité  
Où, se donnant pour appui tous les vices,  
Indifférent sur le choix des services,  
Il se vend cher aux gens de qualité.

Pour les beautés qui défont leurs ceintures,  
Pour les galants en quête d'aventures,  
I s'entremet de toutes les façons.



Sans aucun risque, il passe ses journées  
Dans les boudoirs aux senteurs raffinées  
Et boit en paix et chante des chansons.

Mais sur un but que son couteau transperce,  
Chaque matin, par prudence, il s'exerce,  
Pour être prêt, comme il sied aux bandits  
Dont un bras fort doit servir les vengeances,  
Quitte à payer le meurtre en indulgences  
Et s'assurer sa part de paradis.





JOURNÉE FLORENTINE

*A Puvis de Chavannes.*





I

Réveil des Marbres

LE soleil, franchissant l'Apennin dévasté,  
Sur la plaine toscane ardemment s'est jeté.  
Sous son baiser de flamme, il rend toute vermeille  
Chaque pâle cité qu'à son tour il éveille,  
Puis, par delà Fiesole aux rocailleux contours,  
Il s'en vient caresser les dômes et les tours  
De Florence endormie aux rives de son fleuve,  
Et les hauts monuments d'une masse à l'épreuve,  
Le Bargello, si noir d'aspect, le Palais Vieux,  
La Loggia s'ouvrant pour le charme des yeux,  
Le svelte campanile en marbre polychrome,  
Le baptistère avec ses deux portes, le dôme,  
La Novella, ce pur objet d'art, San Marco  
Tout vibrant des soupirs divins d'Angelico,

Santa Croce donnant aux morts l'apothéose,  
Et, là-bas, la chapelle où, sublime et morose,  
Michel-Ange sculpta les géants qu'il poursuit  
A travers un chaos d'amertume et de nuit;  
Tous ces fins monuments dont la ville se pare  
Avec un goût discret, comme d'un collier rare,  
Reprennent, à l'aurore, avec intensité  
Leur resplendissement d'éternelle beauté.

---

## II

## Méditation de Prince

PARMI les points brillants où le soleil pénètre,  
On voit, dans un palais, une haute fenêtre  
Près de laquelle, assis sur un siège sculpté,  
Le duc Raymond travaille au bien de la cité.  
Il prépare un édit pour que sa bonne ville  
Paie un impôt nouveau sur les blés et sur l'huile.

La charge sera lourde aux pauvres affamés  
Que la peste et la guerre ont déjà décimés ;  
Mais palais, œuvres d'art, courtisanes et fêtes  
Coûtent cher. Et dût-il sur les mauvaises têtes  
Pousser, la pique aux doigts, ses lansquenets du Rhin,  
Il ne souffrira pas de résistance au frein  
Qu'à la plèbe il a su mettre de sa main forte.

Et son dédain est tel de la liberté morte  
Que d'avance, à travers l'émeute qu'il pressent,  
Il compte les florins qui sortiront du sang.

Il a grand air avec son teint aux pâleurs mates,  
Ses yeux voilés ainsi que ceux des diplomates  
Et la sobre splendeur de son costume. Tout  
Dans son cabinet sombre excelle par le goût ;  
Et, seul, le fil tranchant de ses lèvres pincées  
Laisse deviner l'homme aux troublantes pensées,  
Qui, devant un tableau tombant en pâmoison,  
Sait comment avec grâce on verse du poison.

---



## III

## Cour d'amour

ÉTANT la sirène et la Muse,  
Étant le rire et le baiser,  
La duchesse veut qu'on s'amuse,  
La duchesse veut s'amuser.

Au jardin Boboli, la fête  
Se tient galamment dans un coin  
Ombragé de pins, sur un faite  
D'où Florence apparaît au loin.

Aux marbres blancs de la terrasse  
Que midi décoche ses traits !  
Des feux du soleil nulle trace  
Ne pénètre en ce réduit frais

Où sont, en bouquet, rassemblées  
Les belles dames de haut rang,  
Avec leurs coiffes emperlées  
Et leurs brocarts d'or fulgurant.

Et chaque dame a derrière elle  
Son cavalier qui lui sourit,  
Tient le drageoir, porte l'ombrelle  
Et lui rime des traits d'esprit.

Et buvant les vins de Sicile,  
Chantant, dansant, jouant du luth,  
L'œil mi-clos, la lèvre facile,  
Avec le seul amour pour but,

Tout le long du jour on demeure  
Dans un mol alanguissement,  
Sans rien voir au delà de l'heure,  
Sans rien goûter que le moment.

---

## IV

## Pourpre du Soir

CELA s'est fait sans bruit, au coucher du soleil.  
Jamais on n'avait vu coup de filet pareil.  
Les cœurs fiers qui pleuraient les libertés bannies,  
Ceux qui, ne pliant point devant les tyrannies,  
Portaient encore en eux l'amour des anciens droits,  
Tous, dupés par un tas de mensonges adroits,  
Sont au noir Bargello venus sans prendre garde.

Mais le duc, souriant de sa bouche blafarde :  
« Soyons francs, leur dit-il, nous nous haïssons tant  
Que la paix entre nous serait jeu d'un instant.  
Souffrez donc, puisque j'ai la force, que j'en use. »  
Et les reîtres entrant, armés de l'arquebuse,  
Les ont pris pêle-mêle et poussés dans la cour.

Déjà les échafauds étaient dressés autour,  
Et déjà les bourreaux tenaient les haches prêtes  
Pour faire la moisson écarlate des têtes.

Tout étant accompli, quand, sur le sol dallé,  
Assez de sang des corps inertes eut coulé  
Pour s'étendre le long des murs en nappe rouge,  
Dans le calme où plus un des cadavres ne bouge,  
Dans le silence où s'est perdu le dernier cri,  
Dans l'ombre où le soleil à son tour a péri,  
Voilà que, sur la haute et superbe terrasse  
D'où le charnier béant d'un seul coup d'œil s'embrasse,  
Le duc, resté d'abord rigide et sans merci,  
Sourit extasié. Car, devant lui, voici  
Qu'avec sa chevelure à flots d'or répandue,  
Son sourire emperlé, sa prunelle perdue,  
Ses reins cambrés, sa bouche en fleur, sa chair de lys,  
Comme une vision de l'antique Cypris,  
Sous les feux d'une torche aux poings d'un noir tenue,  
La Silvia s'est mise à danser toute nue.

---

## V

## Lueurs d'Étoiles

Sous un ciel constellé, la terre était obscure.  
Souffrance, ambition, convoitise, luxure,  
Tout dormait, ou du moins tout semblait endormi,  
Quand; au-dessus de San Minato, sur le faite  
D'une tour, découvrant aux étoiles en fête  
Un front par les veilles blêmi,

Immobile, tenant sa prunelle fixée  
Au fragile instrument par lequel sa pensée  
Pénétrait l'univers sans que personne y crût,  
Celui qui pourchassait les astres dans leurs rondes,  
Le mesureur d'espace et le chercheur de mondes,  
Le grand Galilée apparut.

Oh ! Florence peut vivre avilie et courbée,  
Avoir le ruffian avec le sigisbée,  
Suer l'impureté, distiller le poison,  
Flatter le crime heureux, à plat ventre se mettre  
Devant quiconque est fort et sait s'en rendre maître  
Par le meurtre et la trahison,

Il lui viendra, quand même, une suprême gloire  
De l'homme qui, les yeux plongés dans la nuit noire,  
Plus perdu qu'un marin fouillant les océans,  
Jette d'un bras hardi, lui, pauvre être éphémère,  
Sur la montre céleste aux formes de chimère  
Le filet des calculs géants.

Et les siècles pourront s'écouler l'un sur l'autre.  
Quand rien ne sera plus de tout ce qui se vautre,  
Quand tout ce qui triomphe et luit, les chairs, les ors,  
Les fers rougis de sang, les coupes aux vins roses,  
Aura pris le chemin de l'abîme des choses,  
Quelque part, dans l'ombre, dehors ;

Cet homme restera sur la hauteur sereine  
Ceint du laurier, baigné de clarté souveraine,  
L'infini sur le front, les astres dans les yeux,  
Étendant sur la ville, abri de son idée,  
Qui jadis fut si grande et qui dort dégradée,  
L'égide éternelle des cieux.

---

LE LYS DU COFFRET

*A J. Dalou.*







I

La Demeure

AU contrefort massif d'une porte de Sienne,  
Où se sont maintes fois égorgés les partis,  
S'adosse le logis fait d'une tour ancienne,  
Avec ses murs carrés sur le rocher bâtis,  
Avec ses tourillons découpés dans la pierre,  
Ses noirs mâchicoulis, sa couronne de lierre  
Et ses tas de moineaux, dans tous les creux blottis.

Sur la campagne s'ouvre une baie en ogive,  
Par laquelle pénètre un flot de clarté vive,  
Et l'on peut voir de là l'olivier, par endroits,  
Sur le ton brun du sol jeter sa note fine,  
Plus loin surgir un bois couvrant une colline,  
Et de ce bouquet vert émerger une croix  
Reposant sur un dôme, entre deux clochers droits.

Et comme on entre là par une porte basse  
Qu'une vigne en berceau masque au fond d'une impasse,  
Comme la cathédrale et les palais sont loin,  
Et loin la place en pente où le beffroi se dresse,  
L'âme qui, pour la foule, est morte dans ce coin,  
Peut s'y livrer sans fin à la paix charmeresse  
Dont, pour s'épanouir, les rêves ont besoin.

---

## II

## L'Homme

L'HABITANT de ce pur et calme sanctuaire  
Est un artiste vieux déjà, mais grand et fort,  
Un vaillant pétrisseur de glaise, un statuaire,  
Qui, sous sa barbe blanche où son œil noir ressort,  
Face d'ascète avec des bras de belluaire,  
Va, poursuivant le beau, ballotté tour à tour  
Entre l'âme moderne et l'antique contour.

Il a pieusement adoré sa patrie,  
Et contre les tyrans et contre l'étranger  
Il s'est jeté dans la révolte, avec furie,  
Sans que prison, torture, exil l'aient pu changer,  
Mais sans que la rosée ardente de ses veines,  
Coulant sur le sol rouge en libations vaines,  
Ait pu rien affranchir ni même rien venger.

Du moins, quand tout s'effondre au gré de la bassesse,  
Dans l'asservissement lorsque tout se corrompt,  
Fort d'une conscience où le jour luit sans cesse,  
Il élève son cœur et porte haut son front.  
Il fuit la tourbe humaine et son néant énorme.  
Et tout à l'idéal qu'il étreint dans la forme,  
Il s'isole au-dessus du joug et de l'affront.

---

## III

## L'Œuvre

SANS amis, dédaigneux de la banale gloire,  
Le maître se consacre, en son réduit secret,  
A combiner le bois d'ébène avec l'ivoire  
Pour faire une œuvre exquise et minime, un coffret.  
Sur les flancs est tracée une bien simple histoire :  
Une idylle d'amour avec la mort pour fin.  
Le couvercle est orné d'un profil doux et fin :

Profil de jeune fille aux cheveux ceints de roses,  
Tout souriant de grâce et de virginité,  
Figure qui, fermée à la laideur des choses,  
Prend son rayonnement dans un rêve enchanté  
Et, loin des passions brûlantes ou moroses,  
Donne ce sentiment de calmante fraîcheur  
Qu'on a devant un lac où flotte une blancheur.

Ce n'était qu'une enfant, ayant quinze ans à peine  
Lorsqu'en avril, au temps de la saison sereine,  
Il la vit, lys candide, à son éclosion ;  
Puis il la retrouva, sévère vision,  
Secourant les blessés après une bataille,  
Et pendant qu'il gisait, tout sanglant, sur la paille,  
D'un être incorporel il eut l'illusion.

Puis un jour — et ce fut la vision dernière —  
Il la vit toute blanche et fleurie en sa bière.  
Mais, pour lui, son image a reparu là-haut.  
A son âpre génie, à son âme indomptée,  
Comme égide, une fleur de la morte est restée.  
Et c'est pour conserver ce gage, qu'il lui faut,  
Ainsi qu'un cœur sans tache, un coffret sans défaut.

---

## Les Délices d'Orvieto

*A. A. Roll.*

LE pape avec ses dignitaires,  
Se faisant hisser au plateau  
Qui domine de loin les terres,  
Est venu voir Orvieto.

La cathédrale diaprée,  
Au front de mosaïque et d'or,  
Pour glorifier son entrée  
A flamboyé comme un trésor.

Et les grands bas-reliefs du porche,  
Les fresques de Signorelli,  
Avec leurs damnés qu'on écorche,  
Avec leur ciel d'anges rempli,

Tout, de la base jusqu'au faite,  
Dans le chœur comme dans les nefs,  
Vibre et s'anime, faisant fête  
Au saint dominant tous les chefs.

Mais le pape est las de la gloire,  
Las de l'encens, las du latin ;  
Il a pris soif et voudrait boire  
Dans quelque réduit clandestin

Où l'on ait, dans une ombre fraîche,  
Pour vous servir, la blanche main  
D'une fille au duvet de pêche,  
Avec un pur profil romain.

Or, s'il trouvait moyen, le pape,  
Loin des gens ployant le genou,  
De s'échapper par une trappe,  
Il s'en irait, il sait bien où.

Car Orvieto met en gerbe  
Les biens profanes et sacrés.  
Si sa cathédrale est superbe,  
Les vins au soleil sont dorés.

Des ardents reflets de leurs mantes,  
Des noirs éclairs de leurs regards,  
Les filles aux formes charmantes  
Brûlent les cœurs de toutes parts ;

Et le pape connaît la vigne  
D'où l'on tire le meilleur vin,  
Comme la beauté la plus digne  
D'un cantique à son corps divin.

---



LA DESCENDANCE  
D'UN VIEUX ROMAIN

*A Ernest Courbet.*





I

L'Ancêtre fauve

TOUJOURS au guet, toujours par les herbes vaguant,  
Cossa, selon la chance, est chasseur ou brigand.  
Sa cuisse vaut un roc, son poing vaut une meule ;  
Sa mâchoire saillante a des aspects de gueule ;  
Ses jambes, sa poitrine et ses bras sont velus,  
Et c'est dans le grand bois comme un fauve de plus.

Pourtant cet indomptable a quelqu'un qui le dompte,  
Bandit d'esprit plus vif et d'action plus prompte,  
Romulus, le grand chef qu'une louve a nourri  
Et qu'un tas de pillards doit suivre au premier cri.

Or voici le signal attendu.

Dans les antres  
Tous ces gens ont bouclé la ceinture à leurs ventres,

Aiguisé le couteau, pris la hache et l'épieu ;  
Et tous, maigres, hâlés, farouches, l'œil en feu,  
Voulant du blé, voulant du vin, voulant des femmes,  
Ils s'élancent. Le chef a bien ourdi ses trames.  
Tous les biens qu'il leur a promis, ils les auront.  
Car la force étant là, chacun courbe le front.

Et c'est ainsi que, pour la grande chasse à l'homme,  
Cossa gagne la plaine où l'on va fonder Rome!

---

II

Le Triomphateur

SÉNATEUR et consul, triomphateur trois fois,  
Cossa, dans l'univers, compte pour peu les rois.  
Pour ses destructions savamment sanguinaires,  
Il est apprécié par les légionnaires  
Que sa rigueur de fer a châtiés souvent,  
Mais qui sont sûrs de lui pour marcher en avant.

Comme il est dur pour tous, il est dur pour lui-même.

Quand il est descendu vainqueur de sa trirème,  
Avec des tonnes d'or pour le sénat romain,  
Dans ses champs il revient travailler de sa main.  
Là, de l'aube à la nuit, il laboure ou moissonne,  
Sans avoir de pitié pour lui ni pour personne.

Malheur aux vieux chevaux, aux esclaves fourbus !  
Il a pour loi qu'il faut jeter tous les rebuts.

Patricien, il fait aux plébéiens la guerre.  
A ceux qui partageaient ses triomphes naguère  
Il n'admet pas qu'un brin de vieux sol soit donné.  
Et, sans jamais avoir ployé ni pardonné,  
Il marche obstinément au but héréditaire  
De conquérir le monde et d'agrandir sa terre.

---

III

Le Favori de César

CHERCHANT pour l'empereur des plaisirs jour et nuit,  
Cossa, le courtisan, hors des murs s'est construit  
Une villa bâtie en marbre et peinte à fresque,  
Où la vigne suspend son feston pittoresque.

Avec un bruit joyeux, l'eau court dans les bassins.  
Des danseuses, tendant les pointes de leurs seins,  
Au son des instruments se tordent sur les hanches,  
Tandis que la statue aux calmes formes blanches,  
Comme comparaison, offre son torse nu.

Cossa, Préfet de Rome, au cirque est bien connu  
Pour les fêtes ; il dresse au combat, sur ses terres,  
Des Scythes, des Germains, des nègres. Ses panthères

Font rage, et ses lions triomphent dans les jeux  
Où le sang coule à flots pour la gloire des Dieux.

Pourtant, sur ce bonheur, ce pouvoir et ce faste,  
Le grand voluptueux sent planer, par contraste,  
L'ombre du vide où tout s'engloutit.

Il a peur.

Blême, roulant les yeux, il cherche avec stupeur  
Quel dénouement aura la splendeur de sa vie.

Il sait que son palais à César fait envie,  
Et que toute faveur n'est qu'un souffle incertain.  
Pour qu'il aille à l'égout achever son festin,  
Il suffit qu'à César sa voix vienne à déplaire,  
Ou qu'ayant lésiné sur le blé populaire,  
Lui-même, le César, le Dieu, tombant à rien,  
Soit saigné, comme un porc, par un prétorien.



IV

Le Moine

LES barbares du Nord, sous leurs assauts sans nombre,  
N'ont laissé de la ville éternelle qu'une ombre.  
Tout a fui, les Césars, les mimes et les dieux.  
La croix a triomphé du thyrsé radieux,  
Et des festins savants la table est desservie.  
Mais quel que soit l'ennui des temps nouveaux, la vie  
Est chose douce encore à qui sait l'employer.

Cossa s'est amusé, vingt ans, à guerroyer  
Tantôt pour le Germain et tantôt pour le pape.  
Maintenant, riche et vieux, il arrive à l'étape,  
Et, voulant en repos dormir et boire frais,  
D'un cloître il a gagné les ombrages discrets.  
Il bénit, il confesse, il absout. Les armées

Qui passent sur le corps des villes consumées  
Épargnent le couvent aux murs mystérieux.  
Et, las du fer, trouvant qu'une robe vaut mieux,  
Cossa sent dans son cœur l'apaisement des baumes  
A s'arrondir la panse, en récitant des psaumes.

---

V

L'Artiste

**G**RAVEUR à la fine arabesque,  
Ciseleur au savant marteau,  
Cossa, comme orfèvre, vaut presque  
Le maître exquis, Benvenuto.

Compagnon galant et rebelle,  
Cossa ne s'estime complet  
Qu'ayant un sonnet pour sa belle  
Et pour son rival un stylet.

Bon joueur de luth, chanteur rare,  
Flatteur à la verve sans fin,  
Aux cours de Parme ou de Ferrare  
Il n'est, sans lui, de souper fin.

Comme tous les bons catholiques,  
Chaque jour il dit son *Credo*,  
Mais n'en fait pas moins ses reliques  
De Vénus et de Cupido.

Il craint l'enfer et veut un prêtre  
Pour l'absoudre dans son tombeau.  
Mais il se damnerait pour être  
L'auteur du bijou le plus beau.

---

VI

Le Familier de Monseigneur

**E**RRANT dans sa villa pleine d'une ombre austère,  
Le grand camérier gémissait sur Voltaire,  
Lorsque son espion et familier, Cossa,  
En toute humilité jusqu'à lui se glissa.

Le dignitaire, avec sa florissante mine,  
Toisa le pauvre hère aux maigreurs de famine  
Qui devant lui courbait l'échine platement,  
Et, paterne, lui dit : « Quoi de neuf, garnement ?

— Un ange, Monseigneur ! quinze ans ! répondit l'autre.  
Parlez, et cette fleur à cueillir est la vôtre.

— Non ! ces fleurs sont toujours une source d'ennui.  
L'impiété nous mine et le scandale nuit.

— La Flora du théâtre Apollo vous plaît-elle ? »

Mais lui, tout en plissant son jabot de dentelle :  
« Non, on l'affiche trop. Pas de théâtre ?

— Eh bien !

Pour vous mettre en repos je ne vois qu'un moyen ;  
C'est que la dame ait un époux. Il en est une  
Blonde, bien faite, sage, une bonne fortune,  
Un mois de mariage au plus.

— Mais le mari ?

— Contre les préjugés philosophe aguerri,  
Il fera tout, afin qu'elle vous appartienne.

— C'est au mieux. Et quelle est cette femme ?

— La mienne. »

---

## VII

## La Mal'aria

AU rythme des clairons, les bersaglieri  
Vont à Rome. La terre antique a fleuri,  
Et de ses fils nouveaux qui l'ont faite enfin libre,  
De sillon en sillon, l'acclamation vibre.  
Les vieux marais Pontins ont pourtant un enfant  
Qui fait une ombre triste à ce jour triomphant.  
Pas de père. Sa mère est morte de la fièvre.  
Et lui-même, en veillant les troupeaux, sent sa lèvre  
Qui frissonne déjà du poison respiré.  
Car il est au pays où, dans l'herbe enterré,  
Gît un monde détruit au pestilent cadavre ;  
Et, spectre de jeunesse au grand œil noir qui navre,  
Inconscient qu'en lui meurt le dernier Cossa,  
Et qu'il clôt une race où Rome commença,

Dévoré par son mal, il a pour seule joie,  
Vers midi, quand, aux feux du soleil qui flamboie,  
Rentre un peu de chaleur dans ses membres glacés,  
De voir les aqueducs à moitié renversés  
Qui coupent le ciel bleu de leurs lignes bleuâtres,  
Les socles de colonne où sont assis les pâtres,  
Et parmi les cailloux une tombe sans nom  
Où le buffle accroupi vient poser son fanon.





SONNETS ÉVOCATEURS





## Ravenne

### SÉPULCRE BARBARE

LORSQU'ON eut mis le roi Théodoric le Grand  
Au fond du lourd tombeau construit à sa mémoire,  
On put croire qu'en cet abri le conquérant  
Dormirait calme, ayant à ses pieds la Victoire.

D'innombrables captifs de sang grec, maure ou franc,  
Sous terre avaient taillé, dans la profondeur noire,  
L'énorme monolithe au poids désespérant  
Qui devait couronner l'édifice de gloire.

Mais le temps n'avait pas encor dissous le corps  
Qu'un prêtre en fit jeter la poussière dehors.  
Le vent la dispersa sur les toits de Ravenne ;

Et les petits oiseaux qui s'y gorgeaient d'azur,  
Sentant flotter dans l'air quelque chose d'impur,  
Écartèrent leur vol de cette cendre vaine.

---

## VISION BYZANTINE

TANDIS que les soldats effrénés de l'exarque  
Luttent d'horreur avec les Goths et les Lombards,  
Que les bourreaux, faisant hurler l'hérésiarque,  
Déchirent les lambeaux de ses membres épars,

Froide comme doit l'être une femme de marque,  
Sous l'étincellement des rigides brocarts,  
Avec le nimbe d'or et de perles qui s'arque  
Sur son front étoilé par ses fixes regards,

La princesse du sang, fleur éclosé à Byzance,  
Sensitive fuyant toute humaine présence,  
Au fond du sanctuaire isole sa beauté,

Et rêve devant toi, mosaïque des tombes,  
Où l'on voit, sur le bord d'un vase, deux colombes  
Boire un philtre d'amour et de mysticité.

---

## MOSAÏQUE IMPÉRIALE

L'IMPÉRATRICE pâle, et les yeux sans regards,  
Se raidit sous le poids de son orfèvrerie ;  
Au-dessus du chaos de vils peuples épars,  
Elle s'offre elle-même à son idolâtrie.

Après avoir hanté le cirque et les bazars,  
Enfant, vendu son corps aux valets d'écurie,  
Elle est devenue astre au ciel bleu des Césars.  
Le monde est son esclave et le clergé la prie.

Patriarches et rois forment deux frises d'or  
Pour aboutir au point plus lumineux encor  
D'où sa figure émerge au fond des basiliques.

Mais le suprême honneur fait le suprême ennui,  
Et ses rêves s'en vont vers les temps où, la nuit,  
Elle divertissait les tavernes publiques.

---

## Cliquetis d'armes

LA CHAPELLE DE BERGAME

LORSQUE le Colleone, en savant condottiere,  
Au dur jeu des combats eut triomphé longtemps,  
Que des troupeaux humains il eut bien fait litière,  
Et pillé les cités en feu, tambours battants;

Que, ne reconnaissant droit, devoir ni frontière,  
Toujours prêt à se vendre à beaux deniers comptants,  
Pour et contre il se fut battu, sa vie entière,  
Il fit honneur au ciel d'exploits si méritants.

Le prix du sang servit à payer la chapelle  
Où sa statue équestre altièrement rappelle  
Qu'on obtient tout de par le fer, même les dieux.

Et, pour mieux affirmer que les forts sont les justes,  
Un artiste sur la façade a mis deux bustes  
Figurant les Césars que Rome faisait dieux.

---

## LES TOURS DE SAN GIMINIANO

REGARDANT s'en aller aux champs les bœufs cornus,  
A San Giminiano, les tours causent entre elles.  
Par des enfants les bœufs placides sont tenus.  
Les tours pensent encore à leurs vieilles querelles.

Après avoir subi des assauts continus,  
Tantôt pour les vainqueurs, tantôt pour les rebelles,  
Malgré les craquements et les trous survenus  
Elles n'ont pas cessé d'être hautes et belles.

« Je suis aux Gibelins, » dit l'une. — « J'ai servi  
Les Guelfes, » répond l'autre. Et chacune à l'envi  
Provoque ses rivaux et donne aux siens les palmes.

« Je hais les Noirs que Dante a mis dans son enfer.  
— Pour les Blancs j'ai de la poix bouillante et du fer. »  
Et les bœufs étonnés lèvent leurs têtes calmes.

---

## AU PIED DU MONT CASSIN

QUE devaient-ils penser, les chefs de toutes races  
Qui se ruaient dans la plaine, vers l'action,  
Voyant les murs abrupts et les hautes terrasses  
Du couvent, sur le roc, montant sa faction ?

Ils savaient que là-haut de vaines paperasses  
Pour les moines étaient la seule affection,  
Tandis que, haletant sous le poids des cuirasses,  
Ils s'enfiévrèrent de haine et de destruction.

Avaient-ils le mépris de ce troupeau de scribes  
Qui des écrits passés se partageaient les bribes ?  
Brûlaient-ils du désir de leur donner l'assaut ?

Ou bien, tout en soufflant par défi dans leurs cuivres,  
Se troublaient-ils devant le mystère des livres,  
En qui l'esprit des morts vivait encor là-haut ?

---



## Jeux du Vésuve

### LA DANSEUSE D'HERCULANUM

**M**OULANT, comme à Byblos font les Orientales,  
Les formes dans un voile aussi fin que le vent,  
Elle aimait à danser au rythme des crotales,  
La face extasiée et le torse mouvant.

Elle aimait à donner les ivresses fatales  
Au jeune comme au vieux, au fou comme au savant ;  
Et les graves préteurs frissonnaient dans leurs stalles,  
Aux révélations de ce marbre vivant.

Une amphore à la main, des roses sur la tête,  
A faire son entrée en scène elle était prête,  
Pour grouper les désirs n'ayant qu'à se montrer,

Quand la lave a soudain englouti le théâtre.  
Et voilà que, tenant une amphore d'albâtre,  
Depuis vingt siècles presque, elle attend pour entrer.

## LA BELLE POMPÉIENNE

LA fille des Césars, en tunique améthyste  
Qui bombait sur la gorge et s'ouvrait sur le flanc,  
Par la cité vermeille, entraînait sur la piste  
Les chevaux noirs cabrés que domptait son bras blanc.

Avec son profil pur, son air hautain et triste,  
Elle aimait le plaisir frénétique et sanglant ;  
Et le gladiateur, mieux que le cithariste,  
Allumait les éclairs de son regard brûlant.

Un océan de cendre un jour l'a consumée,  
Avec ses courtisans disparus en fumée.  
Mémoire, image, nom, d'elle rien n'est resté.

Et toute sa splendeur n'a laissé, pour vestige  
De son sillon de gloire à travers la cité,  
Que le creux de l'ornière où passait son quadrigé.

---

## LA GLOIRE DE STABIES

DES villes où trônaient l'orgueil et la luxure,  
Le Vésuve, en soufflant dessus, a tout détruit.  
Où fut un temple, il reste à peine une fissure.  
Où l'or dardait ses feux, la cendre a fait la nuit.

Mais le monstre sans frein dont l'ardente morsure  
Broya toute gaité, toute force et tout bruit,  
N'a fait que recouvrir d'immortalité sûre  
L'homme par la science et le devoir conduit.

Lorsque Pline, à travers l'aveugle phénomène  
Ayant guidé sans trouble une flotte romaine  
Pour observer les faits et pour sauver les gens,

Périt asphyxié sur la rive qui fume,  
Sa mémoire, où l'honneur de l'esprit se résume,  
S'inscrit pour toujours au bord des flots changeants.

---

## Villes de Rêve

LES DEUX POÈTES

DANS Arezzo, la ville élégante et polie,  
Deux des plus fins rimeurs qui dans ses murs soient nés,  
Parfois, lorsque dans l'ombre elle est ensevelie,  
Aiment à revenir, spectres abandonnés.

C'est Pétrarque, rêvant avec mélancolie  
Aux baisers qui jamais ne lui furent donnés ;  
C'est l'Arétin, dont l'âpre et cynique folie  
Lui vante la chair nue, en lui riant au nez.

Et Pétrarque, évoquant des formes enlacées,  
Sent un amer regret de tant d'heures passées  
Sur le seuil toujours clos d'un Éden décevant ;

Tandis que le bouffon qui se rit de ses plaintes,  
Songeant par quel néant ont fini tant d'étreintes,  
L'envie au fond, pour son amour toujours vivant.

---

## LE RAYON

QUAND César Borgia, type accompli du traître,  
Entra dans Urbino que sa fourbe avait pris,  
Le contraste fut grand entre ce nouveau maître  
Et l'ancien duc, avec sa cour de beaux esprits.

Artistes et lettrés que la paix faisait naître,  
Poètes qui d'un vers bien fait savaient le prix,  
Tout un monde aux loisirs exquis dut disparaître,  
Comme devant un fauve un essaim de perdrix.

Et la belle duchesse aux yeux faits de lumière  
Dut fuir également, mais non point tout entière :  
Son idéal restait, défiant le réel.

Et comme elle sortait par la roche escarpée,  
En signe d'une gloire où n'atteint point l'épée,  
Sous ses longs cheveux d'or apparut Raphaël.

---

## DIVERTISSEMENT A FERRARE

C'ÉTAIT vraiment la plus merveilleuse des fêtes.  
Dans le palais ducal, plein d'aromes légers,  
Les élégants seigneurs, costumés en bergers,  
Faisaient, en fins propos, concurrence aux poètes.

Savourant la douceur des regards échangés,  
Dans les bosquets fleuris où se perdent les têtes,  
Les bergères livraient leurs âmes, toutes prêtes  
A suivre le troupeau des rêves mensongers.

Un invisible cœur murmurait dans l'espace.  
Un décor vague, fait d'horizons et de ciel,  
Donnait la vision d'un pays irréel.

Tout n'était que clarté, musique, amour et grâce,  
Et, dans cette féerie, Arioste joyeux  
Avait bien le palais d'Alcine sous les yeux.

---

---

## Nature

### LE SARCOPHAGE

LE tombeau, large et haut, du plus pur marbre antique,  
Avec austérité s'effrite au poids des ans.

A l'entour se déroule un bas-relief mystique  
Où flotte une galère au milieu des brisants,

Tandis qu'au pied d'un roc en forme de portique,  
Debout parmi les morts et les agonisants,  
La sirène, étalant sa nudité plastique,  
Chante les rêves d'or aux pouvoirs malfaisants.

Or, fiers de leur jeunesse, enivrés de leur joie,  
Deux amoureux, voulant que nul œil ne les voie,  
Au fond du grand sépulcre ouvert se sont posés.

Et pendant qu'ils sont là, blottis aux flancs du marbre,  
Comme un nid gazouillant dans le creux d'un vieil arbre,  
La Mort silencieuse abrite leurs baisers.

---

## L'ÎLE AUX CHÈVRES

AUX rochers de Capri se suspendaient les chèvres,  
Quand ce n'était qu'une île inculte sur les eaux ;  
Et les cailles venaient s'y griser de genièvres,  
Lorsque nul homme encor n'y gênait les oiseaux.

Plus tard ce fut le temps des sanguinaires fièvres,  
Où Tibère, aux accords des flûtes de roseaux,  
Vouait au gouffre, ayant sa coupe d'or aux lèvres,  
Des gens blêmes d'horreur qui s'y broyaient les os.

Maintenant les palais rayonnant sur les cimes,  
Le luxe immesuré, les débauches, les crimes,  
Et l'empire, et les dieux romains, tout a péri.

Mais toujours la nature est la même sirène.  
Et sous le même azur, dans la clarté sereine,  
La chèvre broute encore aux rochers de Capri.

---



## MIROIR DE DIANE

C E lac était jadis la bouche d'un cratère  
Qui vomissait la cendre et qui crachait le feu.  
Dans son onde à présent l'oiseau se désaltère,  
Et son miroir reflète en plus doux le ciel bleu.

Des monts boisés lui font un écrin solitaire  
Qui rehausse de noir cette perle au milieu,  
Et Diane eût aimé, quand elle errait sur terre,  
Y fuir l'Olympe, avec Endymion pour dieu.

Diane s'est enfuie avec ses nymphes blanches ;  
La lune reste seule à jouer dans les branches  
Pour caresser le front du rêveur endormi.

Mais l'on songe quand même à l'arc de la déesse,  
Quand son pâle croissant, à l'heure où le jour baisse,  
Se mire en l'eau qui tremble et s'y brise à demi.





GOLFE DE NAPLES

*A Léon Bonnat.*





I

Soir de Fête

C'ÉTAIT la grande ballerine  
Du théâtre de San Carlo.  
Les diamants sur sa poitrine  
Ruisselaient sans fin, comme l'eau.

Elle avait la beauté parfaite,  
Flamme des yeux, marbre des chairs ;  
Tout son corps était une fête  
De floraison sous les cieux clairs.

Sur le golfe limpide, en barque pavoisée,  
Elle voguait avec sa cour  
De seigneurs élégants qui, la tête grisée,  
Buvaient l'ivresse au jour le jour.

Et son rire éclatait sur la fraîcheur de l'onde,  
Insoucieux et spontané,  
Sans songer qu'il pût être une douleur au monde,  
Dans cet horizon fortuné !

Le Vésuve fumait à peine.  
Derrière Ischia, le soleil,  
Dans son immensité sereine,  
Plongeait à l'horizon vermeil.

Et tout n'était que joie et charme,  
Douceur de vivre sans penser,  
Plaisir où l'ombre d'une larme  
N'avait jamais pu se glisser.

Et l'un des mariniers qui manœuvraient la voile  
Au triangle couleur de feu,  
Pâle éphèbe au profil antique, aux yeux d'étoile,  
Rêvait, penché sur le flot bleu

Pour y voir reflétés les traits de la sirène  
Dont il s'était laissé charmer,  
Et qui resplendissait dans la paix souveraine,  
Ignorant qu'on souffrit d'aimer.

---

## II

## La Perle

PÊCHEUR, la torche s'allume,  
La nuit va s'illuminer.  
Ton filet sondant la brume,  
Pêcheur, que va-t-il ramener ?

Une perle, au fond de l'onde,  
Sur un lit de pourpre et d'or,  
Attend, pour paraître au monde,  
Le conquérant de son trésor.

Allons, pêcheur ! suis la brise,  
Mets l'audace dans ton cœur.  
Que nul labeur ne t'épuise !  
La perle est le prix du vainqueur.

— Jamais sur mer plus troublante,  
Sur abîme plus obscur,  
D'une torche plus brûlante  
Je n'ai cherché joyau plus pur.

Car la perle est une femme,  
Et l'onde immense est l'amour ;  
Et c'est mon cœur dont la flamme  
S'épuise à brûler loin du jour.

Oh ! combien la mer est douce !  
En jouant dans mes cheveux,  
Un souffle embaumé me pousse.  
Perle de l'amour, je te veux !

---



## III

## Angoisse

DEVANT Naples la belle, il n'est rien qui repose  
Comme d'errer, à la nuit close,  
Sur l'eau sombre où le bruit des avirons se perd,  
Regardant sur le haut des caps, au bord des grèves,  
Danser le vague essaim des rêves,  
Et Capri s'estomper sur l'horizon désert.

Mais, dans cette allégresse, il n'est peine plus dure,  
Quand tout sourit, ciel et verdure,  
Que de porter au cœur la blessure d'amour.  
Elle pleure à présent, la ballerine folle,  
Et pour pleurer elle s'isole,  
Fuyant les voluptés. Car elle aime à son tour.

Oh ! son passé lui pèse ! Elle était acclamée.

Sa vie, aux quatre vents semée,  
Se répandait en fleurs de vertige et d'oubli.

Mais elle donnerait tout son luxe pour vivre

Dans la pauvreté qui délivre,  
Auprès de l'autre cœur dont son cœur est rempli.

---

## IV

## Ivresse

PLAISIR inconstant, splendeur mensongère,  
Elle a tout quitté d'une âme légère,  
N'ayant plus voulu porter ni bijou,  
Ni dentelle au cou.

Lui, l'amant jaloux, dans ses bras l'a prise,  
Ardent à s'enfuir, le front dans la brise,  
Pour mettre à l'abri, loin du monde vain,  
Son rêve divin.

Il faudra lutter, mais que leur importe !  
Contre les destins ils ont l'âme forte.  
Quel que soit l'orage, un double baiser  
Saura l'apaiser.

Brise de la nuit, tiède et caressante,  
Ciel perlé d'argent, mer phosphorescente,  
Floraisons du sol, parfums langoureux,  
Soyez doux pour eux.

Jamais ses clartés et ses harmonies  
N'ont mis en émoi lèvres plus unies,  
Fait monter plus haut dans les vastes cieux  
L'âme avec les yeux.

Et toute l'extase en vous renfermée  
Inonde les airs quand la bien-aimée,  
Sentant sur le sien le cœur de l'amant,  
Rit en s'endormant.

---

## V

## Sur la Grève

O H ! comme dans les nœuds du lien le plus fort  
La fatalité s'insinuel  
Ils ne songeaient qu'à vivre, à s'aimer, quand la mort,  
Qu'on n'attendait pas, est venue.

Elle est venue, a fait son choix, a pris l'amant,  
L'a touché du bout de son aile  
Et, pendant qu'il buvait l'ivresse éperdument,  
L'a plongé dans l'ombre éternelle.

Tous deux à l'aventure avaient pris le chemin  
Des pays brumeux et barbares,  
Portant un peu de joie au triste genre humain,  
Avec leurs chants et leurs guitares.

Mais lui, loin du soleil, le froid l'avait brisé,  
Tellement qu'elle, la pauvre âme,  
Épiant son regard sur elle encor posé,  
Le vit passer comme une flamme.

Dès lors, en souvenir du sanglot de l'adieu,  
Elle n'eut plus qu'une pensée :  
Au doux pays natal, selon son plus cher vœu,  
Rendre sa dépouille glacée.

Et ce fut le plus long, le plus dur des combats  
Pour le triomphe de son rêve,  
Jusqu'au jour où l'aimé put reposer là-bas,  
A l'ombre d'un pin sur la grève.

Et maintenant, la nuit, quand le golfe s'endort  
Étoilé comme une dentelle,  
Les mains pleines de fleurs, elle va près du mort  
Pour lui danser la tarentelle.

---

## Les Coccinelles de l'Etna

*A G. Clairin.*

**D**ARDANT leurs petites prunelles  
Aux champs que le feu calcina,  
Sans nombre sont les coccinelles,  
Les coccinelles de l'Etna.

Près du monstre en courroux, haletant comme un être,  
Près des noirs tourbillons et près des jets de feu,  
Pour leurs ébats d'un jour elles aiment à naitre,  
Les bêtes à bon Dieu.

Pendant que le sol tremble aux abords du cratère,  
Que les explosions détonnent dans le ciel,  
Leur rêve se complait sur la brûlante terre  
Où mugit le réel.

Dans leur fragilité, leurs impalpables ailes  
De vivre en paix, où l'homme a peur, se font un jeu.  
Dans les souffles de mort elles semblent chez elles,  
Les bêtes à bon Dieu.

Que les pierres, la cendre et les vapeurs de soufre  
De la lave bouillante émergent tour à tour,  
Leur joie est de bercer avec les bruits du gouffre  
Leur éphémère amour.

Dardant leurs petites prunelles  
Aux champs que le feu calcina,  
Sans nombre sont les coccinelles,  
Les coccinelles de l'Etna.





---

## Entre Charybde et Scylla

*A Sully Prudhomme.*

### CHŒUR SUR LA NACELLE.

LE calme est grand, fuyons la rive,  
Et sur la mer qui dort voguons sans matelots.  
La clarté du ciel nous arrive  
Avec l'astre d'argent reflété par les flots.

Nos guitares sont accordées.  
Laissons d'un même essor toujours, toujours plus loin,  
Folles chansons, folles idées,  
Au bercement de l'eau, s'envoler sans témoin.

### CHŒUR SUR LE RIVAGE.

Enivrez-vous du vaste espace,  
De la douceur du vent qui passe,

Des mystères et des clartés.  
Les courants ne feront point grâce  
A ceux qui les ont affrontés.  
Chantez ! Chantez !

Tandis qu'en troupes vagabondes  
Nous foulons galment de nos rondes  
Les prés aux gazons veloutés,  
Imprudents, les vagues profondes  
Vont rouler vos corps emportés.  
Chantez ! Chantez !

UNE VOIX SUR LA NACELLE.

Oui, je m'enivrerai sans avoir peur du gouffre,  
Oui, je m'enivrerai sans redouter la mort.  
Sur le rivage humain l'on végète et l'on souffre.  
Ici le flot profond me fait un cœur plus fort.

Chantez, musiciens ! Mélez vos harmonies !  
Du rivage quitté n'ayez pas de regrets.  
Laissez-vous endormir par la voix des génies.  
Le charme est infini. Que nous importe après !

Mieux vaut ne pas rester à l'étroit sur la terre,  
Puisque après tout la mort doit toujours nous avoir.  
Vaste mer, vaste amour, c'est le même mystère.  
Laissez-vous entraîner, cœurs qui voulez savoir.

---

CHŒUR DES ESPRITS DE LA MER.

Sur les âmes pusillanimes  
Nous jetons les flots de l'oubli;  
Mais nous ouvrons, dans les abîmes,  
La splendeur des rêves sublimes  
Aux cœurs forts qui n'ont pas faibli.

Sur un idéal qui l'embrase,  
Malheur à qui nous est venu !  
Nous l'engloutissons dans la vase,  
Mais nous versons la grande extase  
Aux amoureux de l'inconnu.

---

## Sur la hauteur d'Assise

*A Auguste Dorchain.*

LE voyageur, de l'aube au soir, avait erré  
Parmi l'éroulement du cloître vénéré,  
Dans la crypte funèbre et dans les deux églises,  
Pour prier deux fois Dieu l'une sur l'autre mises :  
L'une, celle d'en bas, sombre, symbolisant  
Le terrestre combat, l'angoisse du présent ;  
L'autre au front couronné par la lumière auguste  
Et figurant l'espoir céleste pour le juste.  
C'était un homme ardent, un penseur libre et fier.  
Depuis les éléments de l'insondable éther  
Jusqu'aux vertiges du nombre, jusqu'au mystère  
De la force vitale éparse sur la terre,  
Son esprit d'analyse avait tout abordé.  
Et même en philosophe il avait regardé,  
Hors du matériel et tangible domaine,  
Dans le gouffre encor plus profond de l'âme humaine.

Sur la hauteur d'Assise, il méditait devant

L'étonnant paysage où, d'un cœur si fervent,  
Le saint François du temps passé, le doux ascète,  
Apprivoisait le loup et prêchait l'alouette.

Et l'homme de science, orgueilleux du présent,  
Souriait en suivant d'un regard complaisant,  
Au-devant d'un vieux dôme isolé dans l'espace,  
La lointaine vapeur blanche du train qui passe,  
Et, plus près, les poteaux suspendus au rocher,  
Le télégraphe allant vaillamment s'accrocher,  
Comme s'il l'assaillait, aux murs du sanctuaire  
Où, tandis que les saints gisent sous le suaire,  
L'idée humaine court vivante sur le fil.

« Ainsi l'esprit moderne est vainqueur, pensait-il.  
Même ici, tout le vieil édifice s'écroule. \*  
L'idéal mensonger qui subornait la foule  
N'est plus qu'une ruine où, le long du talus,  
On monte encor, mais où personne ne vit plus.  
Las de compter en vain sur une aide suprême,  
Le genre humain s'est mis à compter sur lui-même ;  
Et le voilà qui marche et, degré par degré,  
S'empare de l'utile et pénètre le vrai.  
Certe, on vous aime encore, ô vieux rêves, mais comme  
Le babil d'un enfant a du charme pour l'homme. »

L'heure crépusculaire avait empli le ciel  
D'un jour très fin, très doux, presque immatériel.  
Silencieusement, sur le mont solitaire,

Des brumes sans contours flottaient au ras de terre.  
Et ces brumes, s'ouvrant, laissaient voir à demi  
Deux figures de femme au doux visage ami,  
Au corps enveloppé dans d'impalpables voiles,  
Qui regardaient monter les premières étoiles.

Et l'une était la Foi, l'autre était la Beauté,  
Double religion et double royauté  
Qui mirent en ces lieux tant de charme et de gloire,  
Pour s'enfuir aussitôt qu'on eut cessé d'y croire.

Et ces spectres aimés des temps qui ne sont plus  
Parlèrent vaguement :

« Mes dieux sont vermoulus,  
Disait une des voix, et mes vierges fanées  
Ont perdu l'auréole au souffle des années.  
Plus d'adorations sans fin sur les parvis,  
Plus d'espoirs éternels dans le deuil poursuivis,  
Plus de renoncements, plus de chairs qu'on torture,  
Croyant ainsi gagner l'allégresse future !  
Le bien terrestre est seul un but. C'est ici-bas  
Que tout triomphateur met le prix des combats.  
Et je n'ai plus qu'à fuir au fond de mon ciel vide !  
Mais qui consolera le moribond livide ?  
Qui versera le baume au cœur du paria ? »

Et l'autre voix, vibrant comme un luth, s'écria :

« J'étais la splendeur de la forme,  
La blancheur flottant dans l'azur.  
Je domptais la matière énorme  
Du bout de mon pied frêle et pur.

« Quand Pétrarque prenait sa lyre,  
Sur son front j'effeuillais des fleurs.  
Léonard fixait mon sourire,  
Giotto recueillait mes pleurs.

« Et l'homme courbé sur la glèbe,  
Esclave du cruel labeur,  
Sentait au fond de son Érèbe  
Pénétrer ma grande lueur,

« Ma grande lueur protectrice  
Aux rayons de rêve et d'amour,  
A Vénus comme à Béatrice  
Donnant l'âme avec le contour.

« Oh ! tout est bien fini. La terre  
Ne suit plus les mêmes chemins ;  
Et je dois, morte solitaire,  
Sur mon linceul croiser les mains.

« Mais lorsque l'homme sera maître  
Des éléments, qu'il connaîtra  
Tout ce que l'esprit peut connaître,  
Dans sa gloire il me cherchera.

« Il se plaindra de mon absence  
Dans le cortège diapré  
Des serviteurs que sa puissance  
Façonne et dirige à son gré !

« Moi, je ne serai plus qu'une ombre  
Errant à travers le passé ;  
Et ma place restera sombre  
Au festin qu'il aura dressé ;

« Et seul, dans la nuit où le plonge  
Un monde ivre de force et d'or,  
Quelque triste amoureux du songe  
Pourra me deviner encor,

« Quand, mourante vision blanche,  
Souvenir prêt à se briser,  
Sur son front que la douleur penche  
Je mettrai mon dernier baiser. »

L'homme redescendit de la hauteur d'Assise.  
Le ciel était obscur, sa pensée indécise.  
Est-on poussé par la raison ou le hasard ?  
Suit-on le bon chemin ? Ne va-t-on nulle part ?  
Après avoir usé tant de fer et de houille,  
Traité le monde comme un vaincu qu'on dépouille,  
Sondé les océans, analysé les cieus,  
Sera-t-on moins loin du bonheur ? Vaudra-t-on mieux ?



---

Et jetant un dernier regard vers la ruine  
Qui de ses hauts profils noircissait la colline,  
Se demandant, pour prix du doux rêve perdu,  
En quel siècle lointain l'avenir attendu  
Terrasserait le mal, resté le grand problème,  
Triste, mais sans faiblesse, il dit : « Marchons quand même ! »





NOTE BIBLIOGRAPHIQUE





## Note bibliographique

SUR LES ŒUVRES

### d'Armand Renaud

---

1. *Les Poèmes de l'Amour*. — Paris, Librairie Nouvelle, 1860. 1 vol. in-18 jésus.
2. *La Griffé rose* (roman). — Paris, chez tous les libraires, 1862. 1 vol. in-18 jésus.
3. *Caprices de Boudoir* (poésies). — Paris, Ferdinand Sartorius, 1864. 1 vol. in-18 jésus.
4. *Les Pensées tristes* (poésies). — Paris, Hachette et C<sup>ie</sup>, 1865. 1 vol. in-18 jésus.
5. *Les Nuits Persanes* (poésies). — Paris, Alphonse Lemerre, 1870. 1 vol. in-18 jésus.
6. *Au bruit du Canon* (poésies). — Paris, Alphonse Lemerre, 1871. 1 vol. in-18 jésus.
7. *L'Héroïsme* (prose). — Paris, Hachette, 1873. (Bibliothèque des Merveilles.) 1 vol. in-18 jésus. — Une 3<sup>e</sup> édition, revue par l'auteur, a paru en 1886, dans la même collection.

8. *Recueil intime* (poésies). — Paris, Alphonse Lemerre, 1881. 1 vol. in-18 jésus.
9. *Drames du Peuple* (poésies). — Paris, Alphonse Lemerre, 1885. 1 vol. in-18 jésus.
10. *Clair de Lune vénitien*. — Un acte en vers. Imprimerie de Lagny (F. Aureau), 1885. 1 vol. in-18 jésus.
11. *Tombés au Champ d'Honneur*. — Poème dit au Palais du Trocadéro par M<sup>lle</sup> Rousseil. Paris, Alphonse Lemerre, 1889. 1 vol. in-18 jésus.
12. *Le Château galant*. — Fantaisie en un acte, en vers, représentée au Théâtre d'Application le 28 avril 1891. Paris, Alphonse Lemerre, s. d. 1 vol. in-18 jésus.
13. *Nuit persane* (poème, musique de Camille Saint-Saëns). — Paris, A. Durand et fils, s. d. 1 vol. in-18 jésus.
14. *Poésies de Armand Renaud*. — Paris, Alphonse Lemerre, 1896. 2 vol. petit in-12. (Petite Bibliothèque littéraire.)



# Table







# TABLE

---

NOTICE. . . . . 1

## *RECUEIL INTIME*

Camélias . . . . .	3
La Reine de la Nuit. . . . .	4
Lethæa. . . . .	6
La Plainte de la Sirène. . . . .	7
L'Hirondelle blessée. . . . .	12
Saule pleureur. . . . .	15
A une Martyre de demain. . . . .	16
La Proie du Feu. . . . .	23
Spectres ardents. . . . .	26
La Trêve. . . . .	30
La Crainte du Réveil. . . . .	32
Les Mages. . . . .	34
L'Inspiration . . . . .	37

La Chanson du Repos éternel. . . . .	39
Hymne panthéiste . . . . .	41

### DRAMES DU PEUPLE

DÉDICACE. . . . .	45
ÉTUDE LITTÉRAIRE PAR SULLY PRUDHOMME. .	48

### QUELQU'UN DANS LA FOULE

I. L'Enfant de la Houille. . . . .	61
II. La Lutte pour la Vie . . . . .	66
III. Rêves éphémères. . . . .	72
IV. La Lutte pour la Lumière. . . . .	76
V. Le Sacrifice. . . . .	85
VI. En vue de la Terre. . . . .	91

### AUTOUR DE NOUS

Idylle. . . . .	99
Bals publics. . . . .	104
Les Rats . . . . .	107
Chanson des Rôdeurs de nuit. . . . .	112
Les Fiancés de Cayenne. . . . .	114
L'Amphithéâtre . . . . .	120
Vision sous les Toits. . . . .	124
Tombés au Champ d'honneur. . . . .	128

### ÉCHAPPÉES DANS LE TEMPS ET L'ESPACE

Le Poète de Babel. . . . .	137
----------------------------	-----

Le Soldat de Marathon. . . . .	142
Les Piastres du Fellah. . . . .	143
Les deux Coureurs. . . . .	146

## PATRIE

A un Poète allemand. . . . .	153
Une Héroïne. . . . .	156
A nos Drapeaux. . . . .	160

## AU PAYS

## DE LA MORT ET DE LA BEAUTÉ

Le Spectre d'Attila. . . . .	167
Feuillages noirs. . . . .	172
La Maison de Catulle. . . . .	174
Solferino. . . . .	177
Le Moine de Pavie. . . . .	179
Les Fontaines de Brescia. . . . .	183
Villégiature de Véronèse. . . . .	184
En Gondole. . . . .	188

## CRÉPUSCULE PLACE SAINT-MARC

I. La Bouquetière. . . . .	193
II. La Ballerine. . . . .	195
III. Dernière Pensée. . . . .	197
Sérénade. . . . .	199
La Diane du Corrège. . . . .	200
La Couronne du Roi Enzo. . . . .	203
Sculpté en marbre. . . . .	205
Boue de l'Arno. . . . .	208

---

 JOURNÉE FLORENTINE

I.	Réveil des Marbres. . . . .	213
II.	Méditation de Prince. . . . .	215
III.	Cour d'Amour . . . . .	217
IV.	Pourpre du Soir. . . . .	219
V.	Lucur d'Étoiles. . . . .	221

## LE LYS DU COFFRET

I.	La Demeure . . . . .	225
II.	L'Homme . . . . .	227
III.	L'Œuvre. . . . .	229
	Les Délices d'Orvieto. . . . .	231

## LA DESCENDANCE D'UN VIEUX ROMAIN

I.	L'Ancêtre fauve . . . . .	235
II.	Le Triomphateur. . . . .	237
III.	Le Favori de César. . . . .	239
IV.	Le Moine. . . . .	241
V.	L'Artiste . . . . .	243
VI.	Le Familier de Monseigneur. . . . .	245
VII.	La Mal'aria . . . . .	247

## SONNETS ÉVOCATEURS

Ravenne. . . . .	<i>Sépulcre barbare. . . . .</i>	251
	<i>Vision byzantine. . . . .</i>	252
	<i>Mosaïque impériale. . . . .</i>	253
Cliquetis d'Armes. <i>La Chapelle de Bergame. . . . .</i>		254
	<i>Les Tours de San Gimignano. . . . .</i>	255
	<i>Au pied du Mont Cassin. . . . .</i>	256

Jeux du Vésuve.	<i>La Danseuse d'Herculanum</i> . . . . .	257
	<i>La belle Pompéienne</i> . . . . .	258
	<i>La Gloire de Stabies</i> . . . . .	259
Villes de Rêve.	<i>Les deux Poètes</i> . . . . .	260
	<i>Le Rayon</i> . . . . .	261
	<i>Divertissement d Ferrare</i> . . . . .	262
Nature . . . . .	<i>Le Sarcophage</i> . . . . .	263
	<i>L'Île aux Chèvres</i> . . . . .	264
	<i>Miroir de Diane</i> . . . . .	265

## GOLFE DE NAPLES

I.	Soir de Fête . . . . .	269
II.	La Perle. . . . .	271
III.	Angoisse. . . . .	273
IV.	Ivresse. . . . .	275
V.	Sur la Grève. . . . .	277
	Les Coccinelles de l'Etna. . . . .	279
	Entre Charybde et Scylla. . . . .	281
	Sur la hauteur d'Assise. . . . .	285
	NOTE BIBLIOGRAPHIQUE . . . . .	293





*Achevé d'imprimer*

le vingt-trois avril mil huit cent quatre-vingt-dix-sept

PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

*A PARIS*

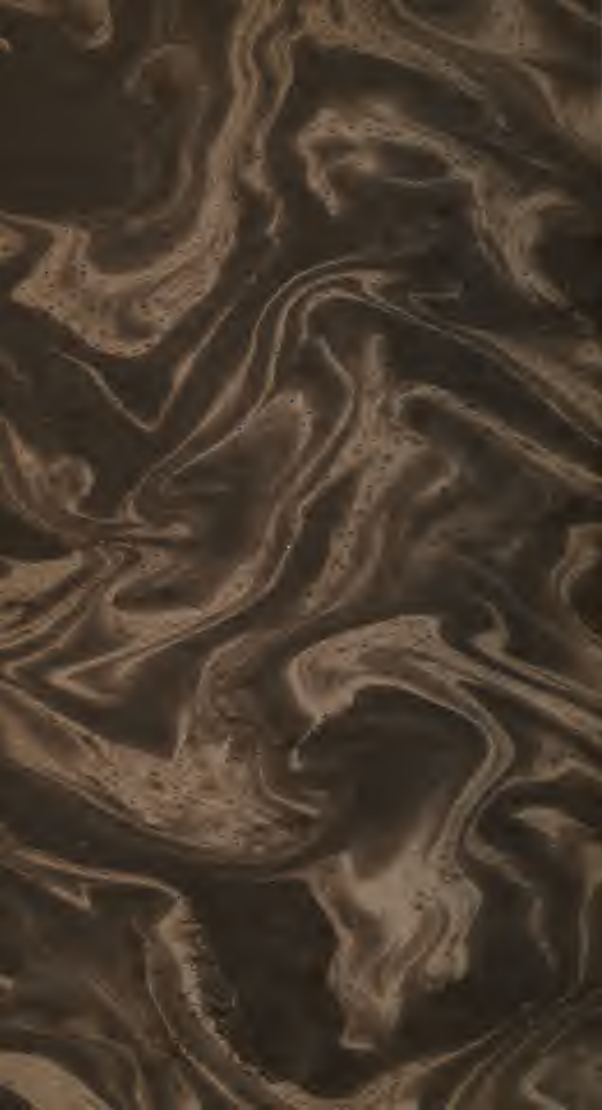
Book  
52











PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

PQ  
2386  
R44A17  
1897

Renaud, Armand  
Poésies: Recueil intime

